



Au départ d'Atocha

Ben
Lerner



Éditions de l'Olivier



**Au départ
d'Atocha**
Ben
Lerner



Éditions de l'Olivier

OceanofPDF.com

L'édition originale de cet ouvrage
a paru chez Coffee House Press en 2011,
sous le titre : *Leaving the Atocha Station*.

ISBN 978-2-8236-0060-5

© Ben Lerner, 2011.

© Éditions de l'Olivier
pour l'édition en langue française, 2014.

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

OceanofPDF.com

TABLE DES MATIÈRES

Couverture

Copyright

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Remerciements

Crédits

OceanofPDF.com

La première phase de mes recherches consistait à me réveiller dans un appartement presque vide sous les combles, le premier et le seul que j'aie visité en arrivant à Madrid ; ou plutôt je laissais le bruit de la Plaza Santa Ana me tirer du sommeil après avoir vainement tenté de l'intégrer à mon rêve, puis je posais la cafetière rouillée sur le feu et roulais un joint pour patienter. Le café prêt, j'ouvrais le velux, juste assez grand pour me hisser au travers depuis le lit. Sur le toit, je buvais mon expresso en fumant au-dessus de la plaza où s'agglutinaient les touristes, guides de voyage posés sur les tables métalliques ; l'accordéoniste s'en donnait à cœur joie. Au loin : le palais, de longues lignes de nuages. Mon projet exigeait ensuite d'accomplir le trajet inverse par le velux. Je chiaïis, prenais une douche, mes comprimés blancs, et je m'habillais. Sur quoi je récupérais mon sac, qui contenait une édition bilingue des *Œuvres poétiques* de Lorca, mes deux carnets, un dictionnaire de poche, les *Poèmes choisis* de John Ashbery, des médicaments – direction le Prado.

De chez moi, je descendais la Calle de las Huertas, saluant de la tête les éboueurs en combinaison citron vert, et traversais le Paseo del Prado pour entrer dans le musée – quelques euros à peine grâce à ma carte d'étudiant internationale ; tête baissée je filais en salle 58 m'installer devant la *Descente de Croix* de Rogier Van der Weyden. Souvent, je n'étais debout que depuis trois quarts d'heure : marijuana, caféine et sommeil s'affrontaient dans mon organisme. Là, face aux personnages quasiment grandeur nature, j'attendais d'atteindre un point d'équilibre. Marie, pâmée, est à jamais saisie

dans sa chute ; les bleus de sa robe sont sans égal dans la peinture flamande. Sa posture reprend presque à l'identique celle de Jésus ; Nicodème et son second tiennent en l'air son corps apparemment sans poids. C.1435 ; 220 × 262 cm. Huile sur panneau de chêne.

Tournant crucial dans mon projet : un matin, ma place devant le Van der Weyden était prise. L'homme se tenait à l'endroit exact où je me plaçais et ma première réaction fut la surprise, c'était comme de me regarder en train de regarder le tableau, bien que l'intrus soit plus mince et plus brun que moi. Je voulais qu'il s'éloigne mais il ne bougea pas. Je m'interrogeai : m'avait-il observé devant la *Descente* ? S'était-il posté là dans l'espoir de voir ce que j'avais dû, moi, remarquer ? Agacé, je tentai de reporter mon rituel matinal sur une autre toile mais j'étais trop habitué à celle-ci, à ses dimensions et ses nuances de bleu, pour accepter toute substitution. Je m'apprêtais à désertir la salle 58 quand l'homme éclata en sanglots, secoué de hoquets sporadiques. Faisait-il ainsi face au mur pour mieux dissimuler son visage et un chagrin antérieur à sa visite ? Ou vivait-il une *profonde expérience esthétique* ?

Depuis longtemps, je m'inquiétais de mon incapacité à faire une telle expérience et j'en étais venu à douter que quiconque le puisse – du moins parmi mes connaissances. J'éprouvais une grande méfiance envers ceux qui m'affirmaient qu'un poème, un tableau ou un morceau de musique avait « changé leur vie », d'autant qu'en général je les avais connus bien avant leur supposée révélation, sans pourtant déceler le moindre changement. Certes, je me prétendais poète ; certes, mon soi-disant talent m'avait valu cette résidence d'écriture en Espagne, mais la beauté des vers ne me touchait en général qu'en prose, quand je les lisais cités dans les articles de mes bibliographies universitaires où les sauts de ligne étaient remplacés par des barres obliques. Ce qui était transmis était moins un poème

précis que l'écho d'une possibilité poétique. Mon intérêt pour l'art était indissociable de la rupture entre mon expérience personnelle des œuvres et les propos qu'elles suscitaient ; le constat de cet écart – voilà sans doute mon expérience esthétique la plus intense, ou du moins ce qui s'en rapprochait le plus : l'expérience profonde de l'absence de profondeur.

L'individu mit deux bonnes minutes à se calmer, sur quoi il s'essuya les yeux et le nez avant de rempocher son mouchoir. La salle 57 était vide à l'exception d'un gardien efflanqué qui somnolait et l'homme marcha droit sur une petite image votive du Christ, attribuée à San Leocadio : tunique verte, drapés rouges, chagrin insondable. Je fis mine d'admirer d'autres œuvres tout en l'épiait du coin de l'œil. Un moment de silence devant la petite toile puis, derechef, un sanglot. Le gardien sursauta, soudain aux aguets ; nos regards se croisèrent. Le mien disait que c'était déjà arrivé, le sien exprimait l'ampleur de ses efforts pour déterminer si l'homme était fou – l'un de ces vandales, peut-être, qui n'hésitent pas à cracher sur un tableau, à l'arracher du mur ou l'érafler d'un coup de clé – ou s'il vivait une profonde expérience esthétique. Le mouchoir refit surface, puis l'homme se rendit calmement en salle 56, se posta devant *Le Jardin des délices* qu'il contempla, serein, avant de craquer pour de bon.

Trois gardiens se trouvaient dans la salle – l'efflanqué de la 57, la petite dame de la 56, et un type plus âgé, aux cheveux poivre et sel d'une longueur invraisemblable, qui devait avoir entendu le dernier éclat depuis le couloir. Les deux autres visiteurs, vissés à leurs audioguides, manquèrent tout de la scène qui se déroulait devant le Bosch.

Comment un gardien se doit-il de raisonner ? me demandai-je, et, en vérité, qu'est-ce qu'un gardien de musée ? D'un côté, il

appartient à un corps chargé d'assurer la sécurité et la protection d'artefacts hors de prix, de contrer la menace que posent les enfants, les aliénés ou le lent pouvoir d'érosion des flashes ; d'un autre côté il évolue parmi des chefs-d'œuvre supposés de l'esprit ; et tout le prestige de sa fonction – si tant est qu'elle en ait – vient précisément de la conviction que ces chefs-d'œuvre-là sont capables de nous émouvoir aux larmes. L'indécision des gardiens n'était pas sans pathos ; ils passaient leur vie entourés de tableaux intemporels mais on ne leur demandait jamais rien, sinon l'heure qu'il était, celle à laquelle le musée fermait, ou *dónde esta el baño*. Je ne pouvais partager l'extase de cet homme, s'il était bien question d'extase ; toutefois, le dilemme des gardiens me touchait. Fallait-il l'escorter jusqu'au hall et évaluer sa santé mentale, ruinant inmanquablement son expérience profonde, ou courir le danger de laisser cet individu, peut-être dérangé, déambuler parmi les trésors culturels nationaux, au risque de perdre leur emploi ? Ces déchirements muets m'affectaient plus que les *Pietà*, les *Descente* ou les *Annonciation* et je me sentais l'un des leurs alors que nous pistions le type de salle en salle. Cet homme est peut-être un artiste, me dis-je ; et s'il n'éprouvait aucun des émois qu'il exprime, et si les scènes qu'il nous donne à voir avaient pour seul but de mettre l'institution face à ses propres contradictions en la personne de ces vigiles ? Ainsi filaient mes pensées tandis que l'individu, après une ultime crise, se dirigeait d'un pas tranquille vers la sortie principale. Les gardiens se dispersèrent avec, me sembla-t-il, moins de soulagement que de tristesse, et moi je me retrouvai à suivre cet homme, ce grand artiste, hors du musée, dans la clarté prodigieuse du jour.



Je pensai un moment au grand artiste.

Durant la première phase de mes recherches, mon tuteur, Jorge, que la fondation payait pour parfaire mon espagnol idéalement jusqu'au bilinguisme, m'emmenait presque tous les week-ends dans un camp de forêt à quarante minutes de Madrid, où ses amis de l'école de langues se retrouvaient pour fumer des joints, boire, nager, draguer. Ils m'appelaient El Poeta, pour se moquer ou par affection, je ne le sus jamais. En général c'est moi qui payais les

bières, tout comme j'achetais mon shit à Jorge, à des tarifs exorbitants. Le site lui-même n'avait rien de spécial : une clairière, deux feux de camp et pas mal d'ordures, même si je n'y vis jamais que notre bande, qui nettoyait soigneusement après son passage. Le lac était à moins de trente mètres. La plupart du temps, il faisait assez doux pour dormir à la belle étoile. Nous étions cinq ou six à nous asseoir autour du feu mais les autres me parlaient peu, se contentant de boire, de fumer mon shit ou l'herbe superforte que Jorge sortait en fin de soirée. Moi, je restais plus ou moins silencieux, mais je m'efforçais de sourire et de moduler mon expression au gré de leurs propos, suggérant ainsi que je comprenais tout ce qui se disait.

Une nuit où j'étais particulièrement déchiré, je m'aperçus peu à peu que Jorge répétait mon nom, et non El Poeta, sur un ton cassant ; les autres me dévisageaient, furieux ou incrédules. Je finis par me rendre compte que j'avais toujours mon petit sourire plaqué sur le visage, mais j'étais plongé dans mes pensées et n'avais pas écouté un traître mot de ce que racontait Isabel, une amie de Jorge ; or son histoire ou son aveu devait être tragique ou douloureux, à en juger par son filet de voix et ses larmes dans lesquelles se reflétait le feu de camp. Il me fallut, je crois, une bonne minute pour chasser mon sourire, qu'ils avaient pris pour ma réaction à la détresse d'Isabel. Pour une fois, je me dis qu'il valait mieux hasarder une phrase : je n'avais rien compris, bredouillai-je, je n'écoutais pas, mais mes balbutiements étaient inintelligibles, à peine de l'espagnol. Il aurait suffi d'admettre que j'avais perdu le fil, que j'étais à l'ouest et absolument désolé d'avoir pu laisser Isabel croire que je souriais d'elle ; impossible pourtant de trouver les mots. Rien ne venait. Pire, le sourire réapparut de lui-même lorsqu'ils dirent, j'imagine, combien ma réaction était dégueulasse. Puis Miguel, un ami de

Jorge qui était soit apparenté à Isabel, soit amoureux d'elle, me lança à travers le feu sa canette de bière, m'intimant de ravalier mon rictus, si tant est que l'expression existe en espagnol. J'éclatai malgré moi d'un rire nerveux – mais, à mon horreur, mon anxiété n'était pas du tout perceptible ; je ne faisais qu'envenimer la situation, et Isabel se cachait désormais le visage dans ses mains. Elle se leva pour fuir vers le lac. Les deux autres femmes du groupe lui emboîtèrent le pas tandis que Miguel s'approchait de moi, menaçant ; Jorge le retint. Je répétais pardon, pardon, à défaut de mieux, mais Miguel se libéra, ou Jorge le lâcha, et il me frappa en pleine bouche.

Le coup était faible, mais autant tomber à terre. Miguel hurlait et le bruit rameuta Isabel et ses amies. Miguel se laissa maîtriser par Jorge. Ma lèvre saignait un peu, je le sentais, et je me mordis fort afin d'aggraver la blessure et susciter assez de compassion pour compenser les dégâts causés par mon sourire. Les mains sur le visage, je me tordis comme de douleur, en étalant bien le sang, et, quand je revins près du feu, Isabel, le souffle coupé, s'exclama sainte mère, mon Dieu. Dans le silence qui s'ensuivit je partis me débarbouiller près du lac. Quelques minutes plus tard, j'entendis des pas derrière moi sur l'herbe sèche : Isabel.

– Je suis désolée, dit-elle.

– Non, c'est ma faute. Je n'ai pas compris l'histoire que tu me disais d'abord, baragouinai-je. Mon espagnol est très mauvais. Ça me rend nerveux.

– Ton espagnol est bon. Ça va, ton visage ?

– Mon visage est bon, dis-je, ce qui la fit rire.

Elle défit le foulard qu'elle avait dans les cheveux, le mouilla et l'essora afin d'essuyer le sang. Puis elle le remouilla et le rinça. Elle se mit à parler de la lune, de son effet sur l'eau, ou bien à invoquer

la pleine lune pour excuser Miguel et la tournure dramatique qu'avait prise la soirée – alors même que la lune n'était pas pleine. Ses cheveux étaient longs, plus longs encore que ceux du gardien de musée. Il se peut qu'elle m'ait décrit ses baignades, enfant, dans le lac, ou dit que ce dernier lui rappelait son enfance, à moins qu'elle ne m'ait demandé si j'aimais nager quand j'étais petit. Ou qu'elle ait dit que sa remarque sur la lune était puérile. Connaissais-je un poème de Lorca qui parlait de plusieurs couleurs et nécessitait de rouler doucement les « r », ce que je n'arrivais pas à faire ? Elle m'offrit une cigarette. Nous fumions en silence, je regardais l'eau, j'avais dessaoulé.

Je me demandais pourquoi elle avait pleuré et réussi à me faire comprendre à force de répéter les mots « feu » et « avant ». Après un long silence, elle prit la parole : il était question de maison, mais était-ce une famille, un foyer, ou littéralement un édifice, je n'aurais su dire. Je saisis des noms de rue, de mois ; une liste qui m'évoqua des livres ou des chansons ; un sale temps, au propre ou au figuré ; une époque, un oncle, des changements, une analogie avec l'été, une voiture rouge, tout juste achetée ou accidentée. Je pouvais reconstituer plusieurs histoires à partir de ce qu'elle disait, elles se formaient simultanément, ce n'était pas tant un défaut de compréhension qu'une perception chorale de plusieurs univers. Son oncle était mort dans un accident de voiture à Salamanca, un an plus tôt jour pour jour ; elle avait fait hospitaliser son junkie de petit ami durant l'été, il s'était depuis installé à Barcelone et refusait de la voir ; ses parents, qui vivaient dans une petite ville, allaient être expropriés et elle triait ses jouets d'enfance ; elle s'était brouillée avec son frère ou sa sœur à cause de la guerre. Ma capacité à évoluer parmi tant de référents possibles, à les laisser s'entremêler et se séparer comme des vagues, à ignorer le principe du tiers exclu

quand on me parlait espagnol : tout cela était une avancée capitale dans mon projet, le début d'une nouvelle phase. Je ne dis rien, m'efforçant d'adopter l'expression du San Leocadio.

En sortant du Prado, je me rendais habituellement dans un petit café nommé El Rincón. J'y prenais un sandwich – pain dur et chorizo, rien de plus. J'étais le seul à déjeuner, sauf quand il y avait des touristes ; les Espagnols, eux, mangeaient bien plus tard. Ensuite je marchais jusqu'au Retiro, le parc au centre de la ville. Une fois que j'avais trouvé un banc, je sortais mes carnets, mon dictionnaire de poche, Lorca, et je fumais un joint.

S'il faisait beau et que je respectais la bonne proportion de shit et de tabac, et s'il y avait du monde – mais à distance raisonnable, afin que je les entende parler sans savoir dans quelle langue – alors une vague d'euphorie me submergeait. La journée n'était pas près d'être terminée, pour les Espagnols l'après-midi n'avait même pas commencé ; et ma résidence était loin de s'achever, je n'en étais qu'au tout début. Pour autant, je ne m'éterniserais pas : à telle date on me renverrait à ma vraie vie, où l'on me trouverait un peu plus intéressant du fait de mon séjour à l'étranger. Et plus mince, sans doute ; mais dans l'ensemble pareil à moi-même. À Madrid je n'avais rien de solide à construire, une routine toute simple faisait l'affaire ; pas non plus de communauté à tisser, d'ailleurs je ne savais même pas ce que ça voulait dire. Je pouvais jouir de cette journée interminable qui se répéterait durant des mois et des mois. Cependant ma date de retour bornait dans le temps cette sensation d'infini, lui donnait une fin et l'empêchait de devenir menaçante. J'éprouvais des bouffées d'amour, ou d'un sentiment approchant, d'abord pour ce qui m'entourait : les martinets (si c'en étaient) qui sautillaient dans la poussière, les avenues plantées d'arbres pluricentenaires, les statues de rois et de reines avec lesquelles

posaient les touristes. De l'amour pour les reflets aveuglants à la surface de l'Estanque, le lac artificiel du parc. Pour Topeka : l'épervier en haut du poteau téléphonique, l'homme-enfant et son pistolet de détresse glissé sous l'élastique de son jogging, le doigt sacrifié à une tortue serpentine ou à un feu d'artifice ; de l'amour pour la petite frappe du coin et son collier de barbe, un amour que seule une mère peut assumer. Pour tous mes baby-sitters sauf James ; pour le lutteur qui tomba du château d'eau en essayant de nous impressionner. Pour Providence, aussi : la première dépression nerveuse, les lignes de médicaments écrasés qu'on s'envoyait dans le nez avec les gosses demeurés de stars, les fois où on émergeait d'un tunnel ou du sommeil pour se retrouver en plein New York et celles où il fallait redéfinir « riche ». De l'amour pour les poèmes encore à lire, pour Cyrus et nos promenades. Mais, plus que tout, de l'amour pour cette *autre chose* : l'écran d'absorption phonique, la machine à bruit blanc de l'existence, les ombres qui viennent s'accumuler à mi-distance – même si ce n'est pas tout à fait ça – et la texture du mot « etc. ».

Ces jours-là je travaillais à ce que j'appelais mes traductions. J'ouvrais le Lorca au petit bonheur, transcrivais le recto en anglais sur une page du premier carnet, puis j'opérais des modifications en remplaçant un mot par celui qui me venait immédiatement en tête et/ou en changeant l'ordre des vers, si bien que ces changements en appelaient d'autres encore. Ou alors je cherchais le mot espagnol pour celui que je voulais remplacer puis je lui substituais un terme anglais aux sonorités semblables (« Sous l'arche du ciel » devenait « Sous l'arc du cielo », qui donnait « Sous l'arc de ceux-là »). Dans les traductions ainsi produites, j'intercalais pour finir des fragments de textes en prose réunis dans le second carnet (« Sous l'arc de ceux-là, j'ouvre le Lorca au petit bonheur », et ainsi de suite).

Mais si le soleil n'était pas au rendez-vous et que je me trompais dans mon mélange shit/tabac, si le parc était franchement bondé ou au contraire désert, un abîme s'ouvrait en moi quand je fumais mon joint. L'après-midi qui n'en finissait pas me terrifiait ; le soir ne viendrait jamais, ni le lendemain dans la salle 58 ; tous les tons verts et argent désertaient le paysage. Je ne me résolvais pas à ouvrir mon livre. Je n'avais pas l'impression de sombrer, non, c'était pire, j'étais l'impression de sombrer, un adagio pour instruments à cordes impossible à jouer ; à l'intérieur de moi, les distances se dilataient et se contractaient violemment au rythme de ma respiration. C'était comme d'échouer à se réveiller au moment critique d'un cauchemar ; maintenant il fallait y vivre, faire comme chez soi. Il, si je puis dire, avait connu ce sentiment quand on l'envoyait en colonie de vacances : son cœur s'emballait et s'arrêtait à la fois. Puis son souffle, irrégulier, se faisait court, saccadé, comme si une fenêtre venait de se briser à dix mille mètres d'altitude – un appel d'air soudain. De la grisaille s'engouffrait, il était perdu, il n'était plus qu'un symptôme de lui-même. Il trouvait la force d'attraper dans son sac le flacon dont il dévissait le bouchon de sécurité puis portait la pilule jaune à sa langue, l'écrasait entre le pouce et l'index et glissait ce qu'il en restait contre son palais. Il attendait, encore et encore, jusqu'à ce que l'étau se desserre un peu. Alors il se rendait compte qu'il avait chaud, non, qu'il avait eu froid. Il se touchait le visage, qui lui paraissait tout aussi étranger que ses mains ; celles-ci étaient gelées alors que ses joues étaient brûlantes. Il se rappelait les cabines téléphoniques près de l'Estanque, il avait une carte prépayée, à la maison quelqu'un saurait le calmer. Mais là-bas il était sept ou huit heures plus tôt, tout le monde dormait. Et puis quel adulte – mais l'était-il seulement ? – appelle en panique sans raison valable, comme il l'avait fait enfant en colonie de vacances,

sanglotant s'il vous plaît, venez me chercher. Il avait un goût étrange en bouche, sa salive était celle d'un inconnu, l'avaler le dégoûtait. Signe clinique de schizophrénie, se disait-il, catégorique ; précurseur du délabrement rapide de cette soi-disant personnalité ; pas d'autre issue que l'internement. Il sentait déjà sur son dos la fine blouse d'hôpital. Un deuxième tranquilisant et il se levait, les jambes en coton, pour gagner la grille principale. Les autres piétons sur le Paseo del Prado lui jetaient des regards étranges, il avait la nette impression qu'ils s'arrêtaient, se retournaient sur son passage ; il se retenait à grand-peine de détalier ; son appartement semblait s'éloigner à son approche, de chaque voiture fusaient des rires. Savoir que rien de cela n'était réel ne faisait qu'empirer les choses.

Il montait les six étages quatre à quatre, sortait sa clé, lâchait son sac, se jetait sur le lit. Sous la couverture, des pieds à la tête. Alors, il s'endormait et faisait ma siesta.

Après ma siesta, je posais la cafetière sur le feu et roulais un joint pour patienter. Le café prêt, j'ouvrais le robinet, et quand l'eau était assez chaude je me glissais sous la douche. C'est là que je buvais mon expresso, allongé à l'eau ruisselante. Lentement, la vapeur et la caféine m'éclaircissaient les idées.

Durant la première phase de mes recherches, je croyais que tout Madrid dormait pendant la siesta et je me laissais bercer par l'idée que je communiais avec la capitale ensommeillée ; plus tard, j'appris que, de tous ceux que je connaissais en ville, j'étais le seul à dormir pour de vrai. Que mon travail de traduction ait bien avancé au Retiro ou que j'aie aspiré toute la grisaille dans ma poitrine, je me sentais toujours pareil après la siesta : plus précisément, je ne sentais rien – cela dit les médocs me faisaient dormir une heure de plus. Si ma détresse avait été aiguë, j'avais dans la bouche un arrière-goût chimique. Il m'était familier depuis l'enfance, comme à

tout le monde, pensais-je – aussi universel que l’arôme cuivré du sang et obscurément lié à lui –, mais je compris plus tard que personne dans mon entourage ne partageait cette sensation, du moins pas telle que je la décrivais, à savoir une saveur résiduelle de l’angoisse. Je n’avais jamais fait de petits sommes dans mon pays et la sieste modifiait drastiquement mon rapport au temps : soit elle dédoublait la journée et, dans mon souvenir, le matin même devenait aussi distant que la veille ; soit elle supplantait complètement la première partie de la journée.

Séché et habillé, j’allumais le joint, vidais la cafetière et, si j’avais fini une traduction au parc, je la tapais pour l’envoyer à Cyrus. J’avais internet chez moi mais dans mes mails je faisais semblant d’être dans un cybercafé : le temps m’était compté. Je faisais de mon mieux pour ne pas répondre à la plupart des messages et faire croire que je n’étais pas connecté, trop occupé à de nouvelles expériences ; en réalité j’étais souvent en ligne, surtout en fin d’après-midi et en début de soirée, à regarder des vidéos horribles. Après mon mail à Cyrus, j’essayais de lire le Quichotte en édition bilingue, je grignotais un truc, souvent du chorizo, du fromage à pâte dure, quelques olives et des asperges blanches en boîte ; je débouchais une bouteille de vin, puis abandonnais le Quichotte pour Tolstoï en anglais – ses grands romans étaient bradés à la Casa del Libro.

Au départ, je prévoyais d’apprendre l’espagnol en lisant des chefs-d’œuvre dans le texte et je fantasmais sur la nature et les effets d’une langue ainsi apprise ; la façon dont sa saveur archaïque et sa rhétorique formelle à l’excès bousculeraient les banalités du quotidien, créant l’impression que le locuteur n’était pas tant d’un autre pays que d’une autre époque ; je me voyais sortir une tournure belle et rare devant le feu de camp une fois que Jorge aurait déballé

son herbe superforte et contempler les visages de mes compagnons s'apercevant que leur incompréhension n'était pas due à mon ignorance ou à mon accent, que c'étaient eux qui avaient chu de l'Olympe de leur langue. Je m'imaginais tel qu'ils me verraient quand j'aurais atteint la maîtrise parfaite de ce noble idiome : doté d'une aura certaine, incarnant un pouvoir latent dans leur propre langue ; désormais même mes silences sembleraient peaufinés, éloquents. Pourtant, je ne pouvais me résoudre à lire de la prose en espagnol, en grande partie car je devais chercher tant de mots qu'il m'était impossible d'éprouver le rythme des phrases. Jamais toutes ces particules isolées ne devenaient un courant fluide ; me manquait la patience de relire le même passage, encore et encore, jusqu'à ce que les mots cessent d'être des points et forment une ligne continue. Au fond ni l'intrigue ni le propos au sens conventionnel ne m'importaient autant que l'impression de directivité pure que me donnaient la prose, la texture du temps qui passe, la machine à bruit blanc de l'existence. Même dans les scènes les plus dramatiques, quand Natacha se retrouve soudain à ses côtés ou je ne sais quoi, ce qui me touchait le plus n'était pas tant le pathos des retrouvailles ni son agonie que les effets des prépositions, des conjonctions, etc. ; la dynamique des signifiants m'intéressait plus que leurs signifiés.

Lire de la poésie – si l'on peut parler de lecture au sens propre – n'avait rien à voir. Elle résistait à mes efforts, opaque, pareille à une chose ; elle refusait de m'intégrer. Ses articles, ses conjonctions et prépositions ne se dissolvaient jamais en sentiment, en impression de vitesse ; on risquait de s'abîmer dans les failles entre les mots en s'efforçant de les relier ; et pourtant, en se refusant ainsi, le poème réservait la possibilité d'une assimilation d'ordre supérieur dont j'étais indigne – une expérience profonde et inaccessible de là où je me trouvais, depuis cette vie mutilée, et le poème en venait à figurer

sa propre extériorité. En espagnol la poésie m'était bien plus facile que la prose car l'insu, l'hésitation et l'échec qui m'empêchaient d'en faire l'expérience étaient familiers, ils conféraient à tout poème sa puissance négative : son échec à m'émouvoir m'émouvait au moins un peu. Mon incapacité à saisir le poème en espagnol ou à être saisi par lui reflétait mon incapacité à saisir un poème en anglais ou à être saisi par lui – c'était comme une langue maternelle. Du coup, je reposais le Quichotte, je mangeais, me branlais, feuilletais Tolstoï puis, muni de ma bouteille bien entamée et d'un recueil de poésie contemporaine espagnole, je montais sur le toit pour lire quelques poèmes dans les derniers rayons du jour.

À la tombée de la nuit, la Plaza Santa Ana se remplissait de touristes. Quelques Madrileños s'y retrouvaient aussi, se claquaient la bise, même si les autochtones ne sortaient en nombre que bien plus tard. De cette polyphonie de langues, l'anglais américain ou australien m'agaçait le plus ; les chaises raclaient le trottoir et les couverts grinçaient sur les assiettes, des verres, soulevés ou reposés, heurtaient les tables en métal, et puis il y avait le petit violoniste, si mauvais que c'en était touchant. Dans le ciel, des avions fonçaient vers Barajas, clignotements paresseux des feux sur les ailes, sillage rosâtre qui s'estompait la nuit venue. J'imaginai que les passagers me voyaient, j'imaginai que j'étais moi-même un passager et que, d'en haut, je me voyais me regarder d'en bas.

Durant la première phase de mes recherches, je ne connaissais personne à part Jorge et ses amis, qui ne me proposaient jamais rien en semaine ; comment l'auraient-ils fait étant donné que je ne voyais Jorge que le vendredi à l'école de langues. Je n'avais pas de téléphone et ils ignoraient mon adresse. J'évitais tous les pince-fesses de la fondation et n'avais donc personne avec qui faire ce qu'on est censé faire à Madrid : se saouler de bar en bar, atterrir

dans une discoteca à plusieurs étages pour danser ou assimilé sur de la techno horrible, se rouler des pelles pendant des heures, prendre un chocolat chaud avec des churros et finir par rentrer en titubant à l'aube. C'était, semblait-il, la routine pour des individus d'âges remarquablement variés : plusieurs générations sortaient fort tard, des enfants jouaient encore sur la plaza à minuit, des gens d'âge mûr voire vieux buvaient jusqu'au petit matin. Ces horaires et cette profusion de lieux publics m'étaient étrangers. Je me considérais au-dessus de ces beuveries alors qu'en réalité j'aurais tout donné pour y prendre part d'une façon ou d'une autre ; je m'ennuyais affreusement la nuit et la tension libidinale qui flottait dans l'air, aussi vulgaire qu'elle fût, m'attirait sans conteste. Bien entendu, hors de question de m'attabler seul sur la plaza même si d'aucuns le faisaient, guides de voyage posés près d'un demi ; je ne pouvais pas non plus aborder l'un des innombrables groupes qui dérivait çà et là pour me joindre à eux. Cela dit, je pouvais quitter mon appartement et me fondre sans rougir dans le flot nocturne, pour peu de marcher d'un air décidé comme si j'avais une destination précise en tête.

Je glissais un ou deux joints dans un paquet de cigarettes ; un verre d'eau puis je me lavais les dents et dévalais l'escalier jusqu'à la plaza. En la traversant, j'avais l'impression de m'observer depuis le toit de mon immeuble, d'où il m'apparaissait que je marchais trop vite ; je m'arrêtais pour allumer un joint ou une clope avant de reprendre avec moins d'empressement vers la Puerta del Sol, en plein centre de la ville, à quelques minutes. Là, je faisais une pause pour décider de ma destination imaginaire.

La plupart du temps je descendais la Gran Vía où les prostituées battaient le trottoir, cigarette à la main, devant les rideaux métalliques des vitrines – éclat morne de leur rouge à lèvres orange

ou mauve ; puis je prenais la direction du quartier gay de Chueca, réputé d'après les guides pour son effervescence nocturne, mais où l'on croisait moins d'Américains. Les rues de Chueca étaient si étroites, ses plazas si peuplées à cette époque de l'année, qu'on pouvait sans peine déambuler en laissant croire à ses voisins de droite qu'on était avec ceux de gauche, et inversement. Ça marchait aussi dans les bars bondés : si je commandais un verre et restais planté là, l'air de m'ennuyer un peu, on supposait que j'étais avec les gens d'à côté ; du reste, dans les grands groupes, certains se mettaient à me parler naturellement, croyant que j'étais des leurs mais que nous n'avions pas encore été présentés. Dans le brouhaha je n'entendais quasiment rien, je me contentais de sourire, de hocher la tête et parfois de lever mon verre en guise de toast, après quoi je me rapprochais davantage de la bande de mon interlocuteur ; peu à peu, celle-ci m'assimilait.

Voilà comment j'ai rencontré Arturo – tournant majeur dans mon projet. Je me trouvais dans un bar plein à craquer de Chueca, décor marocain et coussins à paillettes. J'éclusais un mojito écœurant lorsqu'il déboula et se mit à saluer le groupe autour duquel je gravitais. Il me gratifia, comme aux autres, d'une chaleureuse accolade et, alors que je me trouvais tout contre le bar, il m'offrit un verre. En attendant nos consommations il me demanda comment je connaissais Untel et Untel, que je compris être à l'origine de cette petite soirée. Je haussai les épaules, l'air de dire, qui ne les connaît pas. Puis il me demanda d'où j'étais et je mentis : New York. Il dit soit qu'il revenait juste de New York, soit qu'il y allait bientôt. Pour quoi faire ? l'interrogeai-je. Une performance musicale ou autre, ou une performance tout court. Que fais-tu à Madrid ? s'enquit-il. Je me fendis d'une variation sur la réponse que j'avais apprise par cœur pour mon examen d'espagnol à Providence, une longue tirade

écrite par un ami bilingue à propos de l'importance de la Guerre civile espagnole dont j'ignorais tout, pour toute une génération d'écrivains, que j'avais à peine lus ; je projetais d'écrire, expliquai-je, un long poème très référencé s'attaquant à l'héritage littéraire du conflit. Tout cela était grammaticalement fort complexe, décrivant la portée de mon projet à grand renfort de conditionnel, d'imparfait du subjonctif et de futur. Surprise et désarroi, la curiosité d'Arturo fut piquée et il m'assaillit de questions : as-tu rencontré Untel, universitaire ou poète ; as-tu visité tel musée, telles archives. On s'entend à peine dans ce bar, dis-je. Il commanda deux bières qu'il paya et, une fois servi, me fit signe de le suivre dehors.

On alluma nos cigarettes. Avant qu'il ne puisse répéter ses questions, je m'empressai de déclarer : Mon espagnol est mauvais. Je le lis couramment, mentis-je, mais je le parle mal. Il rit et me demanda si je connaissais Untel et Unetelle et je répondais toujours par la négative et lui s'exclamait, excité, qu'il ne manquerait pas de me les présenter. Tu es très gentil, répétais-je, ce qui lui parut tordant. Des modeux le saluaient sans cesse en passant. Il m'apprit qu'il était propriétaire, ou employé, d'une galerie à Salamanca, le quartier le plus chic de la ville, et que son frère ou petit ami était un grand photographe, ou vendait des grandes photographies, à moins qu'il ne fût un grand cameraman. Il ajouta, crus-je comprendre, que sa galerie était un lieu de rencontre pour de nombreux poètes qui y donnaient des lectures et il m'entretint longuement, en des termes que je pus à peine suivre, de son amour de la poésie, énumérant des poètes espagnols dont je n'avais jamais entendu parler, sans oublier l'inévitable Lorca. Il me donna la carte de la galerie après y avoir noté son numéro de portable puis il passa chaleureusement un bras autour de mes épaules et me ramena à l'intérieur, au sein du groupe. Tout le monde en conclut que j'étais l'ami d'Arturo, les

présentations furent faites et les deux jeunes femmes à côté de moi, Teresa et Ester, me firent la bise. Arturo se lança immédiatement dans une conversation avec elles et je m'éclipsai pour commander un nouveau mojito. Chaque fois qu'on semblait sur le point de m'adresser la parole, je filais au bar. En désignant mon verre ou le leur, en haussant les sourcils, je demandais aux gens s'ils voulaient autre chose ; au bout d'un moment Ester se volatilisa mais je payai plusieurs tournées de mojitos à Arturo et Teresa et lorsque, débordant d'enthousiasme, je me surpris en train d'expliquer mon projet à cette dernière, je m'aperçus que j'avais bu plus que de raison.

Je dois prendre l'air, dis-je, avant de quitter le bar qui tanguait doucement ; je voulais rentrer m'écrouler. Je m'appuyai contre un mur afin de rassembler mes esprits pour le trajet quand, à mon étonnement, Arturo et Teresa apparurent soudain à mes côtés, me demandant si j'allais bien. Oui, fis-je en me redressant brusquement, mais ma tête se mit à tourner de plus belle ; j'allais être malade. Je filai sur le trottoir d'en face, moins bondé et doté d'une poubelle ; juste avant de l'atteindre, je vomis. Quand je me redressai, ils étaient encore là à m'attendre de l'autre côté de la rue ; Teresa fumait et Arturo brandissait une bouteille d'eau en souriant. Je retraversai, me rinçai la bouche, bus quelques gorgées et le remerciai. On te ramène, me dit-il, on va à une autre fête de toute façon.

En voiture, j'étais gêné à l'idée d'avouer à Arturo que je n'habitais qu'à dix minutes de marche, mais au final je n'eus rien à dire ; le joint que Teresa alluma et me passa me chauffa la gorge à blanc, ce cône brûlant migra dans ma poitrine où il se déploya pour épouser ma cage thoracique. Ma langue était engourdie ou du moins elle picotait ; impossible de me rappeler le nom de ma rue –

situation qui me sembla horrible et hilarante à la fois. Je tournai la tête, les lumières filaient au-dehors, c'est très joli, dis-je, avant de m'apercevoir que je parlais anglais, que depuis plusieurs minutes j'énumérais tout ce qui me plaisait sur la route ; lampadaires, fontaines, platanes, s'il s'agissait bien de platanes. Si, durant la première phase de mon projet, je parlais rarement espagnol, je n'avais pas souvent non plus l'occasion de m'exprimer en anglais, et cette langue entra en éruption dès que nous eûmes quitté la ville par l'autoroute, car Arturo et Teresa avaient décidé de m'emmener à leur fête, peut-être d'ailleurs les en avais-je priés moi-même. Avec une éloquence et un sens du rythme qui me parurent remarquables, je décrivis Cyrus qui nourrissait des chauves-souris au crépuscule à Providence ; je décrivis la façon dont je me voyais de haut et j'élaborai une espèce de théorie sur la poésie, le plus mort de tous les genres littéraires, en inflexions qui montaient et descendaient de façon si émouvante qu'Arturo et Teresa devraient bien reconnaître la profondeur de mes pensées, n'en être que plus fascinés du fait de ne pas comprendre la langue à l'exception de quelques mots transparents ; ils éprouveraient la périodicité de mon raisonnement sans être distraits par des pensées précises. Je parlais une langue nommée grammaire, pure et universelle, qui suggérerait une forme supérieure de musique : plus je m'écoutais, plus me subjuguait l'exquis schéma sonore de mon anglais, de légers changements sur les fricatives et les semi-voyelles, et ces variations orales subtiles étaient autant de petites illustrations de ce que dénotaient les mots, et le langage devenait l'expérience même qu'il désignait. À un moment je m'endormis, assommé.

Notre voiture était garée parmi de nombreuses autres dans une grande allée circulaire ; Arturo et Teresa débattaient de quelque chose, Teresa jouait avec les cheveux d'Arturo, l'appelait Arturito.

La maison devant nous était d'un modernisme agressif, de plain-pied, vaste, pierre blanche et verre à perte de vue. Je croisai le regard de Teresa dans le rétroviseur, elle me demanda comment j'allais. Arturo ouvrit sa portière, nous sortîmes ; je voulais savoir où nous étions et il répondit, chez mon copain. Teresa entra dans la maison à mon bras, soit par ironie, parce que j'étais un imbécile d'Américain bourré qu'on avait amené là pour faire une bonne blague, soit parce qu'elle éprouvait pour moi une vague sollicitude après l'étrange petit numéro auquel je m'étais livré en voiture ; je n'en savais rien, mais tous les espoirs étaient permis. Respire, me dis-je en entrant. Une foule de beaux jeunes gens se pressait dans le grand salon à moquette blanche, mobilier minimaliste, toiles monumentales, murs savamment éclairés. Plusieurs personnes vinrent nous saluer et Teresa m'abandonna pour leur faire la bise ; j'avais douloureusement conscience de ne pas être à la hauteur, pas assez beau, mais par chance j'avais une technique pour parer à de telles situations, élaborée au contact des gosses demeurés de stars que j'avais croisés lors de mes nombreux séjours à New York : j'écarquillais légèrement les yeux, jusqu'à un point très spécifique ; sourcils arqués, je remontais le coin des lèvres en un soupçon de sourire. Une fois obtenue l'expression désirée, je ne bougeais plus d'un iota ; mes traits communiquaient une incrédulité blasée, un ennui que seul un vague intérêt anthropologique venait relativiser. Cette mine comportait, je l'espérais, une dose de mépris qui pouvait passer pour politique, comme si j'insinuais qu'après cette nuit de frivolités, je retournerais en ligne de front d'une lutte qui rendrait nulles et non avenues toutes les expériences vécues en pareille compagnie. L'objectif était de faire passer mes défaillances pour autant de choix et mes cheveux, mes vêtements hors du coup, pour une protestation en acte ; j'en venais à figurer l'extériorité pour ce

milieu que j'avais connu et rejeté, et j'y revenais ce soir en tant qu'ambassadeur d'une réalité plus immédiate et plus juste.

Teresa, de nouveau à mon bras, me guida vers un bar dans un coin de l'immense pièce ; nos cocktails en main, elle m'emmena sur un vaste patio avec un deuxième bar et une piscine en forme de larme, doucement éclairée, carrelée de bleu, où s'égayaient d'autres beaux jeunes gens, dont quelques femmes seins nus. J'essayais de garder la même expression tandis que Teresa me conduisait de l'autre côté, dans un jardin zen, où un groupe plus restreint faisait cercle aux pieds d'un chanteur à guitare installé sur un banc de pierre ; Arturo était déjà parmi eux et nous nous assîmes.

S'ensuivit un affrontement entre la musique et mon visage. D'abord, je me sentis menacé et rebuté par l'allure attrayante des auditeurs : sur leurs figures se lisait une concentration que je me refusais de prendre au sérieux, traits soigneusement agencés de façon à suggérer un monde intérieur en ébullition, vous invitant à admirer leur capacité d'abstraction. Les hommes avaient tendance à baisser les yeux tandis que les femmes, elles, les levaient vers le ciel. Eux, concentrés jusqu'à la souffrance, elles, l'air béat, un léger sourire aux lèvres, le regard embué de larmes ; tous semblaient vivre une profonde expérience esthétique. Des joints circulaient parmi ces petits univers privés et je retrouvai peu à peu mon euphorie, perdant toute coordination faciale, les yeux toujours écarquillés mais cette fois à l'excès ; mon soupçon de sourire s'était évanoui et avec lui tout détachement implicite.

Alors que je luttais pour recomposer mon expression, la musique me parvint, comme si elle m'était adressée et n'était plus prétexte aux poses des autres. Il était bon chanteur, indéniablement, sa tessiture et sa maîtrise vocale témoignaient d'années de travail, même si au fond je n'en savais rien ; son jeu de guitare était fluide

et sobre, il avait l'habitude de se produire en public et ne cherchait pas à se dépasser. Il veillait à ne jamais hausser la voix, à ne pas se laisser emporter ; sa cadence était délicate, son phrasé oscillait entre chant et parole, prosaïsme et tristesse, et la mélodie ne s'affirmait que pour mieux s'évanouir. Les paroles consistaient presque exclusivement en voyelles et je mis un certain temps à comprendre qu'il chantait en portugais, pas en espagnol ; je sentis le lent glissement de l'un à l'autre, un effet puissant que seule rendait possible mon ignorance des deux langues. En écoutant, il me sembla remonter le temps, je revécus ma journée, et plus encore : le trajet en voiture, le bar, le toit de mon appartement, moi-même sur ce toit, vu d'un avion pris à New York, mon départ de Providence, mon arrivée là-bas à dix-huit ans, etc., jusqu'à la maternelle Montessori Bright Circle et mon père, doux mais intraitable, insistant pour que je descende de voiture. Puis Teresa se mit à jouer avec mes cheveux comme elle l'avait fait avec ceux d'Arturo et en la regardant j'éprouvai soudain un émoi que je ne pus nommer. Je me relevai à la hâte mais sans bruit et m'éloignai du petit groupe et de la maison, déambulant dans l'obscurité jusqu'à une clôture en bois qui séparait la propriété d'une côte, au bas de laquelle brillaient quelques lumières.

Je ne ressentais plus grand-chose, je fumais, et en me retournant vers l'assemblée je vis que quelqu'un, probablement Teresa, venait vers moi ; la braise de sa cigarette décrivait de petits cercles au rythme de sa marche, le tintement des glaçons dans son verre se précisait et je me dis, non sans anxiété, qu'elle s'attendait à me trouver bouleversé et qu'il me faudrait l'être pour justifier mon brusque départ. Je me tournai vers la barrière, me léchai le bout des doigts et appliquai ma salive sous mes yeux pour faire croire que j'avais pleuré, répétant l'opération jusqu'à ce que ma peau soit

humide au toucher ou qu'au moins elle luise un peu. C'était bien Teresa, qui arrivait en fredonnant. Quand elle m'eut rejoint, elle me demanda gentiment comment je me sentais, ce qui n'allait pas. Ça va, rien, répondis-je, d'un ton qui ne manquerait pas de confirmer, espérais-je, les gouffres indicibles qui s'étaient ouverts en moi. Debout côte à côte, nous regardions la pente, il me sembla qu'elle attendait quelque chose de moi et je dis : Je traverse une période difficile. C'était idiot, mais c'était la seule phrase assez mystérieuse à ma portée. Pourquoi ? s'enquit-elle à ma surprise. J'essayai de calibrer mon silence pour lui faire comprendre non que j'étais gêné de lui en parler mais que ce n'était pas communicable, hormis peut-être par la guitare, et que dans tous les cas cela excédait de loin mes capacités en espagnol, sinon celles du langage en général. Raconte-moi, fit-elle en se remettant à me triturer les cheveux. Je crus qu'elle observait mes joues humides et je dis, je fus choqué de m'entendre dire : Ma mère est morte.

Pauvre, pauvre petit, fit Teresa en me prenant dans ses bras, si bien que je posai la tête sur son épaule, en veillant à la toucher de ma peau mouillée ; la sienne était tiède, presque chaude. D'abord j'éprouvai une sorte de satisfaction à voir mon petit numéro ainsi couronné, et de l'excitation au contact de son corps, mais très vite mon estomac se noua : je me mis à imaginer ma mère, la façon dont elle prendrait ce que je venais de faire, et mon dégoût de moi-même vira à la crainte que mon mensonge soit suivi d'effets réels, qu'il la tue ou que, du moins, lorsque quelque chose lui arriverait – ce qui était inexorable –, je me sente à jamais responsable ; quel que soit le mal dont elle souffrirait, il aurait pour origine indéniable le moment où j'avais troqué sa vie contre la compassion d'une inconnue sexy. Je commençai à pleurer, cette fois je tenais Teresa dans mes bras, de vraies larmes roulaient dans son dos et elle chantonnait pour me

réconforter, peut-être avait-il fallu cet instant pour la convaincre de ma sincérité. Quand mes larmes se tarirent, nous nous assîmes, regardant la côte sans mot dire. Elle alluma une cigarette, me la passa, et se mit à parler.

Elle décrivit la mort de son père, survenue quand elle était enfant, ou la façon dont la mort de son père la renvoyait en enfance à chaque fois qu'elle y pensait ; il était mort jeune, mais maintenant il lui paraissait vieux, ou il était vieux mais avait rajeuni dans sa mémoire. Elle égreña les clichés que les gens lui avaient assenés sur le passage du temps, sur le monde meilleur où il se trouvait désormais, ou peut-être se contentait-elle de m'en faire part sans la moindre ironie ; puis elle évoqua la façon dont cela avait affecté Arturo, j'en conclus qu'il était son frère, et celle dont elle lui décrivait le paradis, papa est au paradis : il devait donc être plus jeune qu'elle. Le père était soit un peintre connu soit un collectionneur de tableaux, et elle était devenue peintre pour l'impressionner, ou bien elle avait abandonné la peinture parce que la réussite paternelle lui pesait trop, ou parce qu'il était un vrai connard, même si au fond je me contentais de deviner ; je savais juste qu'il était question de peinture et qu'elle en parlait avec amertume ou regret. D'un coup, sans transition, ou sur une transition qui m'échappa, elle me parla de ses voyages en Europe, puis je l'entendis dire New York et fac et elle s'interrompit. Le souffle me manqua : je compris ce qui allait suivre.

Dans un anglais parfait elle me raconta la nuit où, toute seule, elle était allée voir un film dans le Village, un film sans intérêt, elle ne savait même plus lequel, mais, alors qu'elle quittait la salle en hésitant à rentrer en métro ou en taxi, la pleine réalité de la mort de son père, survenue à peu près un an plus tôt, la frappa pour la première fois, et elle se mit à pleurer ; d'un téléphone public elle

appela sa mère et pleura et pleura jusqu'à épuiser tous ses crédits, alors elle alla racheter une carte au kiosque et elle rappela sa mère et pleura au bout du fil jusqu'à ce que la nouvelle carte soit vide elle aussi. Elle se demandait souvent, dit-elle, si ce téléphone était toujours là, maintenant que tout le monde avait un portable, puis elle me regarda en souriant et dit qu'en rentrant à New York je pourrais le chercher et s'il existait toujours je pourrais acheter une carte et l'appeler et on pleurerait ma mère ensemble.

OceanofPDF.com

Je croyais avoir été clair avec Arturo, j'avais dit et répété que je ne lirais pas ; j'irais volontiers à la lecture, mais en tant qu'auditeur – non que j'y comprenne grand-chose, cela dit. Bien sûr, j'étais flatté de l'intérêt qu'il portait à ma poésie – au point de s'essayer à la traduire –, mais là j'étais trop timide, trop partagé quant à mon « travail » pour lire à la galerie, même en duo avec lui. J'étais déjà gêné d'avoir cédé à ses requêtes répétées et de lui avoir montré quelques textes – des pages de mon carnet que je lui avais photocopiees et qu'il avait dû déchiffrer, imaginai-je, avec l'aide de Teresa, vu que son anglais à lui était terriblement mauvais, quelques phrases plaquées çà et là, rien de plus. Mais lorsqu'il me vit les mains vides, il me pressa d'aller chercher mes poèmes, on était déjà en retard, et son insistance était telle que je remontai en quatrième vitesse, après tout il lui fallait peut-être un autre jeu de photocopies ; j'empoignai sac et carnet mais lui redis dans la voiture que je ne lirais pas ; claro, bien sûr, répétait-il.

Le temps s'était rafraîchi ; bizarrement, je n'avais jamais pensé que l'hiver existait aussi à Madrid, pourtant je transpirais, et ça devait se voir, quand Arturo me présenta au petit groupe de fumeurs qui frissonnaient devant les portes vitrées de la galerie. Je serrai quelques mains, trop nerveux pour retenir les noms, et j'embrassai maladroitement les filles, une fois sur le coin de la bouche au lieu de la joue. Ça m'arrivait fréquemment ; à part quelques New-Yorkaises cosmopolites que j'avais coutume d'embrasser seulement sur la joue droite et, dans mon enfance, des femmes de ma famille, je n'avais jamais, jusqu'à ce projet, fait la bise en dehors de mes relations

amoureuses. Qui sait ce qui se serait passé si j'avais tenté ce type de salut à Topeka ; à tous les coups le petit ami de la fille, si tant est qu'elle en eût un, m'aurait cassé la figure. Et si elle n'en avait pas, j'aurais risqué, moi, de le devenir. Souvent, je me suis dit que mon éducation aurait été tout autre si ces embrassades avaient été monnaie courante ; comment prédire les effets de cet érotisme diffus dans les rapports sociaux les plus communs ? À Providence j'aurais pu m'en tirer en prenant un air affecté ou efféminé, mais ça ne m'avait jamais traversé l'esprit. En Espagne, par contre, j'usais et abusais de la bise ; j'y mettais une charge libidinale qu'elle n'était pas censée avoir. Quand on était ivre, défoncé ou étranger, on pouvait sans danger s'emmêler les pinceaux et atterrir au coin des lèvres.

À l'intérieur de la galerie, Teresa et Rafa, le petit ami d'Arturo, attendaient près des tapas et du vin. Je fis quelques pas vers eux, envisageant d'enfreindre ma bonne résolution et de prier Teresa en anglais d'expliquer à Arturo pourquoi je ne lirais pas, quand, horrifié, j'aperçus María José de la fondation qui admirait les photographies accrochées aux murs : des clichés en noir et blanc, brillants, de machines industrielles à l'arrêt. Je ne l'avais rencontrée que deux fois : à mon arrivée, pour remplir de la paperasse, puis pour lui remettre un bref compte rendu en anglais de mes activités – de ce rapport dépendait le versement de ma bourse. Ces entrevues m'avaient plongé dans un tel embarras que son portrait était à jamais gravé dans mon esprit. J'étais certain qu'elle avait vu clair dans mon jeu, que mon imposture lui sautait aux yeux, ce qui ne requérait pas une perspicacité folle étant donné mon si piètre espagnol. Chaque fois qu'elle avait mentionné, histoire de faire la conversation, un poète ou un spécialiste de la Guerre civile espagnole, je m'étais contenté de cligner des yeux en marmonnant

que le nom m'était familier, même si je n'étais pas sûr du mot pour « familier ».

Elle vit que je l'avais vue et s'approcha en souriant, on se fit la bise, bien sur la joue. Elle dit quelque chose sur cette occasion d'entendre mes écrits ; je crus comprendre que l'occasion était d'autant plus bienvenue que j'avais manqué toutes les soirées de la fondation. Elle me désigna d'autres Américains, eux aussi en résidence, devinai-je ; ils maîtrisaient l'espagnol bien mieux que moi mais ils parlaient trop fort. Comment avait-elle eu vent de la lecture ? réussis-je à demander. Il semblait que la galerie avait profité de l'occasion pour ajouter la fondation à sa liste de diffusion.

Je finis par semer María José, embrassai Teresa, saluai Rafa d'une accolade et décochai à Arturo mon regard le plus glacial, tout en cherchant un moyen d'y couper. Il me tapota l'épaule, tout irait bien, dit-il, sur quoi il se mit à feuilleter son propre carnet – sans doute ses traductions. Il me demanda quels poèmes j'avais choisis. Je faillis lui faire croire que j'étais trop malade – ma pâleur était flagrante – mais, si je ne lisais pas ce soir devant María José, je craignais de me mettre à dos la fondation ; la vacuité ineffable de mon projet éclaterait au grand jour et je devrais rentrer à la maison toute honte bue. La bouche sèche, je me servis un verre de blanc, peu importe ce que je lirais, répondis-je – un ou deux poèmes, pas plus. Teresa réclama celui où, depuis l'avion, je me voyais au sol et où, au sol, je me voyais dans l'avion ; je rétorquai, exprimant pour la première fois un mouvement d'humeur en espagnol, que le poème ne *parlait* pas de ça, que les poèmes ne *parlaient* de rien. Tous trois me dévisagèrent, bouche bée. Je m'excusai avant de vider mon verre pour le remplir illico. Teresa avait l'air sincèrement blessée, ce qui, à mes yeux, reflétait mieux que son choix de poèmes l'affection qu'elle me portait. On le lira, promis-je.

Le public s'installa, la galerie était étroite, tout en longueur, hauts plafonds, murs blancs, foule compacte : dans les quatre-vingts personnes. Un pupitre avait été dressé, y trônaient une lampe, un micro et une petite carafe d'eau. Je m'assis au quatrième rang avec Teresa et Rafa, j'étais furieux, angoissé à en avoir la nausée et je cherchai un tranquilisant dans mon sac aussi discrètement que possible. Arturo, sur l'estrade, remercia tout le monde d'être venu et présenta le programme de la soirée. Quelle chance d'avoir parmi nous deux des nouvelles voix les plus intéressantes de la poésie américaine et espagnole. On entendrait pour commencer Tomás Gomez ou Gutiérrez, lauréat de tel et tel prix, dont le travail présentait telle et telle caractéristique, et qui était aussi un peintre de talent. Puis viendrait le tour d'Adam Gordon, actuellement à Madrid dans le cadre d'une résidence prestigieuse, dont l'écriture avait un genre d'effet sur quelque chose, dont la poésie – fortement engagée politiquement – rappelait celle d'un confrère espagnol dont je n'avais jamais entendu parler ; sa voix, cependant, ne s'élevait pas contre Franco mais contre les États-Unis de Bush. Cela ne fit que décupler ma nervosité, étant donné que ma poésie n'avait rien à voir. Quand Arturo se rassit pour céder la place à Tomás Gomez ou Gutiérrez, je m'imaginai lui défoncer le visage à coups de lampe ou de micro.

Tomás s'apprêtait à lire de la poésie mais on l'aurait plutôt dit sur le point de chanter du flamenco ou de fondre en larmes ; il ne dit ni merci, ni bonsoir, ni rien, se contenta d'une pause théâtrale, comme s'il rassemblait ses forces pour cette épreuve rien de moins qu'héroïque. Ses cheveux mi-longs lui tombaient sans arrêt dans les yeux tandis qu'il classait ses feuilles ; il les repoussait d'un geste qui me sembla étudié ; il était, me dis-je, sa propre caricature – une caricature d'El Poeta. Quelques retardataires s'étaient faufilés dans

la galerie et il les suivit gravement des yeux jusqu'à ce qu'ils aient trouvé une place. Puis il se repencha sur son papier, releva le visage vers la foule et, quand le silence fut assez prégnant à son goût, il énonça ce qui devait être le titre de son premier poème : « Mer ». À ma surprise, celui-ci me fut totalement intelligible – un espéranto de clichés : des vagues, un cœur, de la souffrance, la lune, des seins, la plage, le vide, etc. ; sa diction était si écœurante que je me demandai, l'espace d'un instant, si son sérieux apparent n'était pas une parodie. Mais il passa au poème suivant, « Distance » : montagnes, ciel, cœur, douleur, étoiles, seins, rivière, vide, etc. L'expression d'Arturo laissait penser qu'il vivait une profonde expérience esthétique.

Je réfléchis, ou du moins j'essayai : peut-être que je comprenais mal, peut-être que ces mots avaient une portée et un poids qui m'échappaient en espagnol ou qu'il s'agissait d'une subtile variation sur une tradition sexiste dont j'ignorais tout. Tomás lut un troisième poème, « Travail de rêve » ou « Rêve de travail » ; je me forçai à l'écouter comme s'il était profond et imprévisible, comme si c'était un fait établi – si je n'étais pas conquis, ce serait entièrement et exclusivement ma faute. J'étais si concentré que chaque mot retrouva un peu d'étrangeté, me forçant à l'envisager dans sa sonorité puis à revivre le miracle de ces sons qui s'ouvraient jusqu'à devenir du sens, ou presque. Je parvins à réprimer mon dégoût. Mais je ne pus m'y astreindre bien longtemps. Même en espagnol, rendre à des représentations aussi familières leur intensité, leur étrangeté, me coûtait trop d'efforts. Néanmoins, à imaginer la scène dans son ensemble, j'éprouvai un regain d'intérêt : plus de quatre-vingts personnes avaient jugé bon de se réunir pour écouter cette merde sans nom, comme si le langage de tous les jours s'était transmué au creuset de l'esprit humain pour émerger purifié,

rédimé ; ou alors, ces quatre-vingts et quelques personnes croyaient assister à la déconstruction ou, au moins, la mise à nu des mécanismes idéologiques et commerciaux de leur syntaxe, même si ce n'était sans doute pas trop la came de Tomás – le creuset de l'esprit humain, ça devait plutôt être ça, son truc. Et si les gens étaient réellement émus, se forçant à découvrir ce qu'ils ne faisaient que projeter sur ce poème banal à hurler ? Ou, mieux encore, peut-être se sentaient-ils obligés de jouer la comédie devant ce qu'ils savaient n'être que le piètre ersatz d'une forme d'art devenue impraticable, un moyen d'expression mort dont la puissance passée ne pouvait être ressentie qu'en creux. Ces scénarii avaient un pathos qui faisait défaut aux poèmes eux-mêmes et qui croissait à proportion de l'échec poétique : plus l'expérience réelle était abyssale, plus les implications virtuelles s'envolaient. Alors, l'idiotie consommée des vers de Tomás m'apparut comme une forme de réussite, d'autant qu'elle allait de pair avec cette parodie involontaire de lui-même, son tic capillaire, la façon dont il s'agrippait au pupitre comme pour résister aux vagues d'émotion qui menaçaient de l'emporter. Ma propre prestation ne m'angoissait plus tellement, le tranquillisant devait faire effet lui aussi. Quoi que je fasse – cela valait pour tout poète –, mes textes n'étaient que des écrans sur lesquels les auditeurs projetaient leur foi désespérée en la possibilité d'une expérience poétique quelle qu'elle soit ou qui, à défaut, leur permettraient d'en faire le deuil. Je pouvais leur offrir cela moi aussi, aussi bien – voire mieux – que Tomás. Après tout, mes poèmes étaient aléatoires et chaotiques et en cela ils étaient informes, ce qui était essentiel : ce n'étaient pas tant des poèmes que des amas de matériaux à partir desquels en assembler ; ils étaient une pure potentialité attendant d'être énoncée. Et ils seraient traduits, ce qui les rendrait d'autant plus virtuels : on ne manquerait

pas de se demander ce qu'Arturo ou la langue espagnole échouait à rendre de l'anglais d'origine. Ainsi leur échec, leur puissance négative étaient assurés.

Une envolée histrionique nous indiqua que la lecture de Tomás touchait à sa fin, un dernier poème affligeant et il s'interrompit, leva les yeux sur son public et abandonna le pupitre sans un mot. Sur quoi les applaudissements fusèrent. Quand ils se tarirent, Arturo me fit un signe de tête. Près du pupitre, il expliqua que je lirais en anglais et qu'il prendrait le relais. Il ajouta peut-être que, même sans comprendre la version originale, un peu de sa puissance initiale serait perceptible. Tandis qu'il disait cela, ou autre chose du même genre, je me servis un verre d'eau que je faillis renverser en buvant, puis j'ouvris mon carnet. D'un regard il m'invita à commencer, je dis merci dans le micro et me lançai d'une voix neutre et monocorde quoique étonnamment assurée vu que mes genoux tremblaient et que mes mains étaient glacées, mais je lisais comme si j'étais sûr de la force du poème et que je pouvais me passer d'effets, ou au contraire comme si ce n'était pas du tout de la poésie, juste une déclaration des plus ordinaires : ce train est retardé en raison de travaux sur la voie, etc. En m'écoutant, je fantasmais que cette ambiguïté d'énonciation – hommage à l'énergie propre au poème ou ton approprié à la parfaite banalité du texte ? – aurait sa propre efficacité, surtout après le numéro de Tomás.

*Sous l'arc de ceux-là
J'ouvre le Lorca au petit bonheur
Je tourne la tête je regarde
Les lumières filent, une clairière
Parmi les référents possibles
Parmi les gens qui contemplent*

*Les murs de la galerie, éclat morne
Orange et mauve, enfant
Sous verre, adulte fuyant
Je mordis fort afin d'aggraver la blessure
J'imaginais les passagers
Me voyant, je m'imaginais être
Un passager me voyant
Lever la tête...*

Au terme de ma contribution, je filai m'asseoir sous les applaudissements, m'apercevant après coup que j'aurais dû rester auprès d'Arturo pendant sa lecture, mais j'étais déjà trop soulagé pour y retourner.

Arturo marqua un temps, il devait imaginer que mon intervention ressemblerait davantage à celle de Tomás, il avait dû entreprendre la traduction avec une performance plus théâtrale en tête et hésitait à lire à ma manière ou, au contraire, à déclamer comme prévu ; je fus heureux de le voir tiraillé. Puis il se lança, d'un ton qu'il pensait sans doute à mi-chemin entre mon style et celui de Tomás, agrippé comme lui au pupitre mais imitant mon détachement, ce qui eut un effet étrange, comme du doublage.

Au début, je captai des mots isolés, mais rien que je puisse reconnaître comme mien ; après tout, mes poèmes originaux n'avaient rien d'original, dans la mesure où ils consistaient en fragments mal traduits, aboutés à des bribes détournées de mails effacés. Mais, peu à peu, j'identifiai quelque chose comme ma propre voix, si c'est le terme, et c'était d'autant plus étrange que cela ne m'était jamais arrivé. Ça tenait à l'arrangement des vers plutôt qu'aux mots ou à leurs référents, ça évoquait une présence fantomatique derrière l'espagnol, et cette présence était la mienne –

ou était-ce mon absence ? C'était comme d'entrer dans une pièce où j'étais sûr de n'être jamais venu alors que les meubles, les mégots dans le cendrier ou la tasse à café sur le rebord de la fenêtre, près de la douche, prouvaient que j'en sortais à peine. Non que cette tasse, ce canapé, m'aient jamais appartenu ; mais la disposition particulière des objets, la façon dont on les avait manipulés rendaient ma présence évidente ou implicite ; ni amnésie ni déjà-vu – plutôt, j'étais à la fois dans la pièce et hors d'elle, dans le parc peut-être, quoique pas seulement, à la fois dans tous les autres parcs et toutes les autres pièces possibles. N'importe quel objet, même le plus contingent, canapé, tasse, « orange » ou « naranja », pouvait former la constellation de mon être, pouvait la former sans moi – mais non, pas tout à fait ; au fond, c'était comme de me voir de haut me regarder d'en bas.

Quand Arturo se tut il y eut un long silence suivi d'applaudissements qui me parurent assourdissants, et il me désigna : c'était moi qu'il fallait acclamer. Puis il ajouta quelques mots au micro à propos de Tomás, qui eut ainsi sa part d'ovations avant qu'elles ne s'éteignent. Les auditeurs se levèrent, soit pour aller fumer – fumer devait nuire à l'art –, soit pour foncer sur le vin et les tapas. Teresa vint me féliciter, c'était formidable, dit-elle. Rafa me gratifia d'une accolade, c'était un homme de peu de mots ; María José attendait son tour, flanquée de quelques Américains en résidence.

Je présentai María José à Teresa qui se répandit en compliments sur mon écriture, c'était merveilleux que la fondation m'ait fait venir à Madrid. J'étais loin de tout comprendre mais elle était d'une grande éloquence, s'exprimant manifestement non en tant qu'amie mais en représentante autoproclamée de l'Art espagnol, et María José était impressionnée, quoiqu'un peu rebutée. Elle me dit que la

lecture lui avait beaucoup plu, qu'elle avait hâte d'apprendre en quoi mes nouveaux poèmes découlaient de mes recherches sur la Guerre civile, peut-être pourrais-je aborder le sujet à l'une des prochaines rencontres de la fondation où les pensionnaires présentaient leurs travaux, en guise de réponse je clignai des yeux plusieurs fois de suite en disant claro. Puis l'une des Américaines se présenta, déclarant – hurlant, devrais-je dire – qu'elle aussi était poète, qu'elle adorait prendre un café et parler de poésie espagnole. Je cillai derechef mais n'eus pas le temps de lâcher un claro, déjà Arturo me tirait par la manche pour me présenter Tomás, qui avait l'air victime d'une méprise colossale.

Poignée de main ; belle lecture, dis-je, il me remercia sans rien ajouter, sans doute n'aimait-il pas ma poésie, sans doute refusait-il de mentir même par politesse quand il était question de cet art sacro-saint. Cela me mit en rage, l'ampleur de ma fureur et sa fulgurance me prirent de court mais je ne relevai pas, me contentant d'un pâle sourire pour bien lui faire comprendre que mon compliment n'était que pure courtoisie, qu'en vérité il avait touché le fond, que ni son style ni son art, *aucun* style et *aucun* art, ne pourrait jamais tomber plus bas.

Quand j'estimai qu'il avait saisi tous les tenants et aboutissants de mon expression, je le plantai là et sortis sans me soucier du froid pour allumer une cigarette, à l'écart des autres fumeurs. Je sentis qu'ils chuchotaient à mon propos, qu'ils étaient respectueux – moins en raison de ma prestation que parce qu'on m'avait présenté comme un auteur étranger important, mais c'était agréable quand même. L'un d'eux finit par m'aborder, il s'appelait Abel. On se serra la main, la lecture lui avait plu, dit-il, puis il m'expliqua que la galerie exposait ses photographies, à quoi je répondis qu'elles étaient excellentes, même si je ne les avais pas vraiment vues. Je lui fis ce

compliment l'air de dire que je touchais ma bille dans ce domaine, ce pour quoi, peut-être, il sembla tenir à me montrer qu'il avait une culture poétique en mentionnant un auteur espagnol dont j'ignorais tout. Tandis qu'il s'enflammait, un autre fumeur se joignit à nous, écouta Abel un moment puis le contredit, d'abord en douceur puis avec énergie. Plus ils s'échauffaient, plus ils mangeaient leurs mots et moins j'en comprenais ; mais, enhardi par ce qui m'apparaissait de plus en plus comme une lecture triomphale, j'exécutai une traduction par la seule force de ma volonté et j'en vins à me croire en mesure de suivre l'échange, dont l'intensité et la teneur m'évoquaient des débats bien connus.

Le poète auquel m'avait comparé Abel était réactionnaire, semblait dire le deuxième fumeur, son conservatisme formel découlait de ses sympathies de droite ; seules les sonorités nous rapprochaient, car mon ouverture stylistique témoignait d'une souplesse et d'une capacité à embrasser l'expérience contemporaine qui me démarquaient franchement d'Untel et de sa nostalgie fascisante d'une unité sociale perdue. Non, mon travail évoquait bien davantage un autre poète dont le nom m'était inconnu, qui avait fui le franquisme et était mort en exil, un artiste dont la capacité à élire la contradiction comme lieu de la création, à la ménager sans violente volonté de résolution, épousait formellement les possibilités de l'utopie. Argument qu'Abel réfuta d'un simple geste, cigarette à la main : ce n'étaient là qu'associations simplistes entre expérimentation stylistique et orientations de gauche, alors qu'en réalité les pionniers du modernisme étaient fascistes ou sympathisants fascistes, et, dans le contexte de l'impérialisme américain (crus-je comprendre), il fallait recréer des formes d'une certaine complexité, d'une certaine permanence, pour contrer les

surfaces lisses et jetables de sa société de consommation – voilà la vraie tâche de la poésie.

Impossible de surmonter la marchandisation du langage en se réfugiant dans un passé imaginaire, rétorqua, ou pas, le deuxième fumeur – c'était cela, le fantasme fasciste par excellence. Non, il fallait chercher de nouvelles formes à même de représenter les possibilités à venir du langage, et c'est bien ce que mes poèmes faisaient, à mon insu, en recyclant, en archivant et en juxtaposant de façon provocante des emprunts et des discours contemporains. Nous étions désormais rassemblés en un seul groupe de fumeurs, plusieurs rallumaient une deuxième voire une troisième cigarette et il devenait indispensable que je prenne part au débat. Je dis ou tentai de dire que c'était peut-être dans la tension entre ces deux positions, leur division que résidait la vérité ; mon argument avait le mérite d'être valable quels que soient les pôles antagonistes ; il me sembla que les fumeurs trouvaient ma remarque éclairante.

J'allumai une nouvelle cigarette pour étayer mon propos et, dans le silence qui s'ensuivit, j'essayai à toute force de concevoir le rapport entre mes poèmes et les charniers franquistes, leur impact sur la destruction délibérée et systématique d'un peuple ou d'une planète, sur l'abolition des classes – pourraient-ils jamais représenter un geste politique d'une quelconque efficacité ? Je m'efforçai d'imaginer mes poèmes, tout poème, comme une machine à même de faire advenir quelque chose, de transformer les gouvernements, les systèmes économiques ou les langues, le corps et sa réceptivité sensorielle, mais c'était impossible, je n'arrivais même pas à m'imaginer l'imaginant. Et pourtant, quand j'envisageais la victoire totale de ces choses-là sur la poésie, quand j'imaginais, le cœur lourd, un monde sans même nos affreux petits ersatz poétiques pour professer une foi en les possibilités même les plus virtuelles du

moyen d'expression, un monde sans le rituel absurde auquel je venais de prendre part, j'eus l'intuition d'une perte inestimable et infinie, car ce n'étaient pas les œuvres mais l'art lui-même qui était perdu – le triomphe total du concret ; dans un monde pareil, que faire sinon avaler toute une boîte de pilules blanches ?

On se réveillait en même temps, Isabel et moi, ce qui nous donnait l'impression d'avoir été tirés du sommeil par un bruit venu de l'extérieur ou un son inhérent à nos rêves et, face à face, nous le guettions, l'oreille tendue, en clignant des yeux. Mais il ne se répétait jamais et je ne lui fis jamais part de ma théorie, impossible donc de dire si elle vivait bien l'expérience que je lui prêtais.

Elle sortait du lit, s'enroulait dans la serviette de bain posée sur le dossier de la chaise. Elle prenait sa douche, moi je faisais le café, et dès qu'il était prêt je la prévenais en haussant la voix pour couvrir le bruit de l'eau. Elle coupait le jet, se drapait à nouveau dans la serviette et nous buvions notre café sur le canapé en fumant, tout contre le petit chauffage au butane. Puis je passais sous la douche à mon tour et je faisais toutes ces choses que je ne voulais pas qu'elle voie : chier, gober des pilules. Quand je ressortais elle était habillée. Elle se coiffait.

Elle passait son temps à arranger ou enlever des longueurs de tissu sur son corps et ses cheveux, à enrouler ou dérouler des châles, des écharpes, c'est ainsi que je la voyais quand je pensais à elle ; impossible de me la représenter immobile, entièrement vêtue ou dévêtue, elle était toujours en train d'ajuster ou d'ôter quelque chose. J'essayai de le lui dire, dans l'espoir de paraître poétique – mais je ne connaissais aucun des verbes nécessaires, donc je marmonnai quelque chose sur les mots qui me manquaient pour dire son mouvement perpétuel, je ne l'imaginais pas en place, et je joignais les gestes à la parole pour lui faire savoir que ce n'était là

qu'une pâle version de ce que je voulais lui dire, lui laissant la tâche de déployer le sens de mes remarques.

Excepté les échanges les plus élémentaires, passe-moi ceci ou cela, quelle heure est-il, tout notre mode de communication reposait sur les gestes par lesquels je désignais ce que j'étais incapable d'exprimer ; après, il me fallait deviner le référent qu'elle-même avait dû déduire, puis gesticuler en retour. Ici, dans la deuxième phase de mon projet, Isabel assignait une grande profondeur de sens – non, une pluralité de sens possibles et tout aussi pénétrants – à mon discours incomplet, dont les bribes suffisaient à suggérer ma clairvoyance, mon éloquence contrariée ; et comme elle projetait sur moi ce qu'elle se persuadait d'avoir découvert, elle éprouvait à mon égard, me plaisais-je à croire, une immense affinité spirituelle.

Nous déambulions dans le musée Reina Sofía et je me fendais de phrases sans verbe ou fragmentaires devant tel ou tel tableau. C'est elle qui, ensuite, élaborait ou synthétisait mes remarques pour en faire des observations pertinentes sur les lignes, les couleurs, l'art et les institutions ; sur l'Ancien Monde et le Nouveau – du moins imaginai-je ces développements. Photographier un tableau... lâchais-je, tout en dérision mystérieuse en toisant des touristes devant *Guernica*, puis j'observais son visage tandis que ma phrase s'y déployait en une méditation sur l'art à l'ère de sa reproductibilité technique. Je disais des choses comme Le bleu a trait à la distance, ou La littérature prend fin où commence ce bleu-là, ou Comme ces bleus sont subjonctifs. Je disais Écrire avec la sculpture..., ou Penser la verticalité..., ou Réfuter un siècle d'ombres..., etc., sur quoi elle répétait ma phrase pour elle-même, explorant tous ses échos possibles pour les appliquer à la toile. Bien sûr, nous parlions aussi de la pluie et du beau temps, mais nos échanges les plus intenses et les plus intimes étaient ceux dans lesquels elle investissait mes

silences, les lacunes qui donnaient à mon espagnol une grande puissance intellectuelle et esthétique. Et je me convainquis qu'elle investissait mon corps de la même façon, chacun de nos contacts magnifié par l'ambiguïté de mon intention – comme si cela aussi nécessitait une traduction –, tous se multipliant en une variété de caresses. Son expérience de mon corps était plutôt une expérience de l'expérience de son corps à elle, de sa réceptivité symphonique – expression ridicule – tandis que l'expérience que j'avais, moi, de mon propre corps faisait l'objet d'une mise en abyme supplémentaire, de sorte que mon corps était dissous – du reste, en l'état, je n'en avais jamais espéré davantage.

Isabel ne possédait pas de voiture mais en avait plusieurs à sa disposition ; les week-ends d'hiver elle m'emmenait découvrir les environs de Madrid dans un petit véhicule rouge ou jaune ou un break marron, pour me faire visiter une ville avec une église ou un restaurant plutôt intéressants. Elle avait d'innombrables tantes et cousins et, quand nous avions admiré des reliques ou un énième Greco ou que nous avions fini de déguster perdrix, cochon de lait ou autre spécialité locale fraîchement saignée, nous retrouvions sa famille pour fumer et boire. J'étais en Espagne depuis assez longtemps maintenant et je préférais passer pour timide ou réticent plutôt que monolingue ; heureusement, c'était facile, il fallait juste penser à changer d'expression en accord avec le ton de celui ou celle qui parlait pour feindre la compréhension, et si je fumais d'un air maussade ou parlais très doucement quand j'y étais contraint, personne ne cherchait plus à engager la conversation avec moi. Ma technique marchait avec tout le monde – sauf avec sa tante Rufina.

Il faisait beau mais très froid le jour où nous décidâmes d'aller à Tolède ; à l'attitude d'Isabel je déduisis que son rapport à Rufina était complexe, elle se demandait sans cesse s'il valait mieux passer

chez elle après avoir visité la ville, si on aurait le temps, si on dérangerait – d’habitude, on débarquait chez l’un ou l’autre de ses cousins, quelle que soit l’heure, et on était accueillis par de grandes embrassades et invités à se joindre à leur activité du moment, souvent l’apéro devant la télé. Sur l’autoroute de Tolède on dépassa plusieurs cars touristiques remplis d’Américains ou autres, appareils photo numériques déjà en main, et en croisant leurs regards je les gratifiai d’un mépris infini, facile à signifier d’un simple haussement de sourcils. Mon expression les accusait de soutenir la guerre, de considérer les gens et leurs relations mutuelles comme des objets – ils n’étaient que les lemmings de cet empire du spectacle et du meurtre et je les accusais comme si j’étais un écrivain en exil ayant fui un régime répressif, plutôt qu’un imposteur subventionné de première bourre. De fait, dès que je croisais un Américain, je m’empressais de l’accabler de mon mépris muet – pas uniquement réservé aux étudiants aisés qui s’interpellaient à cor et à cri par leur nom de famille, se traitaient de pédés, et à leurs équivalents féminins, invariablement peroxydées et en minijupe, qui finissaient leur licence à l’étranger, tout le temps fourrées dans les cybercafés et les discotecas, se plaignant de la nourriture, du débit d’eau chez leurs familles d’accueil, regrettant d’avoir choisi l’Espagne plutôt que le Mexique, où était Cyrus, tout cela parce que c’était moins dangereux, plus propre, plus blanc – mais plus éloigné des quartiers résidentiels privés où habitaient leurs parents. Je ne méprisais pas que les quadras et quinquas avec leurs sacs banane, leurs bobs, leurs rejets geignards, ni les routards barbus pour qui faire l’impasse sur la douche était un pied de nez au système ; non, mon antipathie la plus virulente visait ceux qui essayaient de se fondre dans le décor, se faisaient des amis espagnols et fuyaient leurs compatriotes, ceux qui refusaient de parler anglais et exagéraient le zézaiement

castillan. À Madrid, je n'avais pas remarqué tout de suite ces Américains plus tranquilles, plus discrets, mais en devenant l'un d'eux, je m'aperçus qu'ils étaient légion. Je me félicitais de déjeuner avec Isabel dans un restaurant épargné par les touristes, oui, je me félicitais de ce contact avec l'Espagne authentique – que je ne définissais que par la négative, comme un espace exempt d'Américains – quand je croisais brièvement le regard de quelqu'un, homme ou femme, à la table d'à côté, la vingtaine ou la petite trentaine, entouré d'Espagnols, plus réservé que ses compagnons, fumant, l'air un peu maussade, et en un éclair je savais – nous savions tous les deux – que nous étions de la même espèce. Si l'on était attentif, m'apparut-il, on repérait, même dans les barrios réputés peu touristiques, de jeunes Américains dont l'existence était étayée par ces efforts pour dissimuler leur vraie nature. Ils devaient vivre sur leurs économies ou donner des cours particuliers à des gosses de riches ; expatriés temporaires dont les vêtements, la coiffure semblaient vaguement quoique intrinsèquement madrilènes, en partie car il s'agissait de versions démodées ou imparfaites de styles américains. Les membres de ce réseau indistinct se détestaient mutuellement car chacun rappelait aux autres qu'il n'y avait rien de plus américain que de fuir les Américains, et que le doux exil qu'ils s'imposaient n'était qu'un énième avatar des séjours organisés chers à l'empire tardif.

À Tolède aussi les touristes pullulaient malgré l'hiver. Nous les évitions, sarcastiques, en remontant les venelles vers l'imposant Alcázar, forteresse érigée au sommet de la ville et dont Isabel pensait qu'elle présenterait un intérêt particulier pour moi vu son importance dans la Guerre civile ou du moins son rôle dans la mythologie nationaliste : un groupe fasciste s'y était retranché mais l'arrivée de Franco avec l'armée d'Afrique mit fin au siège du Front

populaire, ce qui fut l'une des premières et des plus symboliques victoires de la cause nationaliste. En longeant les fortifications géantes, en grande partie reconstruites après la guerre, elle me raconta des anecdotes que je compris à peine sur des personnages historiques dont j'ignorais jusqu'aux noms. Elle se mit à m'interroger sur mon projet, qui jusque-là l'avait laissée indifférente.

– Pourquoi l'Espagne plutôt que, disons, le Chili ?

– On a beaucoup écrit sur Allende, dis-je, tout en n'ayant qu'une vague idée de qui était Allende.

– En quoi réside l'efficacité de la poésie en tant qu'outil de recherche historique ?

Je déduisis la question à partir des quelques mots que je compris. Étrangement, je me découvris enclin à défendre ce projet que je ne m'étais jamais donné la peine de définir en détail et que je ne comptais pas le moins du monde mener à bien. Impossible, pourtant, d'admettre sa totale vacuité.

– Le langage poétique est aux antipodes de celui des médias de masse, lançai-je, ce qui ne voulait rien dire.

– Mais pourquoi des Américains s'intéressent-ils à Franco ? demanda-t-elle en désignant un groupe de touristes en visite guidée. Et pas à Bush ?

À l'entendre, chaque Américain projetait de commettre une monographie sur le Caudillo.

– Les noms des dirigeants ne servent qu'à masquer la permanence de modèles économiques concrets.

J'essayais de me donner l'air pénétré, avec l'espoir qu'en espagnol « modèles » et « concrets » soient des termes transparents. Mon stock limité de verbes encourageait le recours aux vérités générales.

– Alors pourquoi ne pas étudier le modèle économique américain ?

Elle était en colère.

– On ne peut pas analyser un mode de production *directement*.

Et pour faire bonne mesure, j'ajoutai :

– C'est d'une évidence crasse.

– Je suis sûre que les Irakiens attendent avec impatience ton poème sur Franco et son système économique.

C'était la première fois que je la trouvais désobligeante.

Je ne répondis rien, lui laissant tout loisir d'imaginer des reparties que j'aurais été bien incapable de trouver et je ne desserrai pas les dents sur le chemin de la cathédrale, où se trouvaient des Greco célèbres – même si, je l'avoue, ses silhouettes allongées et tortueuses, sa palette malade me sortaient par les yeux. Ne me gênaient pas tant la colère d'Isabel ni son opinion sur mon projet, qu'elle jugeait absurde ; qu'elle me prenne pour un Américain aussi prétentieux que tous les autres ne me dérangeait pas non plus ; non, ce qui me troublait c'était que, pour la première fois, en dépit de tous mes efforts, notre échange tenait davantage du réel que du virtuel. Comme d'habitude, je n'avais rien dit de substantiel, mais cette fois, ce rien s'étiolait entre nous sans qu'elle le déploie en un chœur de possibilités, et le silence que nous gardions n'était qu'une simple absence de son ; il n'était plein d'aucun sens potentiel. C'est que mon espagnol s'améliorait malgré moi – l'évidence me frappa avec la force d'une épiphanie : notre relation reposait en grande partie sur mon manque d'aisance linguistique, excuse rêvée pour m'exprimer par fragments énigmatiques ou en koan. Certes je n'étais pas près de devenir bilingue mais, en déambulant autour des couvents et des boutiques de souvenirs, je me demandai combien de

temps je pourrais rester à Madrid sans franchir l'invisible palier de compétence verbale qui m'ôterait tout intérêt à ses yeux.

Le soir tombait à peine quand nous arrivâmes à la cathédrale, mais dans les cathédrales espagnoles c'est toujours le crépuscule : or noirci, pierre grise, distances indéfinissables. Je n'avais pas tant l'impression de pénétrer dans un bâtiment que de passer dans un autre espace extérieur différemment structuré. Inquiet, je m'aperçus que je me creusais les méninges pour exprimer de façon élégante ce sentiment à Isabel. Et j'étais inquiet parce qu'il m'était bien impossible d'être élégant en espagnol, mais surtout parce que, pour la première fois, je souhaitais lui transmettre une idée précise, dont la profondeur ne serait pas une illusion due à son indicibilité. Je craignais de ne même plus pouvoir être éloquent par défaut ; j'arpentais les capillas, l'estomac noué. Nos échanges désormais réduits à un plan littéral, nos silences lourds de sens changés en air inerte, au spectre désormais plat sur une onde donnée, cela signerait aussi la perte des pouvoirs de suggestion dont avait joui mon corps : quand nous ferions l'amour, elle n'éprouverait plus sa propre aptitude à éprouver, mais simplement mon corps dans sa désolante réalité.

La panique me guettait, je fouillai mon sac à la recherche d'un tranquilisant jaune et ma main tomba sur un carnet ; je repêchai aussi un stylo pour y griffonner mon idée sur le crépuscule et la cathédrale, encouragé par le regard d'Isabel sur moi. Je pris un air d'intense concentration : à n'en pas douter je venais d'avoir une illumination et il n'y avait pas de temps à perdre en paroles, je devais donner à mon intuition une forme plus durable. C'est Isabel qui rompit notre petite demi-heure de silence pour me demander ce que j'écrivais. Une idée de poème, dis-je, ou d'essai. Elle attendit des précisions que je ne lui fournis pas ; quand je rangeai mon carnet,

elle suivit mon geste des yeux avec, je crois, une curiosité sincère. Voilà, me félicitai-je en finissant le circuit de la cathédrale pour émerger dans une rue obscure, voilà qui me permettrait de conserver ma capacité négative, même si le terme était mal choisi ; je pouvais toujours déplacer le mystère de mes propos sur mes écrits et peut-être ceux-ci revaloriseraient-ils mes paroles. Si nos conversations n'étaient plus sous-tendues par un sens potentiel, si mes mots ne résonnaient plus sur plusieurs plans à la fois, ce que j'écrivais dans une langue impénétrable pour elle ménagerait malgré tout mon aura. Le matériau brut de ces notes et des poèmes à venir était issu du temps que nous avons passé ensemble : Isabel aurait donc dans leur genèse un rôle important quoique indicible ; elle pourrait chercher des traces de sa présence dans le sujet ou dans le processus formel. Et si les poèmes manquaient de puissance, peut-être aurait-elle aussi sa part de responsabilité, car cela voudrait dire – si elle avait foi en mon talent – que le temps passé ensemble n'avait été qu'une piètre source d'inspiration. Et puis, de toute façon, pourquoi n'aurait-elle pas foi en moi ? N'étais-je pas issu d'une université prestigieuse et lauréat d'une bourse qui l'était tout autant ? L'instant présent lui paraîtrait tout imprégné de sa possible transfiguration poétique et ce futur poème était un fonds secret auquel chaque moment pourrait puiser ; à la place de mon espagnol fragmentaire, mon carnet deviendrait l'indice du virtuel et permettrait à mon projet d'avancer. Cette nouvelle petite fable m'encouragea et me réconforta au point que j'en oubliai mon tranquillisant. En regagnant les remparts près desquels Isabel s'était garée, je lui dis :



Je m'efforçai d'imaginer mes poèmes, tout poème, comme une machine à même de faire advenir quelque chose.

– J'ai lu mes poèmes et leur traduction en duo avec un ami dans une galerie de Salamanca, l'autre soir.

Je voulais la piquer un peu et je crois avoir fait mouche. N'ayant jamais eu l'intention de lire moi-même je ne l'avais pas invitée, et puis j'avais résolu de tenir Isabel à l'écart d'Arturo et Teresa ; peut-être se seraient-ils bien entendus, ce n'était pas la question, mais je voulais surtout que chacun me prête une vie sociale trépidante. En revanche, je savais qu'elle serait blessée par cette apparition publique sans elle ; blessée mais impressionnée par l'attention qu'on me portait, ce qui ne manquerait pas d'améliorer l'image qu'elle se faisait de ma poésie, de la nimber de mystère – tout en la rendant jalouse de mes autres amis.

– Ces poèmes, de quoi parlaient-ils ? demanda-t-elle, après un long blanc qui signifiait : Pourquoi tu ne m’as pas invitée ?

Un silence – et soudain, je m’arrêtai pour lui faire face, les mains posées sur ses épaules, geste qui ne me ressemblait pas. Les yeux dans les yeux, expression ridicule, je dis tendrement :

– Les poèmes ne *parlent* de rien.

– Les poèmes ne parlent de rien, répéta-t-elle surtout pour elle-même, non sans une pointe d’incrédulité, d’amusement ou de mépris, et je ne savais pas trop si le sens de mes mots se déployait.

Dans le doute, pour faire caisse de résonance, je l’embrassai.

En arrivant à sa voiture, l’équilibre de notre relation était restauré ; Isabel devait le sentir elle aussi et, dans un élan d’optimisme, elle décida qu’en fin de compte on irait voir Rufina. La nuit était tombée, on roula un quart d’heure sur des routes en lacet qui me désorientèrent totalement pour finir par arriver dans une allée de gravier.

Durant le trajet, Isabel avait entamé et abandonné plusieurs descriptions de sa tante, s’efforçant de ne jamais paraître désobligeante, ce qui suggérait entre elles des affinités, de l’estime ; mais, en même temps, elle essayait aussi de me mettre en garde, contre quoi, je l’ignorais. Elle finit, hésitante, par me confier une dispute à propos de son ex causée, crus-je comprendre, par l’attitude très protectrice de Rufina, qui trouvait que sa nièce n’avait pas été bien traitée ; quoi qu’il en soit une dispute terrible.

La maison de Rufina était petite et blanche, carrée, de plain-pied ; construite sur un terrain qui, de jour, devait offrir une belle vue sur les collines à l’horizon, ou étaient-ce des montagnes. Des chiens surgirent à notre rencontre, reconnurent Isabel qui les salua dans le noir par leurs noms. On sonna ; j’entendis une radio à l’intérieur. La porte s’ouvrit sur Rufina : d’une jeunesse sidérante,

dans les trente ans, jolie silhouette, maquillée comme pour sortir – ombre à paupières, rouge à lèvres, tenue choisie avec soin – même si, de fait, elle était à la campagne. Seule. Est-ce qu'un ange passa entre le moment où elle nous vit et celui où elle accueillit Isabel ? Quoi qu'il en soit, elle se montra très chaleureuse ; elle prit le visage de sa nièce entre ses paumes, essuya son rouge à lèvres du pouce, je crus que l'une voire les deux allaient se mettre à pleurer ; Rufina n'y allait pas de main morte. Puis elle la lâcha, me fit deux bises éclair et nous invita à entrer, laissant les chiens dehors. Dans la cuisine, sans rien nous demander, elle sortit trois grands verres, du gin glacé et du tonic frais. Des glaçons, puis elle versa les cocktails à l'espagnole – verres pleins presque à ras bord de gin, à peine un doigt de tonic –, sur quoi elle nous mena dans une véranda chauffée, et nous nous assîmes sur des sièges en rotin très bas, dans le noir presque complet.

Je louchai vers Rufina en attendant que mes yeux se fassent à l'obscurité. Isabel et elle échangeaient les nouvelles de rigueur, parlant si vite, en argot, que je n'essayai même pas de suivre ; en une ou deux minutes leur bavardage s'étiola. Rufina sortit une longue allumette d'une boîte qu'elle gardait à portée de main et alluma une cigarette, et dans cette lueur je la trouvai méchante et attirante, – attrait d'autant plus amplifié que toute la journée j'avais imaginé rendre visite à une vieille tante. Isabel était nerveuse, se recoiffait ; clairement, elles ne s'étaient pas revues depuis la dispute susmentionnée. Rufina tendit l'allumette vers moi et l'éteignit d'un geste sec. Pourquoi Isabel m'avait-elle amené ici ? C'était déconcertant, surtout qu'elle ne fit pas le moindre effort pour m'inclure dans la conversation ; selon toute probabilité je faisais office de garde-fou, Isabel voulait régler leurs différends avec l'espoir que Rufina se retiendrait en présence d'un inconnu et se

garderait bien d'évoquer un ex-petit ami. Manifestement, Isabel trouvait ce silence pesant tout en sachant que, moi, je ne ferais rien pour le rompre. Elle finit par s'excuser pour aller aux toilettes, me laissant seul avec Rufina. Celle-ci avait piqué ma curiosité : de quoi vivait-elle, d'où venait-elle, depuis quand et pourquoi s'était-elle installée en banlieue de Tolède – sans même parler de son âge, son état civil, son lien de sang possible avec Isabel ou de ce qui s'était passé avec le petit ami, etc. – mais loin de moi l'idée de lancer la conversation. Encore un silence, puis Rufina se leva et dit quelque chose à propos de mon verre qu'elle partit remplir en cuisine.

Seul dans la véranda, je scrutai l'obscurité ; je crus deviner les chiens dans la cour. Bien plus loin, des feux arrière rubis disparurent dans un virage. Je me pris à imaginer mon appartement à Madrid en cet instant précis, sombre mais empli de la rumeur qui s'élevait de la Plaza Santa Ana, j'imaginai la cafetière au repos, les meubles bon marché mais solides avec lesquels on me l'avait loué et qui resteraient là après mon départ, mes quelques cartes postales vintage achetées au Rastro¹ et scotchées au mur. Et mes autres chambres : Brighton Street, matelas à même le sol, Hope Street et sa petite table à dessin, la résidence universitaire, abominable, puis Greenwood, Jewell Street, Huntoon et mon lit d'enfant, dont je n'avais en fait aucun souvenir ; je les imaginai toutes en cet instant, meublées et habitées par autrui. Je sentais chacune de ces pièces autour de moi et l'obscurité devant la véranda devint celle de Topeka ou de Providence. Puis ce fut l'obscurité de mes sept, quinze ou vingt ans, chacune aux tours et contours légèrement différents ; le ciel, quand j'étais jeune, était plus concave. Puis ce fut de nouveau la véranda de Rufina, mais dépeinte depuis une future chambre et une obscurité à venir, d'où peut-être j'écrais même ces lignes-ci.

Je m'aperçus que j'étais perdu dans mes rêveries depuis plus de temps qu'il n'en fallait pour boire un coup ou pisser. Je tendis l'oreille, perçus des voix, des voix qui se haussaient ; Isabel et Rufina se disputaient dans la maison, derrière une porte close. Les écouter de loin était un phénomène fascinant, car comment pouvais-je savoir qu'elles parlaient fort alors que je les entendais à peine ? Il y avait quelque chose dans leurs paroles, dans leurs tours ou contours ou la façon dont elles filtraient au travers des murs, et j'allai chercher mon carnet pour le noter même s'il faisait trop sombre pour écrire, quand je m'interrompis brusquement et rougis, en tout cas mes joues étaient en feu. Pourquoi prendre des notes si Isabel n'était pas là pour me voir ? Je ne l'avais jamais fait ; je trimballais un sac à cause de ma pharmacopée, pas pour travailler à mes « traductions » ; être l'un de ces poètes visités par l'inspiration, quelle idée repoussante – je faisais semblant devant Isabel sans vergogne, en revanche j'avais vraiment honte d'y avoir cru à l'instant.

Je sortis mon carnet mais l'utilisai comme simple support. Je frottai une cigarette entre le pouce et l'index afin d'en déloger le tabac et l'étais sur la couverture. Je tirai de ma poche un bout de shit ovoïde, ovoïde pour avoir été transporté sous plastique dans le fion d'un inconnu. J'en chauffai un morceau à la flamme de mon briquet et l'effritai dans le tabac. Je soufflai délicatement dans la cigarette vide pour la regonfler puis j'y fis tomber le mélange et tordis l'extrémité du papier pour ne rien renverser. Enfin, j'arrachai le filtre cotonneux avec les dents. Les voix devenaient plus fortes.

J'allumai le joint en m'imaginant la scène à l'intérieur, et mes premières projections étaient presque toutes empruntées au cinéma espagnol : Rufina et Isabel étaient amantes, Rufina était peut-être transsexuelle et Isabel m'avait fait venir pour se venger d'une

infidélité récente, mais elle avait sous-estimé Rufina et celle-ci déboulerait bientôt dans la véranda en brandissant un couteau dégoulinant du sang d'Isabel pour me poignarder avant de se suicider. Ou alors Rufina, blessée de façon innommable par des types qui l'étaient tout autant et qui ressemblaient tous un peu à Franco, avait juré qu'aucun homme ne franchirait plus le seuil de sa maison ; Isabel avait enfreint cette règle dans l'espoir de réconcilier Rufina avec le sexe opposé et celle-ci déboulerait bientôt dans la véranda en brandissant un couteau dégoulinant du sang d'Isabel, etc. Le shit commençait à faire effet et je pris mon pied à me représenter le reflet de la lame dans les yeux de Rufina ; il me faudrait la maîtriser physiquement si je ne voulais pas y passer. Aussi je fus soulagé et déçu lorsqu'une lumière s'alluma et qu'elles revinrent toutes les deux, Rufina vêtue d'un sweat-shirt gris immense « Hard Rock Cafe Houston », nos verres pleins à la main ; Isabel quant à elle souriait, détendue.

– Tu as fumé sans nous, Adán, s'exclama Rufina.

Elle devait avoir demandé mon nom à Isabel.

– Je peux en faire encore. En rouler un autre, me rattrapai-je.

– Alors comme ça, tu es poète, Adán ? fit-elle sans relever mon offre.

Je me contentai de sourire. Elle répéta mon nom comme si c'était une blague lapidaire à mes dépens.

– Il vient de faire une lecture dans une galerie de Salamanca, dit Isabel pour me contrarier.

– Salamanca – classe !

Il était clair qu'elle s'apprêtait à m'interroger sur le type de poésie que j'écrivais :

– Quel type de poésie écris-tu ?

– Quels types y a-t-il donc ?

Cette réponse me plut et je la pris en note mentalement pour la ressortir.

– La mauvaise et la pire, dit Rufina en faisant mine de se moquer.

Isabel lâcha un petit rire. Peut-être que ça les détendait de se liguer contre moi, de taquiner le nouveau copain après avoir exorcisé le spectre de l'ancien.

– Je n'aime pas ça, moi non plus, dis-je en anglais.

– Tu dois être d'une famille riche, dit Rufina, m'ignorant de plus belle.

Puis elle employa une expression idiomatique qui parlait de mains et de nuages, sans doute une façon imagée de dire la même chose.

– Tu n'es pas du tout obligé de travailler ?

Je ne savais pas trop comment répondre. En Espagne, j'avais déjà dû faire face à cet amalgame entre poésie et argent, renforcé par l'idée que tous les Américains, du moins à l'étranger, étaient riches ; par rapport à Isabel et Rufina, c'était sans doute vrai. J'avais du mal à situer la classe sociale d'Isabel, celle de Rufina encore plus ; je savais que la première était diplômée de l'université et travaillait depuis longtemps à l'école de langues ; elle vivait maintenant dans un appartement plutôt chouette mais devait le partager avec deux colocataires. Je payais pratiquement toutes nos consommations, presque sans y penser même si ces dépenses représentaient une part non négligeable de mes fonds, car j'avais toujours l'impression que l'euro n'était pas une vraie monnaie. Et j'étais bien incapable d'évaluer la maison où nous étions, ou de dire si l'immobilier, aux alentours de Tolède, partait pour une bouchée de pain ou à prix d'or, si le style vestimentaire ou rhétorique de Rufina trahissait la

classe ouvrière, moyenne ou autre, ou si ces termes avaient le moindre sens en Espagne.

– Je n’aurai pas à travailler pendant plusieurs mois, c’est vrai, admis-je, l’air de dire qu’après je devrais retourner à la mine. Sauf si tu considères qu’écrire, c’est du travail.

– Et que feras-tu en rentrant aux États-Unis ? demanda Rufina.

La première règle tacite de ma courte histoire avec Isabel était sans doute de ne jamais parler de la fin de ma résidence ; il était crucial de passer le sujet sous silence. Je lui lançai un coup d’œil. De fait, ça faisait longtemps que je ne m’étais pas soucié de mon avenir.

– Je ne sais même pas si je vais rentrer, mentis-je.

Isabel ne dit rien mais son mutisme changea d’intensité. J’allumai une cigarette pour prendre mes distances avec ce que je venais de dire.

– Et tes parents t’enverront de l’argent, reprit Rufina.

Elle se mit à rire puis dit quelque chose où je saisis le mot « bohème ».

– Que font-ils dans la vie ?

Quoi que je dise Rufina trouverait ça hilarant, aussi j’optai pour la vérité – même si je la savais particulièrement désopilante :

– Ils sont tous les deux psychologues.

Isabel s’agita un peu sur son siège, mal à l’aise.

Comme prévu, Rufina explosa de rire. L’envolée qui suivit devait revenir sur cette image grotesque : un poète bohème entretenu par ses psys de parents. Isabel lui dit de ne pas être trop dure avec moi, ou quelque chose de ce genre-là, mais je souris pour montrer que ça allait, que j’encaissais bien.

– Les amis qu’Isabel se fait à l’école de langues sont toujours riches, m’expliqua Rufina.

« Amis » voulait clairement dire « petits amis ».

– Quelle est ta profession ? demandai-je, m’exprimant comme la caricature de l’étranger.

– J’ai perdu mon travail, répondit-elle, impassible.

Je cillai.

– Peut-être que je vais me mettre à la poésie, ajouta-t-elle en se penchant pour poser les mains sur mes cuisses, et peut-être que tu m’épouseras et qu’on vivra grâce à l’argent de ta famille.

Je crus voir Isabel grimacer quand Rufina me toucha.

– OK, dis-je.

– Tu crois que tes parents vont m’aimer ? demanda-t-elle en bombant la poitrine, petit numéro voluptueux que je compris mal mais qui me plut assez.

– Je pense que mon père et ma mère t’apprécieraient.

– Je cuisine, je fais le ménage, ajouta-t-elle, sarcastique, en croisant et décroisant les jambes.

– Ma mère est une féministe connue, déclarai-je, ce qui était parfaitement stupide.

Rufina rit, Isabel demanda l’heure, sous-entendant qu’il fallait y aller, mais on l’ignora. Je la voyais dévisager Rufina, son regard lui intimait de la fermer ; je ne comprenais pas pourquoi elle s’en faisait tant.

– Tu l’aimerais bien, dis-je pour ne pas m’apesantir sur cette histoire de féminisme, mais elle n’est pas si riche que ça.

Je souris de nouveau, un peu pour calmer Isabel.

– Ni elle ni mon père ne me donnent d’argent, mentis-je.

Isabel me fixait bizarrement. Je finissais de dire que Rufina pourrait les rencontrer quand ils viendraient – si jamais ils venaient – en Espagne, quand ça me revint : j’avais dit à Isabel que ma mère était morte.

Il y avait plusieurs façons de rattraper le coup : j'aurais pu prendre l'air mélancolique et affirmer plus tard que mon deuil ne regardait pas Rufina ; ou, si j'avais su garder mon calme, j'aurais pu convaincre Isabel qu'elle avait mal compris mon espagnol hésitant, que je n'avais jamais dit ni voulu dire que ma mère n'était plus de ce monde. Mais mes joues brûlaient, trahissant le mensonge que j'avais confié à Isabel un soir, au début de notre histoire. Je me sentais encore mal de l'avoir dit à Teresa et je m'étais senti tenu de le répéter, pour redoubler ma culpabilité et en faire une sorte de pénitence ; et puis je devais avoir bu. Mais au lieu de l'amplifier, la répétition atténua ma mauvaise conscience. Isabel avait réagi avec tendresse mais n'avait plus jamais évoqué ma famille, moi non plus, d'ailleurs ; au début, je faisais attention à ne pas mentionner ma mère, du moins avec Teresa. Isabel et moi évitions pratiquement tous les sujets, sauf mes déclarations énigmatiques sur l'art.

Isabel annonça qu'elle allait pisser et quitta la véranda. Rufina, perplexe sur ce qui venait de se passer, ne reprit pas son interrogatoire sarcastique et, dans le silence qui s'ensuivit, j'essayai d'imaginer la réaction d'Isabel. Mon mensonge aurait été impardonnable quelles que soient les circonstances, mais en Espagne il était pire que tout : si j'avais menti sur mon père, j'aurais pu m'en tirer en disant qu'il était fasciste, au sens le plus vague du terme, et que j'avais pris mes rêves pour des réalités, voilà tout. Tous les films que j'avais vus dans ce pays ou presque, et peut-être tous ceux qui y avaient été tournés depuis 1975, parlaient de tuer, littéralement ou de manière symbolique, un père d'une violence et d'une sévérité pathologiques, qui plus est complètement refoulé. Tous ces films dépeignaient une Espagne débarrassée de ces hommes, construite par des femmes libérées qui redécouvraient la joie de vivre avec l'aide de truculents amis gays. Mais « tuer » ma mère « féministe »

révélaient qu'au fond j'étais un misogyne de droite, totalitariste à souhait ; la légitimité de mes recherches n'en était que plus douteuse.

– J'ai dit à Isabel, avouai-je lentement à Rufina qui fumait sans plus penser à moi, que ma mère était morte. Mais c'est faux.

– Quoi ? fit-elle, soudainement intéressée, mais sûre d'avoir mal compris.

– Je lui ai dit que ma mère était morte, mais elle est en vie.

Un temps, puis :

– Et j'ai oublié que je lui avais menti.

– Mon Dieu, fit Rufina, le souffle coupé. Mais pourquoi, Adán ? Plus intriguée que dégoûtée, elle me sourit non sans gentillesse.

– Parce que ma mère est malade, dis-je. Et parce que...

Je fis mine d'avoir du mal à poursuivre. Son sourire s'évanouit. J'eus du mal pour de vrai, cette fois :

– J'ai peur... J'ai essayé d'imaginer...

Rufina se pencha avec douceur.

– J'ai pensé que si je le disais... ce serait moins dur.

Voilà en substance ce qu'elle dut entendre.

– Pauvre petit, fit Rufina.

Elle sembla sur le point de me prendre dans ses bras. Son regard m'excitait assez pour endiguer le flot de ma culpabilité. Isabel apparut dans l'encadrement de la porte.

– Je veux y aller, dit-elle.

– Assieds-toi, mon trésor, lui intima Rufina avec assez d'autorité pour qu'Isabel s'exécute.

Puis elle me dit :

– Continue.

– Je suis arrivé ici et personne ne me connaît. Alors je me suis dit : Tu peux être qui tu veux. Riche ou pauvre. Tu peux venir d'où

tu veux, faire ce qu'il te plaît. Au début, je me suis senti très libre, comme si ma vie à la maison n'était plus vraiment réelle.

Isabel tentait de se convaincre que j'avais avoué mon mensonge à Rufina.

– Et j'étais content d'être loin de mon père, ajoutai-je pour pimenter le tout, sous-entendant que cet homme, le plus doux de tous, était une espèce de tyran. Mais la réalité a refait irruption. Je vis dans la terreur. Je l'appelle tout le temps. Elle dit qu'elle va bien, mais je n'en suis pas sûr. Je ne voulais pas la laisser, mais elle a dit que je devais venir ici mener mon projet à terme. Que j'avais des responsabilités vis-à-vis de l'écriture. Elle a insisté. Je n'imaginais pas ma vie, si jamais quelque chose lui arrivait. Et puis quand je rencontre quelqu'un d'important..., dis-je en regardant Isabel droit dans les yeux. J'ai menti. Pour voir. Si je pouvais le dire, prononcer les mots.

Isabel eut l'air de comprendre.

– Je suis fou, je sais, dis-je, me prenant la tête à deux mains.

Puis, en relevant les yeux :

– Pardon, pardon. À elle, à toi.

J'envisageais de verser quelques larmes.

Isabel vint vers moi, attira mon visage près du sien et eut quelques mots de réconfort, dont l'un était « poète ». Rufina me caressait la jambe. Je me vis comme si j'étais dehors, dans la cour. Médusé.

Cet hiver-là, mes recherches se divisèrent, se divisaient, en deux catégories tout aussi indéfinissables. Il plut sans discontinuer en décembre, on atteignit apparemment un niveau de précipitations record ; la ville était étrangement déserte, désertée ; même en cas de petit crachin, les Espagnols paraissaient suspendre toutes leurs activités superflues. À part de jeunes types livrant des bonbonnes de

butane orange et de vieilles dames en ciré se pressant d'une épicerie à l'autre, je ne vis pratiquement personne dans les rues. Ce mois-là, si on sonnait chez moi, ce ne pouvait être qu'Isabel, Teresa ou Arturo, mal garés sur la Plaza Santa Ana, et je ne répondais pas ; comme il pleuvait, ils ne s'attardaient jamais.

Ces plages de pluie ou entre deux pluies durant lesquelles je fumais en lisant Tolstoï seraient, je le savais, impossibles à narrer, et cette impossibilité faisait partie intégrante de l'expérience : la texture singulière de ma solitude venait en quelque sorte du fait que je ne pouvais la partager, la décrire, que comme une transition, un long fondu entre deux scènes. L'ennui, troisième phase sans histoire de mon projet, ne possédait aucun contenu intrinsèque. Mais ce compte rendu attribuait à cette période une directivité, bien que ténue ou lente, et en faisait un vecteur reliant d'autres événements, alors qu'en réalité elle était dilatée, détachée, étrangement autonome, même si ce n'est pas tout à fait vrai.

Durant cette période, toutes celles qui lui avaient ressemblé par le passé furent rappelées pour former un continuum ou une constellation ; ainsi, elles étaient loin de n'être qu'un fade tissu conjonctif entre des moments plus animés, ce sont ces derniers qui devinrent au contraire de simples ligaments. Il n'était pas question de petits miracles de lyrisme, de l'étoilement lumineux des blessures mais de tout le reste, quel qu'il fût : c'était cela, la vie. Et elle était trahie par toutes les façons de parler, d'écrire ou de penser qui soulignaient crûment des événements bien précis du temps. Mais cela ne valait que pour ces périodes en apparence sans durée, car motif et fond pouvaient s'inverser, et lorsqu'on était emporté par une intensité nouvelle – un baiser ou un choc – on se retrouvait alors exclusivement composé d'instant intensés de ce genre, brûlant toujours de cette flamme semblable à une gemme. Mais de tels

moments étaient tout aussi impossibles à représenter, précisément parce qu'ils étaient de la littérature toute faite, parce que la facilité avec laquelle ils pouvaient être figurés faisait partie de l'expérience et l'annulait à la fois : quand la vie était censée être la plus immédiate, quand le présent parvenait à se dégager violemment, elle était en fait à son degré le plus générique d'après les règles d'Aristote, et on n'entrait pas en contact avec le réel – non, on se contentait de représenter, de jouer ce contact pour un public imaginaire.

C'est ce que je ressentais, à défaut de le penser, tandis que je fumais en écoutant la pluie sur le toit, que je tournais les pages en respirant la vieille pierre humide de Madrid dont le parfum se glissait par mes fenêtres toujours entrouvertes. Sur le site du *New York Times*, c'était toujours le jour le plus mortel depuis le début de l'invasion, et je me demandais si l'incommensurabilité du langage et de l'expérience était nouvelle, si l'expérience que j'avais de ma propre expérience découlait d'une vie mutilée, faite de pornographie et de privilèges ; s'il y avait eu des temps bienheureux lisant, dans le ciel étoilé, la carte des voies ouvertes, ou si le partage de l'expérience en ce qui ne pouvait être nommé et ce qui ne pouvait être vécu n'était pas précisément l'essence même de l'expérience, pour tous, de tous temps. Quoi qu'il en soit, je me promis de ne jamais écrire de roman.

Quand il pleuvait l'après-midi, je me promenais parfois au Retiro, désert à l'exception de quelques dealers de shit, tous africains, qui tuaient le temps sous l'auvent d'un kiosque fermé ou, en cas de simple crachin, s'abritaient sous un arbre vapoureux. On trouvait toujours des dealers au Retiro, la plupart avaient mon âge et vendaient des œufs en « chocolat », comme ils disaient, surtout aux touristes, puisqu'on trouvait ailleurs de la bien meilleure came.

La politesse de ces dealers polyglottes me surprenait, leurs prix étaient très négociables, dans toutes les langues, sans jamais la moindre menace de violence, même larvée, et leur nombre m'impressionnait : il y en avait un tous les cinquante mètres lorsqu'il faisait beau. Ils devaient se connaître mais chacun travaillait seul. Pour autant que je sache, la police tolérait leur présence mais j'étais sûr qu'à l'occasion ils étaient raflés et déportés. Globalement la police tolérait le shit et je ne savais jamais trop si fumer était légal ou illégal. Un flic ou un gardien passait parfois en voiturette de golf et s'il vous voyait avec un dealer il vous lançait un regard noir ; à ma connaissance, ils ne s'arrêtaient jamais. Mais s'ils avaient vraiment l'air de fulminer, le dealer s'éloignait, contrarié mais pas réellement inquiet.

Durant la phase pluvieuse de mes recherches, j'achetais un œuf ou un demi-œuf au premier venu, surpris d'avoir un client par ce temps, puis j'allais aux colonnades construites en demi-cercle autour de la statue d'Alphonse XII surplombant l'Estanque. À peu près au sec et à l'abri, je fumais en regardant la bruine tomber sur le lac artificiel. Je n'avais jamais consommé de shit avant de venir en Espagne et, contrairement à l'herbe fumée à Providence, qui m'abrutissait immédiatement, il me laissait un semblant de lucidité ou du moins son illusion, surtout après des mois d'accoutumance. Sous son emprise, le monde semblait s'accorder et non pas se transformer ou s'annihiler totalement, comme c'était le cas avec de l'herbe puissante ; je pouvais lire ou « travailler » en fumant, du moins c'est ce que je croyais, alors que des substances plus fortes m'empêchaient de suivre, et bien sûr de construire, des phrases entières. Mais les altérations causées par le shit étaient d'autant plus profondes qu'elles étaient discrètes – on pouvait oublier ou sous-estimer son rôle dans ce que l'on se mettait à ressentir. Par exemple,

si un bosquet, qui jusque-là faisait partie du décor, se détachait soudain et que les troncs minces et strictement symétriques des arbres se mettaient à signifier quelque chose de sophistiqué quoique d'indicible sur la forme en général, il était possible de coucher votre pensée sur le papier sans qu'elle se dissolve en cours de route ou sans que l'étrangeté soudaine de vos propres mains vous empêche de les utiliser à bon escient. De même, si une ouïe légèrement affinée vous permettait de comprendre pour la première fois que le bruit du vent dans les feuilles répondait à celui, similaire mais distinct, de la circulation sur la Calle de Alfonso XII, ou bien qu'un martèlement était en réalité double – l'un s'élevant d'un arbre à proximité, l'autre d'un chantier derrière le parc –, si ces prises de conscience inspiraient une méditation sur le glissement de la nature à la culture, cette méditation, même superficielle, pouvait être cohérente et exprimée sur le moment et non pas rétrospectivement après la descente. Beaucoup de gens utilisaient des drogues de ce genre pour se couper de leurs sensations ; mais comme c'était depuis toujours ma condition naturelle, je m'en servais pour accentuer l'écart de façon stratégique, intensifier le sentiment de présence, mais toujours à ma distance habituelle de moi-même. Cet écart s'effondrait peut-être dans mes instants de panique.

Mon mélange de shit et de tabac était crucial dans cette phase de mon projet, même si j'étais déterminé à ne plus jamais toucher une cigarette après l'Espagne ; je fumais donc avec un abandon particulier. Crucial car clopes et joints m'étaient devenus une technologie indispensable, un substitut à la parole en société, une façon d'occuper mes mains et ma bouche quand j'étais seul, une technique de respiration profonde qui matérialisait mes exhalaisons, une façon de mesurer et/ou de tuer le temps. Ma dépendance était facile à assouvir ; ces petits bâtonnets me procuraient quelque chose

de bien plus important : une motivation, une transition toute faite, un moyen d'aborder ou de quitter un groupe de gens ou un sujet de conversation, un prétexte pour entrer ou sortir d'une pièce, relier ou ponctuer mes phrases. Le plus dur dans le sevrage serait la perte de cette fonction narrative, comme si on retirait les téléphones ou les journaux des films de l'âge d'or hollywoodien ; il n'y aurait plus aucun trait d'union entre les scènes, aucun moyen de faire circuler l'information ou d'abolir la distance, et quand j'envisageais d'arrêter je m'imaginais aussi « me poser », pas par maturité ni souci de bien-être mais parce que je ne me voyais pas déambuler d'un espace social à un autre sans le pont ou la stratégie de sortie qu'était la cigarette. Bienheureux furent les temps lisant, dans le ciel étoilé, la carte des voies ouvertes, temps où l'intégration sociale était parfaite, où le héros n'avait pas besoin de drogues pour le relier au monde.

Je ne pensais rien de cela en traversant le parc pour rentrer à la maison, mais j'aurais pu. Je m'allongeais sur le lit, le plafond en soupente presque à portée de main. J'allumais le chauffage au butane et le plaçais tout près de moi.

Une fois réchauffé, je mangeais un morceau, je débouchais une bouteille de vin et j'écrivais à Cyrus, auquel j'avais fini par avouer que j'avais internet chez moi. Il était au Mexique avec sa petite amie et le chien de celle-ci. J'étais un peu jaloux ; ils avaient passé la frontière en pick-up, avec peu d'argent, sans rien prévoir, juste pour vivre des expériences ; rien à voir avec cette expérience d'expérience que subventionnait ma résidence. Jane, sa petite amie, avait été dans la même fac que moi ; elle était la fille d'un homme très riche, très célèbre, mais elle avait renoncé à sa fortune – du moins pour le moment – afin de vivre de peu, de créer et d'écrire. Avant de partir pour le Mexique, elle squattait l'un des entrepôts abandonnés de Providence avec des artistes qui partageaient ses convictions.

Souvent, vers huit ou neuf heures du soir à Madrid, Cyrus était dans un cybercafé mexicain et nous chattions. Et, un lundi soir :

MOI : t'es là ? quoi de neuf à xalapa

CYRUS : Oui. On est partis en week-end. On voulait camper

MOI : j'ai fait ça, ici, au début

MOI : t'es là ?

CYRUS : Je me souviens. Du mal à t'y voir, par contre. Bon, on est allés à la campagne, on voulait voir des pueblos et se promener

MOI : cool

MOI : vous avez vu quoi

CYRUS : Il s'est passé un truc horrible

MOI : tu t'es engueulé avec jane ?

CYRUS : Non. On s'engueule depuis, cela dit

MOI : c'est stressant de voyager ensemble pour la première fois

CYRUS : Bon donc on marchait

MOI : t'es là ?

CYRUS : le long d'une rivière et

CYRUS : Oui, je suis là. Jane voulait nager mais le courant me semblait fort. Et puis l'eau n'avait pas l'air superpropre

MOI : mon frère s'est chopé des parasites en nageant dans un lac, il a été malade pendant un mois

CYRUS : Oui. Donc Jane me fait tout un speech, à moitié en rigolant, comme quoi j'ai peur de tenter de nouvelles expériences ou quoi, genre je préfère être spectateur. Pas une dispute, elle me taquinait, même si

MOI : je déteste les nouvelles expériences

CYRUS : c'était un peu castrateur. Et puis elle continue, comme quoi c'est tout le problème des poètes

MOI : les nouveaux poèmes sont super au fait

CYRUS : Ah oui je précise qu'on avait beaucoup fumé d'herbe, ils appellent ça l'Acapulco Gold

MOI : bon et après

CYRUS : ou je sais pas quoi. Ça déchire méchamment. D'ailleurs ça m'a fait penser à cette herbe de Topeka en plus fort. Bref on longeait la rivière et on arrive à une espèce d'embouchure, et là des gens se baignaient

MOI : des américains ?

CYRUS : Des autochtones. Pas de touristes ici en hiver

MOI : ok

CYRUS : Deux nageurs, enfin un type qui nageait et un autre qui barbotait, genre. Le courant avait l'air puissant. L'un des mecs, sa copine était sur la rive, en maillot, et il essayait de la convaincre de se mettre à l'eau

MOI : flippante ton histoire – elle avait peur du courant ?

CYRUS : Oui, ou juste du froid

MOI : c'est comment la météo chez vous

MOI : Madrid : froid et il pleut tout le temps

CYRUS : Bon, même chaud. Il faisait 26 ou 27°, élevé pour la saison. L'air est superpollué. Mais l'eau était encore glacée. Donc, Jane – on était sur l'autre rive, en face de la fille – Jane voulait piquer une tête

MOI : Elle avait son maillot ?

CYRUS : Elle entre dans l'eau, alors que je lui avais dit que

CYRUS : Oui, on avait tous les deux nos maillots sous nos vêtements. Je lui avais dit que c'était une mauvaise idée, à

cause du courant

MOI : la connaissant, elle a pris ça pour un défi

MOI : une provocation

CYRUS : Oui. Donc elle va dans l'eau, tout se passe bien même si le courant est fort. Puis les autres nageurs disent à leur copine, regarde, elle, elle l'a fait, puis Jane se met à insister pour que je la rejoigne. Donc je suis sur l'autre rive, face à la fille, et tous les deux on nous met la pression pour entrer dans l'eau. On se faisait des petits sourires nerveux

MOI : si l'un y allait l'autre devrait y aller aussi

CYRUS : Oui, je l'ai vécu comme ça

MOI : je te tiens tu me tiens par la barbichette, vous auriez dû les planter là et aller

CYRUS : Ou plutôt, si elle y allait je n'aurais pas le choix. Mais elle, elle aurait pu rester au sec

MOI : vivre heureux et avoir beaucoup d'enfants

MOI : oui, elle n'aurait pas été castrée, elle

CYRUS : j'avoue, j'avais la pression. Jane était dans l'eau avec les autres, le courant était gérable. Je me sentais lâche et américain

MOI : il faut être fort et avoir la lâcheté de ses convictions

CYRUS : Oui, bon, donc j'entre dans l'eau. Le courant était plus fort que je ne pensais. Près du goulot, il y avait de vrais rapides

MOI : et alors la copine a sauté

CYRUS : En fait

CYRUS : ça a pris un moment. Mais là, tout le monde la regardait. On était devenus un groupe, un peu. Et son mec ne la taquinait plus, il l'encourageait, les bras ouverts, très

amoureux – genre, je te jure, aucun risque, je suis là, etc. Et nous, on

MOI : je crains le pire

CYRUS : on l'encourageait aussi, je crois. Elle a fini par plonger en riant, elle criait à cause du froid. Au début ça allait

MOI : !

CYRUS : mais elle gigotait dans tous les sens – comme si elle ne savait pas vraiment nager – et, je ne sais pas, elle dérive là où le courant s'emballe, et elle se met à paniquer

MOI : donc vous êtes allés l'aider ?

CYRUS : et là

CYRUS : et là ça dégénère très vite. Elle boit la tasse, quand elle refait surface elle est encore plus loin et elle flippe complètement

MOI : mon dieu

CYRUS : Elle hurlait et l'eau

MOI : mon dieu

CYRUS : l'eau l'étouffait et elle se débattait à contre-courant, mais pas comme il faut

MOI : personne ne pouvait la récupérer

CYRUS : Son copain essayait mais il y avait des rochers et tout et c'était loin. Et lui non plus n'était pas un grand nageur, il ne savait pas trop à quoi s'attendre ni comment passer les remous. Jane s'est lancée mais

MOI : pour la rejoindre ?

CYRUS : Oui. Mais je l'ai retenue. Et j'ai vu la fille disparaître sous l'eau, elle est réapparue à genre trois mètres

MOI : merde

CYRUS : là où les rapides étaient violents et elle a été emportée pour de bon. Et là

CYRUS : là Jane et moi on sort de l'eau en courant vers le pick-up, en criant aux autres ce qu'on allait faire – le deuxième nageur retenait le copain de la fille, qui hurlait – un hurlement primal, tu vois – pas des mots. Donc on file en aval, en espérant la prendre de vitesse pour la repêcher

CYRUS : t'es là ?

MOI : oui

CYRUS : Donc on rejoint la route principale, on écrase l'accélérateur et on fonce vers l'eau, on entendait encore les cris du copain

MOI : mais vous êtes arrivés à temps

CYRUS : La rivière s'élargissait de nouveau et il y avait une espèce de barrage, et elle est passée par-dessus avant qu'on puisse réagir

MOI : elle était consciente ?

CYRUS : Elle ne se débattait pas. On voyait mal, ou dans tous les cas moi j'ai du mal à me souvenir. On a dû remonter en voiture et continuer vers l'embouchure – il n'y avait rien d'autre à faire

MOI : et après

CYRUS : Il n'y avait rien d'autre à faire

CYRUS : et de l'autre côté du barrage il y avait une espèce de lac – pas de courant. Le corps était là. On a foncé dans l'eau et on l'a ramenée sur le rivage

MOI : elle respirait

CYRUS : Non

MOI : qu'est-ce que tu as fait

CYRUS : On l'a allongée sur la rive et je lui ai fait du bouche-à-bouche, tant bien que mal. Elle n'avait pas l'air, je ne sais pas trop ce que ça veut dire vu qu'elle ne respirait pas, mais elle n'avait pas l'air morte. Son

MOI : mon dieu, mec

MOI : je ne saurais même pas donner les premiers secours

CYRUS : Son haut blanc, un marcel blanc, était remonté sur sa tête et j'ai dû le rabattre pour couvrir ses seins. C'était gênant. Elle avait des coupures partout

CYRUS : Moi non plus, tu sais. J'ai fait de mon mieux. Elle m'a, genre, vomi dans la bouche

MOI : tu veux dire qu'elle a repris conscience – qu'elle a recraché de l'eau – elle était en vie

CYRUS : Non. Il y avait du vomi dans sa bouche. J'ai gerbé sur le rivage. Elle était morte

MOI : mon dieu, je suis tellement désolé que tu

CYRUS : J'ai réessayé. Je ne savais pas ce que je faisais. Nos dents se sont cognées par accident, ça m'obsède, comme

CYRUS : comme si je l'embrassais maladroitement. Comme au bal du lycée. Et je n'arrêtais pas de me dire qu'elle était entrée dans l'eau à cause de moi, parce que j'y étais allé

MOI : tu n'as rien à te reprocher dans cette histoire

CYRUS : Et je me disais que c'était peut-être mon massage cardiaque qui l'avait tuée, parce que j'avais appuyé trop fort sur sa poitrine – ou que

MOI : et jane, qu'est-ce qu'elle faisait ?

CYRUS : Si j'avais su faire, j'aurais pu la réanimer

CYRUS : je ne sais pas trop, elle m'aidait, je crois

MOI : donc elle était morte

CYRUS : Elle était morte

MOI : merde, mec

MOI : qu'est-ce que tu as fait

CYRUS : Son copain hurlait. Il semblait blessé, en plus. Il s'était rapproché. Il avait dû retourner dans l'eau et se casser un bras ou une jambe ou quoi. Mais il criait « tuez-moi » depuis la rive. Pas parce qu'il avait mal. Il savait qu'elle était morte

MOI : qu'est-ce que tu as fait

CYRUS : On a porté son corps, Jane et moi, pour la mettre dans le pick-up et on a foncé au pueblo. Peut-être qu'on faisait comme s'il y avait encore un espoir, je veux dire, quelque part on en rêvait – parce qu'elle était morte, c'était sûr. Mais on n'avait pas de téléphone, personne n'avait de téléphone

MOI : je croyais que tu avais un portable

CYRUS : Je l'ai cassé il y a longtemps. Le premier endroit qu'on a trouvé avec des gens, des téléphones, était un restau de routiers à quelques minutes du pueblo. On est sortis, j'ai expliqué en criant ce qui s'était passé, en désignant le corps, et deux types du restaurant se sont dépêchés pour nous aider à l'étendre par terre. Ses yeux étaient grands ouverts, je t'ai dit ? et sa bouche

MOI : mon dieu

CYRUS : Du monde se rassemblait autour de nous, quelqu'un a parlé d'appeler la police, on a réussi à leur faire comprendre qu'il y avait d'autres gens près de la rivière – le petit copain blessé et son ami. Des gens sont partis les chercher en voiture. Et une petite vieille nous a apporté des citrons verts

MOI : des citrons verts ?

CYRUS : Deux quartiers de citron vert, on était sous le choc, il fallait qu'on morde dedans. On a fait ce qu'elle nous disait.

Quelqu'un a recouvert le corps d'une couverture. J'ai vu les cabines téléphoniques, j'avais une carte d'appel dans le pick-up, je suis allé passer un coup de fil, complètement sonné. Je crois que j'ai revomi. Mais j'ai appelé mon père, il fallait que je lui demande – si je l'avais tuée en essayant de la ranimer, ou si j'aurais pu la sauver en m'y prenant mieux. Je ne sais pas trop, je n'étais pas

MOI : tu as fait tout ce que tu pouvais. je suis si désolé

CYRUS : moi-même. Et je claquais des dents, et à chaque fois je pensais à ses dents à elle

CYRUS : J'ai fini par avoir mon père. Dieu sait de quoi j'avais l'air. Je devais raconter n'importe quoi. Je sanglotais. J'ai réussi à lui parler du massage cardiaque, pour voir si je m'étais trompé. Il m'a rassuré mais je ne me rappelle pas ce qu'il m'a dit. Que ce n'était pas ma faute. Qu'elle s'était étouffée dans son vomi. Mais il est psychiatre, qu'est-ce qu'il y connaît, à la réanimation. Je crois qu'il m'a dit de rentrer à la maison

MOI : rien de tout ça n'est de

CYRUS : J'ai raccroché, je suis retourné au pick-up. L'un des employés du restaurant nous a dit qu'on pouvait partir et c'est ce qu'on a fait

MOI : ta faute

MOI : vous n'avez pas attendu la police ?

CYRUS : Jamais de la vie, merde. On a filé. On est rentrés chez nous dans un silence total. On avait remis nos habits sur nos maillots, la chaleur a tout séché sur nos dos. Je t'ai dit, il faisait dans les 27°. N'empêche, je claquais encore des dents

MOI : vous n'avez pas du tout parlé de l'accident ?

CYRUS : Si, un peu plus tard. Plus ou moins. On a pris une douche et on s'est rendu compte qu'on n'avait rien mangé de la journée. J'avais la nausée mais j'étais affamé, vraiment affamé. On est allés dans un restaurant du quartier où on va souvent. On a bu des bières et de la tequila, j'ai horreur de ça, tu sais, mais ça a fait passer cet arrière-goût horrible. Là, on en a parlé

MOI : Qu'est-ce qu'elle a dit ?

CYRUS : Mais il est revenu, l'arrière-goût

CYRUS : Elle était chamboulée. À sa façon. Elle regrettait d'être entrée dans l'eau. Mais elle avait l'air excitée, aussi. Comme si ç'avait été une expérience. Une « vraie »

MOI : c'est vrai, non

CYRUS : Oui, mais il m'a semblé que de tout ce voyage au Mexique elle n'attendait que ça. Un truc de ce genre-là. Quelque chose de « vrai ». Au fond, je ne le pense pas, mais c'est ce que j'ai ressenti. Ça lui ferait une bonne base pour son roman, j'ai dit

MOI : elle écrit vraiment un roman

CYRUS : Qui sait

MOI : elle a réagi comment

CYRUS : Maintenant, oui, elle doit s'y être mise

CYRUS : Elle n'a rien dit. Je suis sûr qu'elle était furieuse/ blessée. Elle a fini par dire que c'était ça, le monde, que ce genre de chose arrive, qu'on a beau être prudent, qu'on a beau gâcher sa vie à être prudent, on ne peut pas éviter la réalité de la mort. Je me souviens d'avoir ri à cette expression, la « réalité de la mort », pour bien lui montrer que c'était un affreux cliché

MOI : vous vous êtes réconciliés

CYRUS : Non. Hier on est restés tous les deux à la maison. On a lu et fumé, on s'est à peine adressé la parole. Aujourd'hui, c'est pas mieux

MOI : vous avez sans doute besoin de prendre un peu de recul, non ? c'est normal d'être secoué

MOI : je suis vraiment désolé

CYRUS : oui

MOI : pour tout

CYRUS : Merci

CYRUS : Et toi ? L'Espagne ?

-
1. Marché aux puces de Madrid. *(Toutes les notes sont de la traductrice.)*

Au lieu d'avouer à Isabel que ma mère, cette femme brillante qui m'avait toujours soutenu sans coup férir, était vivante et en bonne santé et que j'étais un menteur de la pire espèce, je pris le parti de suggérer, de façon de plus en plus insistante, que mon père, l'être le plus doux et le plus généreux que je connaisse, était une brute, un fasciste minable, un caudillo domestique. Ce mensonge avait, d'après moi, le mérite de faire oublier à Isabel la gêne que lui avait sans doute inspirée ma malhonnêteté initiale au sujet de ma mère et de la transformer en compassion ; mentir atténuait aussi mon sentiment de culpabilité : il me semblait préférable de traîner dans la boue mes deux parents et de répartir entre eux, de façon équitable, mes manquements filiaux. Ce mensonge à propos de mon père était si absurde qu'il prêtait à rire, vu qu'il était, de tous les hommes que je connaissais, le seul qui n'éprouvait aucun désir de domination ; du coup, j'avais l'impression de faire une plaisanterie inoffensive plutôt que de tenter funestement le sort, de défier les forces karmiques en jouant avec la vie de mes parents. Pour éviter toute confusion future, il me parut souhaitable d'harmoniser mes anecdotes, aussi je gratifiai Teresa de l'aveu déjà fait à Isabel et Rufina ; et Teresa irait le rapporter à Arturo et Rafa, qui, depuis le début, étaient certains que je me relevais à peine d'un deuil profond. Une part du mystère que je détenais ou espérais détenir aux yeux de Teresa venait sûrement du fait qu'après mon grand numéro à la fête je n'avais plus jamais fait allusion à ma souffrance, en dépit de longs silences lourds de sens. J'avais quitté les miens tout de suite après la tragédie, même si je me gardais bien de fournir des éléments

chronologiques, pour me réfugier à des milliers de kilomètres ; voilà qui préparait le terrain pour le mensonge du père invivable et pour ma nouvelle allégation : peut-être ne retournerais-je pas aux États-Unis après ma résidence. Je parachevais ainsi mon image d'exilé. Quoi qu'il en soit, lorsque les fortes pluies et les nuits interminables firent place à des journées plus longues, plus chaudes, et des soirées plus douces, lorsque l'accordéoniste revint sur la Plaza Santa Ana et que les rues bourdonnèrent à nouveau de vie, je me mis à passer plus de temps avec Teresa, qui semblait désœuvrée malgré son emploi à la galerie. Je me promenais jusqu'à Salamanca après mes séances de « travail » au Retiro, et Teresa confiait les clés à quelqu'un pour m'accompagner au cinéma, dans des librairies ou des cafés.

Lorsque nous étions ensemble, que nous discussions, nos visages dialoguaient de façon plus substantielle et plus sophistiquée que nos voix. Les traits de Teresa étaient phénoménaux ; elle pouvait tour à tour paraître très jeune et très vieille, lorsqu'elle écarquillait les yeux on aurait dit une gamine, mais quand elle les plissait, concentrée, ses fines pattes-d'oie lui donnaient l'air sage et expérimenté. En raison de cette capacité à se rajeunir ou se vieillir instantanément, elle pouvait parer n'importe quelle critique. Accusée, disons, de surinterpréter une scène de film, elle ouvrait grands les yeux, si innocente que l'on se sentait immédiatement coupable d'une telle suspicion ; si vous la taxiez de naïveté, ses paupières soudain plissées suggéraient une telle expérience de la vie que le reproche se retournait sur-le-champ contre vous. Ses yeux savaient contrer vos arguments, vous les renvoyer ou les tourner en dérision, avant de tout effacer d'un grand sourire, passant avec bienveillance sur tous les griefs qu'on avait pu formuler.

Toutefois, le contexte de notre relation contrariait un peu le mouvement dialectique de son visage ; je n'avais jamais parlé anglais avec Teresa, sauf le soir de notre rencontre, où j'avais été particulièrement volubile. Je prétendais vouloir privilégier mon apprentissage de l'espagnol mais en réalité je souhaitais surtout ménager la possibilité de contresens et de malentendus pour garantir, voire amplifier, le mystère créé par ma verve passée. Je croyais l'avoir impressionnée avec ma tirade, juste avant la fête de Rafa, et j'étais bien résolu à ne pas tout gâcher par des banalités sans nom. Elle n'eut pas d'autre aperçu de mon anglais que mon monologue en voiture et j'espérais qu'elle traduirait mes fragments d'espagnol pour composer, à partir de mes ânonnements semi-cohérents, des phrases d'une folle éloquence. Contrairement à Isabel, elle ne se contenterait pas d'une vague intuition de profondeur mais sonderait mes phrases grâce à sa maîtrise, durement acquise, de l'anglais. Bien sûr, elle n'arriverait jamais à une formulation satisfaisante de ce que mes propos en espagnol évoquaient en creux, mais cela ne ferait qu'entretenir le mythe de mes pouvoirs d'expression. En contrepoint de nos conversations, elle traduisait mes poèmes avec Arturo et c'est elle qui avait tout pris en main ; ce faisant elle essayait d'imaginer tous les corrélats espagnols possibles des termes que j'employais en anglais ; à l'inverse, quand nous parlions, elle s'efforçait de percevoir dans mes balbutiements hispanisants toute l'éloquence du poète dans sa langue maternelle.

Ce jeu d'interprétations et de projections faisait que Teresa, quand nous parlions, ne savait plus trop quoi faire de son visage ; ses petites manœuvres faciales étaient contrecarrées ; ses yeux s'écaraillaient et se plissaient au fil de ses réflexions en réaction au sens qu'elle prêtait à mes propos et non à ce que je disais en réalité. Ainsi, je pouvais hausser un sourcil pour lui faire comprendre que je

saisissais tous ses efforts d'interprétation, et c'est mon visage et non le sien qui bénéficiait alors d'une fonction de méta-commentaire. Pourtant, plus je la fréquentais, moins j'arrivais à la regarder dans les yeux : il me semblait voir qu'elle voyait clair dans mon jeu. Ou je saisissais le reflet d'elle-même que je lui renvoyais, et il me semblait qu'elle savait, ou découvrait, que l'intérêt que je pouvais présenter n'était que virtuel, que mon attrait n'avait aucun rapport avec ce que j'écrivais ou disais réellement ; et que, tout en me laissant volontiers croire qu'elle me croyait profond, elle percevait au bout du compte que la seule rencontre qui avait lieu était avec elle-même. Cette angoisse fut caractéristique de la quatrième phase de mon projet.

Un jour, elle et moi avons vu *Citizen Kane* au Círculo de Bellas Artes avant de nous installer à la terrasse d'à côté devant un vin blanc au goût crayeux. Je fis plusieurs assertions ambiguës sur le cinéma, mais Teresa semblait plus distraite que d'habitude, aussi me lançai-je dans ma grande confession :

– Tu te souviens ? Je t'ai dit que ma mère était morte. En fait, c'est faux.

– Comment ça ? fit-elle, soudainement intéressée, mais doutant d'avoir bien compris.

– Je t'ai dit qu'elle était morte, mais elle est en vie.

– Oh, sourit-elle, je me suis dit que tu avais trop bu, trop fumé... tu avais le mal du pays et tu voulais te faire remarquer.

Elle se pencha vers moi, passa une main dans les cheveux et ajouta en anglais :

– Tu as toute licence poétique.

Je la dévisageai, étonné de ne pas me sentir soulagé, étonné surtout de l'immense colère qui montait en moi, comme si ma mère était morte pour de vrai et que Teresa me traitait de menteur.

– Je ne voulais pas me faire remarquer. Je n'avais pas mal au pays, rétorquai-je.

Mon sérieux fut miné par ma grammaire. Quand je m'écartai d'elle, Teresa ouvrit de grands yeux sans rien dire, attendant une explication. Une partie de moi maintenait que c'était une merveilleuse opportunité, un vrai répit, que je pouvais me libérer de tout le poids de la culpabilité et en rire avec elle. À la place je m'entendis déclarer :

– Ma mère est malade. Et à cause de...

Je fis comme s'il m'était trop pénible de continuer et son sourire s'évanouit :

– J'ai peur... J'ai essayé d'imaginer...

Ses yeux s'écarquillèrent.

– J'ai pensé que si je le disais, ce serait moins dur...

– Mais qu'est-ce qu'elle a ? demanda Teresa, ce qui me parut indélicat.

Certes elle ne souriait plus mais sa voix n'était pas pour autant d'une tendresse folle – et puis, quand même, elle venait d'interrompre ma petite tirade. D'un geste, je demandai l'addition, même si nos verres étaient à moitié pleins ; je regrettai aussitôt.

N'osant pas nommer une maladie précise de peur d'y condamner ma mère, j'éludai sa question. Je tendis la main et saisis son bras, ce qui me ressemble bien peu.

– Je me sens si mal de t'avoir menti. Je m'excuse.

Je retirai ma main et la posai tout près de la sienne sur la table.

– Je suis arrivé ici et personne ne me connaît. Alors je me suis dit : Tu peux être qui tu veux. Riche ou pauvre. Tu peux venir d'où tu veux, faire ce qu'il te plaît. Au début, je me suis senti très libre, comme si ma vie à la maison n'était plus vraiment réelle.

Je vidai mon verre de vin tiède.

– Et j’étais content d’être loin de mon père.

Mon envolée convainquit sans doute Teresa que ma mère était malade, ou du moins la poussa-t-elle à suspendre son incrédulité, mais je sentis aussi que cette fois elle ne faisait aucun effort de traduction : je ne savais pas m’exprimer et voilà tout. Je refrénai à grand-peine un plaidoyer en anglais. Mais mon éloquence, même dans ma langue d’origine, était fort loin de ce qu’elle imaginait.

– Mon père est un vrai fasciste, lâchai-je.

– Fasciste dans quel sens ?

Personne, à aucune étape du projet, ne m’avait jamais demandé ce que j’entendais par « fasciste » ou « fascisme ». Ma colère revint.

– C’est un homme qui a des valeurs de droite, fis-je, ce qui ne voulait rien dire. Il ne respecte que la violence.

En prononçant ces mots j’eus une vision de mon père, accroupi, attendant qu’une araignée daigne sortir de sous le tapis pour l’escorter sur un petit bout de papier jusqu’au jardin.

– Mais ta mère est féministe, dit-elle sans le moindre soupçon, ce qui éveilla les miens.

Je ne me souvenais pas d’avoir jamais évoqué avec elle l’orientation politique de ma mère.

– Lui aussi – en public, dis-je, sous-entendant que les fascistes avaient pour habitude d’épouser des féministes afin de se fondre dans le décor. Et puis qu’entends-tu par « féministe » ? lançai-je.

Elle se contenta d’un petit sourire équivoque.

L’addition arriva. Je payai plus que de raison, en grosses pièces qui me semblaient toujours fausses, et on se leva. Il était rare que je paie quoi que ce soit avec Teresa. On partit vers le Retiro. La nicotine et le vin blanc se mariaient bien avec la lumière, le redoux, et j’étais sûr que Teresa m’accorderait au moins le bénéfice du doute, d’autant que – et ce souvenir me rassura – ma rebuffade, à la

soirée de lecture, lui avait vraiment fait de la peine. Les jeunes femmes étrennaient leurs nouvelles robes, des adolescents faisaient du skate-board sur les plazas, ratant encore et encore leurs kickflips ; nos reflets défilaient, flous, sur le flanc argenté des bus. Je fus le premier surpris lorsque je lui pris la main, même si je mis un brin d'ironie à balancer nos bras, comme font les enfants ; ainsi, si cette intimité la rebutait, libre à elle de n'y voir qu'une facétie de ma part. Mais je lui fis bien comprendre, notamment par mon allure, que mes airs insoucians et optimistes masquaient le grand chagrin causé par ma situation familiale. Cette représentation d'une peine secrète fut magnifiée par la culpabilité qui m'envahit, supplantant la nicotine et le vin ; je ne souffrais pas encore, mais elle se logea dans mon organisme, attendant son heure, qui viendrait dans la soirée.

On entra dans le Retiro par la grille principale. Un long crépuscule s'annonçait ; c'était l'une des premières soirées de printemps et dehors il y avait foule. Sur chaque banc ou presque, de jeunes couples exhibaient leur amour, des enfants faisaient du tricycle, jouaient à chat ou au football, et les vendeurs ambulants, qui, bientôt, proposeraient des granités, n'avaient encore que des chips. Les voix, les rires, les oiseaux, le vent et les bruits de circulation se combinaient et se distinguaient doucement. En chemin pour l'Estanque, rempli de pédalos, je me dis qu'en fait je me verrais bien rester ici pour toujours ; je vivrais avec et grâce à Teresa, qui serait ma maîtresse et traductrice ; je créerais une œuvre, je me promènerais tous les soirs dans le parc, j'apprendrais l'espagnol ; l'euphorie m'envahit. Mais pourquoi Teresa, avec qui je n'avais aucun lien amoureux, et pas Isabel, dont j'étais l'amant ? Cela dit j'avais si souvent dit bonjour ou au revoir à Teresa en l'embrassant exprès sur le coin de la bouche ou en m'attardant un

peu trop près de son visage que nous avions pour ainsi dire une relation physique, un peu comme une cour prolongée. Pourtant en contournant l'Estanque pour nous rendre aux colonnades, je craignis d'être le seul à éprouver cette impression. Teresa avait dû remarquer que je frôlais ses lèvres, que je flirtais, mais elle ne m'avait sans doute jamais pris au sérieux ; après tout, elle ne l'avait pas fait quand je lui avais dit que ma mère était morte en pleurant sur son épaule si délicate. Je n'avais jamais rien tenté avec elle, en partie parce que j'en tenais la possibilité pour acquise – elle n'attendait pas à proprement parler des avances mais elle y était ouverte – et cette éventualité était, pour nous deux, plus excitante que tout passage à l'acte. Je n'avais jamais pensé être amoureux de Teresa, quoi que cela veuille dire, mais je m'étais souvent dit qu'elle en pinçait peut-être un peu pour moi. Et si nous ne couchions jamais ensemble, si notre relation ne se « réalisait » jamais, je quitterais l'Espagne avec le bonheur de savoir intacte cette merveilleuse possibilité, et dans mes souvenirs je pourrais méditer sur la liaison que j'aurais pu avoir, à la lumière flatteuse du conditionnel. J'avais déjà éprouvé ce sentiment sans jamais l'exprimer, mais là, une demi-heure après notre conversation au café, je compris mon erreur : elle avait cru que je mentais à propos de ma mère – un étranger niais, ivre, en mal d'affection –, et même si elle avait raison, je m'en moquais, en revanche je m'inquiétais de la voir si peu s'en s'inquiéter, elle. Arrivés aux colonnades, nous nous assîmes sur la pierre fraîche des marches, non loin d'un groupe de percussionnistes, et elle se mit à rouler un joint. La lumière déclinante du jour nimbait légèrement son visage, elle chantonnait au rythme des tambours, l'idée qu'elle n'ait même pas un petit faible pour moi me dévasta.

Je voulais l'embrasser ou tenter une déclaration théâtrale en anglais mais je ne ferais que me couvrir de ridicule. À la place, je

finis le pétard et fis semblant, soudain, de me rappeler :

– J’ai un rendez-vous.

Je me relevai dans l’urgence, pour lui faire comprendre que c’était important.

– OK, fit-elle sans la moindre once de curiosité, encore moins de jalousie.

J’espérais en dépit du bon sens que c’était juste une façade.

– Bientôt, il faudra qu’on discute des nouvelles traductions, dit-elle.

La galerie allait publier un petit recueil bilingue de mes poèmes.

– Claro, répondis-je en lui claquant une paire de bises, bien sur la joue, avant de m’éloigner à la hâte.

Je refis distraitement notre trajet en sens inverse, la tête froide, pour revenir au Círculo de Bellas Artes où je pris un ticket pour la séance suivante, *Falstaff*, croyais-je. Je m’assis à la même place, à côté de l’absence de Teresa. J’avalai une pilule jaune et pris mon mal en patience ; j’avais une demi-heure d’avance. Je m’assoupis mais le générique me réveilla : c’était de nouveau *Citizen Kane*.

Isabel et moi fumions au lit, tôt dans la soirée ; elle lisait Ana María Matute et moi la *Sonate à Kreutzer* de Tolstoï, quand je dis, juste comme ça, que j’aimerais bien visiter Grenade un de ces jours. Il y avait un train de nuit qui mettait cinq heures, me répondit-elle, alors on remplit à craquer nos sacs de ville pour aller à pied à la gare d’Atocha où j’achetai nos billets. Une heure à tuer ; on prit des cafés dans le hall avant de monter dans un Talgo archaïque et de trouver nos places puis, une fois installés, on rouvrit nos livres en échangeant un regard lorsque le train se mit en branle.

J’avais déjà pris le métro, quelques express de banlieue et le petit train du parc de Topeka, mais le transport ferroviaire m’était inconnu et aussi archaïque à mes yeux que la poésie. Peu après je fis

part de cette idée à Isabel. Elle rit et se pencha pour m’embrasser et je regrettai que Teresa ne soit pas là pour nous voir, devant les champs qui défilaient dans l’obscurité. Isabel enleva ses pics à chignon en métal et posa la tête sur mon épaule ; elle s’endormit tandis que je feuilletais le Tolstoï à la recherche d’un passage à moitié oublié qui parlait d’un train, en pure perte. Aucune importance ; chaque phrase, indépendamment de son propos, se mit à mimer le rythme du train, et le train se mit lui-même à mimer les phrases, et soudain je me sentis contemporain de la syntaxe. Comme les phrases de Tolstoï, ou plutôt leur traduction par Constance Garnett, étaient en parfaite harmonie avec le mouvement du Talgo, mon époque et celle de la prose fusionnèrent ; et la lecture, plutôt que de me soustraire au monde, ne fit qu’intensifier mon expérience du présent.

Je posai le livre pour réfléchir : l’étrange expérience de la lecture, l’harmonie des rythmes créés par un artefact et par le réel, leur identité structurelle, de sorte que le sujet de la phrase était précisément l’instant de son actualisation – c’était justement ce que j’estimais chez l’un des rares poètes que, sans ironie aucune, je jugeais « majeurs », John Ashbery. Je tirai ses *Poèmes choisis* de mon sac en veillant à ne pas déranger Isabel et l’ouvris au hasard pour lire quelques vers. Ici aussi on sentait la texture du temps qui passe : un train fantôme, la machine à bruit blanc de l’existence. Les phrases amples d’Ashbery donnaient toujours l’impression d’avoir du sens mais, quand on levait les yeux de la page, il était impossible de dire lequel ; elles utilisaient des liens logiques – « mais », « de ce fait », « donc » – et d’autres qui laissaient entendre un développement narratif – « puis », « ensuite », « après » –, pourtant ces termes n’étaient que des propulseurs ; il n’y avait pas de logique organisatrice, pas de progression. Une phrase d’Ashbery était

élaborée, elle s'étendait sur plusieurs vers, on éprouvait l'arc de la pensée en l'absence de toute pensée. Ses pronoms, « ça », « tu », « nous », « je », créaient une impression d'intimité, comme si on vous parlait ou que vous preniez quelqu'un à partie, ou que le contexte implicite du poème vous était familier, mais il était impossible de stabiliser leurs référents, personnes ou objets. Chez Ashbery, « ça », au bout du compte, semblait renvoyer aux mystères du poème lui-même ; en l'absence de tout référent extérieur stable, les procédures poétiques investissaient les pronoms et le « tu » était dévolu au lecteur. Je lus :

*Aussi longtemps qu'elle est là
Vous la désirerez tandis que son bout de mur s'enfonce
Plus profond comme creusé par la lumière solaire qui
S'ajuste à lui ; c'est à la fois le mirage et le peu
Qui étaient présents, la misérable totalité
Rassemblée un moment donné, comme vos yeux
Et tout ce dont ils parlent, tel que vos mains, en accents
Perdus au-delà de tout rêve de les vouloir de nouveau.
Avoir cela à ramener constamment de –
Rien de plus, vraiment, que surprise de votre absence
Et préparation à continuer le dialogue en
Ces mystérieuses et proches régions qui sont
Précisément le temps où il se poursuit.*

Les meilleurs poèmes d'Ashbery, pensai-je, mais pas en ces termes, décrivent la sensation du lecteur face à un de ses poèmes ; ils renvoient à l'évanescence de leurs propres référents. Si on lit au sujet de sa propre lecture au moment même où elle a lieu, on ressent immédiatement les effets de l'écriture. Comme si le vrai

poème demeurerait caché, écrit au verso d'un miroir, et qu'on ne voyait que le reflet de la lecture. En lisant, les poèmes d'Ashbery vous permettent de faire attention à votre propre attention, de faire l'expérience de votre expérience, et vous confrontent ainsi à une étrange forme de présence. Mais c'est une présence qui permet de conserver intactes toutes les virtualités de la poésie, car le poème, le vrai, demeure hors d'atteinte, inscrit de l'autre côté du miroir : « Vous l'avez mais vous ne l'avez pas. / Vous lui manquez, il vous manque. / Vous vous manquez l'un à l'autre. »

Isabel s'agita dans son sommeil, je posai le livre et, tête contre ses cheveux, je m'assoupis. Un arrêt à quelques heures de Grenade nous fit ouvrir les yeux. On descendit griller une cigarette dans l'obscurité, même si le train était fumeurs ; la nuit était fraîche et embaumait le jasmin, si tant est qu'il y en ait en Espagne. Isabel me décrivit un rêve que je ne compris pas. Un signal sonore s'échappa du train, il s'apprêtait à repartir, on regagna nos places. Le sommeil eut de nouveau raison de nous, puis un contrôleur nous réveilla gentiment à l'approche de Grenade, terminus de ce train. La nuit était un peu plus claire, l'aube poindrait dans une petite heure ; lorsque le train s'arrêta enfin à quai, on quitta la gare dans un état de fatigue qui n'était pas désagréable.

Un taxi nous déposa près d'un hôtel qu'Isabel connaissait dans l'Albaicín, un quartier aux ruelles étroites et tortueuses perché sur une colline face à l'Alhambra. Le rapport qualité/prix fut plutôt une bonne surprise ; architecture mauresque médiévale, ébénisterie ouvragée, mosaïque verte dans la petite cour. On nous mena à une chambre sobre aux poutres apparentes, qui, pour cette raison, me rappela mon appartement, et on dormit le reste de la matinée. Je m'éveillai tout désorienté avant de me rappeler notre départ au pied levé, le train, et encore une fois je regrettai que Teresa ne puisse me

voir ainsi interfolié avec Isabel, ses cheveux noir ébène répandus sur les draps amidonnés. Une douche, puis on partit se promener dans la prodigieuse clarté du jour, arpentant les venelles jusqu'à trouver un café sur notre trottoir, « trottoir » étant un bien grand mot. On commanda jus d'orange, croissants et café. De là on voyait l'Alhambra sur une grande terrasse vallonnée, de l'autre côté de la rivière. Isabel avait détaché ses cheveux, je la trouvais belle et le lui dis. Puis je réglai nos consommations et on descendit en ville visiter la cathédrale ainsi qu'un petit musée d'art moderne où je feignis de prendre plein de notes.

Quand on eut le ventre vide, il était déjà tard dans la journée et on remonta à l'Albaicín, vers un restaurant qu'Isabel connaissait. À peine installés, on nous apporta des assiettes géantes de poissons et calamars frits ; soit elle les avait commandés à mon insu, soit c'était le plat unique de l'établissement. On nous servit un vin blanc glacé dont je vidai plusieurs verres, avec pour effet une ivresse instantanée et agréable. Je fis part à Isabel d'une remarque sur l'entrelacs de temporalités qu'on trouvait dans les villes anciennes. Elle hocha la tête, l'air de ne pas écouter.

– À quoi penses-tu ? lui demandai-je en remplissant nos verres.

La bouteille était presque vide.

Elle marqua un temps.

– On ne parle jamais de notre relation. Ni de ses règles, fit-elle.

Moi, je croyais que la règle était précisément de ne pas en parler. C'était la première fois qu'elle évoquait notre « relation ». Je connaissais la suite : elle voulait s'assurer que je ne voyais personne d'autre et que, au moins durant mon séjour en Espagne, notre liaison serait exclusive. Peut-être voulait-elle aussi savoir combien de temps je pensais rester, si je comptais sérieusement m'installer ici après ma résidence.

– Je suis déjà en couple.

Voilà l'équivalent, en anglais, de ce qu'elle m'annonça. J'en eus le souffle coupé. Je souris, de manière à bien lui montrer que, évidemment, j'avais moi aussi d'autres histoires.

– Il doit avoir les idées larges, dis-je sans cesser de sourire, pour te laisser voyager avec un autre homme.

À ma surprise, j'étais dévasté.

– Il travaille à Barcelone cette année. Il est venu à Noël, et une ou deux fois depuis. Il rentre à Madrid en juin.

Elle prononça « juin » comme si elle voulait savoir où je pensais me trouver à ce moment-là. Je me souvins que, en effet, je ne l'avais pas beaucoup vue pendant les vacances.

Je repoussai légèrement mon assiette et allumai une cigarette.

– Et nous, on devient quoi, en juin ?

À présent, les fruits de mer avaient l'air d'un autre monde, arachnoïdes et répugnants.

Son sourire signifia : Je t'aime beaucoup, on s'amuse bien, mais on n'ira pas plus loin. Puis elle dit :

– Je n'en sais rien.

– Comment s'appelle-t-il ? m'enquis-je – quel que fût son nom, il était clair, à mon ton, que je le prenais pour un petit garçon inoffensif.

– Oscar, dit-elle, et sa voix en fit un homme, un vrai. On a décidé de se séparer quand il a été muté à Barcelone. Ou du moins de rester ouverts à de nouvelles rencontres. Mais maintenant, on pense tous les deux que ce serait dommage de ne pas se remettre ensemble à son retour.

En anglais, « Oscar » faisait débile ; en espagnol, très sérieux, au contraire.

J'avais laissé tomber mon sourire.

– Tu lui as parlé de moi ?

J'avais envie de pleurer. J'essayai de désirer Teresa, en vain.

– Il fait pareil de son côté. On ne se parle pas de nos autres fréquentations, répondit-elle.

Combien d'hommes avait-elle connus récemment ?

– Toi et moi non plus, on ne parle pas de ça, ajouta-t-elle.

Manifestement, elle espérait que j'aie d'autres maîtresses.

– Claro, fis-je, retrouvant mon sourire pour lui faire comprendre que j'avais couché avec quasiment tout Madrid.

– Tu l'aimes ?

C'était une question bête – tellement cliché.

– Oui, répondit-elle, et son ton confirma que c'était une question bête – tellement cliché.

– Bon, dis-je. Il nous reste un peu de temps, d'ici juin.

J'envisageai de lui casser la bouteille sur la tête puis de m'égorger avec un tesson.

– Exactement.

Elle se pencha pour m'embrasser.

– Tu t'en vas dans longtemps.

– Je n'ai pas dit que je partais, répliquai-je, impassible.

– Mais ta mère...

Enfin, une raison de m'emporter.

– Je n'ai pas envie d'en parler avec toi.

Un blanc, puis :

– Je dois pisser.

Dans les toilettes, je me passai de l'eau sur le visage. Face au miroir, je lâchai un seul et unique sanglot bien ridicule. Puis je ris de moi-même, me rafraîchis de nouveau, me séchai et retournai à table, triste mais d'aplomb.

– Désolé. C'est dur de penser à elle.

– Bien sûr. Pardon.

Je l’embrassai pour lui prouver que mon moral, en fin de compte, n’était pas entamé par cette discussion ; puis je repris mon couplet – toujours plus fragmentaire et incohérent – sur le temps dans les villes anciennes. Elle me témoignait de l’intérêt à présent ; peut-être par compassion.

On redescendit des hauteurs de l’Albaicín jusqu’au centre-ville. Isabel passa son bras dans mon dos, moins tendre que soulagée d’avoir éclairci la situation. La nuit tombait, elle s’enveloppa dans un châle et je repensai à la scène du lac, lorsque Miguel m’avait frappé au visage ; elle devait probablement être en train de rompre avec Oscar. Et qui sait si la méfiance de Rufina à mon égard était due à son mépris pour ce type ou au contraire à l’affection qu’elle lui portait. On trouva un banc sur une petite plaza. Les engoulevants se chamaillaient. Je me repassais tout ce que j’avais tenu pour acquis ces derniers mois ; je vivais quasiment une transformation physique à mesure que mon passé récent se liquéfiait pour se reconfigurer. Les derniers rayons de lumière embrasaient tout ce qu’ils touchaient ; Isabel était moitié ombre, moitié bronze, indéfinie et définie. On s’est défoncés au shit.

Quand il fit nuit noire, on est descendus vers la promenade du Darro. Il y avait un petit festival et, par endroits, des torches illuminaient la rivière. De petits enfants, dont les costumes blancs luisaient dans la pénombre, couraient dans les rues. Nous n’avions pas parlé depuis un moment ; et moi qui croyais depuis des mois que les silences d’Isabel m’étaient entièrement consacrés, je n’étais même plus sûr d’avoir un jour été dans ses pensées.

– Dès que je vois une rivière, je pense au Mexique, m’entendis-je dire.

– Quand y es-tu allé ? demanda-t-elle.

– Avant de venir en Espagne, j’ai séjourné dans une ville nommée Xalapa avec ma copine.

Une petite pause : j’étais toujours avec elle, si ça se trouvait.

– On est partis en week-end. On a trouvé un endroit où piquer une tête. Le courant était très fort, mais on y est allés quand même. Il y avait un autre nageur. Il voulait que sa petite amie le rejoigne. Elle avait peur du courant mais a fini par entrer dans l’eau.

J’allumai une cigarette. Pourquoi mon espagnol était-il si hésitant ?

– Elle ne savait pas nager. Elle n’a pas eu de chance, elle a été emportée. On l’a suivie depuis la rive. On a retrouvé son corps plus bas. Je lui ai fait...

Je touchai ma bouche avant de désigner celle d’Isabel.

– ... pour qu’elle se remette à respirer. Mais c’était trop tard. On a transporté son corps, trouvé un téléphone. Appelé la police. Une vieille femme nous a donné des citrons verts.

– Des citrons verts, renchérit Isabel.

– À sucer. Parce qu’on était en état de choc.

– Mon Dieu, fit-elle en me prenant la main.

J’aurais voulu qu’elle m’interroge sur ma copine, je préparais mentalement tout un speech sur Jane, mais elle s’abstint. Du parapet en pierre, on contempla le reflet des torches sur l’eau ; peu après, Isabel prit la parole. Elle commença par évoquer une maison, un foyer ou un appartement, sa description me rappela vaguement ce qu’elle avait raconté au lac, mais parlait-elle d’une maisonnée ou littéralement d’une structure architecturale ? Aujourd’hui, je comprenais mieux ; malgré moi, mon espagnol s’était enrichi de manière considérable, mais ce constat nuisait à mon écoute : à l’aune de ma compréhension accrue je mesurais le temps qui s’était écoulé depuis cette nuit-là, mais l’attention que je portais à la

qualité de ma propre attention m'empêchait précisément de me concentrer sur ce qu'Isabel disait. Je réussis à me libérer de mon égocentrisme et finis par saisir ce qu'elle disait : la lenteur de son élocution me facilita la tâche. L'été où elle avait perdu son frère – elle mentionna sa mort comme si nous en avions déjà parlé –, elle avait trié ses affaires, ses disques et ses livres, en se demandant que garder lors du déménagement. Elle avait trouvé un cahier, un cahier d'école, elle n'aurait su dire de quelle classe, les pages étaient couvertes de chiffres : 1066, 312, 1936, 1492, 800, 1776, etc. Au début, elle s'interrogea, sans reconnaître les dates importantes qu'il avait dû retenir pour une interro d'histoire et qu'il avait recopiées, encore et encore, remplissant tout un cahier ; elle se convainquit qu'il s'agissait d'un message codé. Qu'il lui était destiné. À seize ans, elle devait bien savoir, au fond, que c'était impossible ; mais elle se prit au jeu et le cahier devint son bien le plus précieux. Jamais elle n'essaya de le déchiffrer : ce n'était pas le message qui comptait, mais le dialogue en cours avec son frère, leur correspondance inachevée. Quelques mois avant de partir pour Barcelone, Oscar avait trouvé le cahier, dont Isabel n'avait jamais parlé à personne – même si elle ne l'avait pas caché non plus, à proprement parler : il traînait parmi d'autres souvenirs d'enfance dans une boîte en haut de l'armoire. Je compris soudain que nous n'allions jamais chez elle non seulement parce que mon appartement était plus intime, mais aussi parce qu'elle voulait me tenir à l'écart de ses colocataires et/ou réserver l'exclusivité de son lit à Oscar. Il lui avait demandé pourquoi elle avait un carnet plein de dates et pour la première fois elle avait admis que ce n'était que cela – des dates. Furieuse, elle lui en avait voulu d'avoir détruit son fantasme, elle avait hurlé et éclaté en sanglots, lui racontant tout et pleurant sans s'arrêter, comme si, des années après l'accident, elle venait tout juste d'accepter la

réalité : son frère était mort. Assis sur le lit, ils avaient tourné les pages avec soin et Isabel, en larmes, avait suivi du doigt les dates, écrites à l'encre bleue et rouge.

Plus tard, quand Oscar et elle se séparèrent ou du moins décidèrent de s'autoriser des aventures car il partait pour Barcelone, Isabel traversa une passe très difficile, comme si elle revivait la mort de son frère, parce que Oscar était le seul à qui elle s'était jamais confiée et parce qu'il y avait eu entre eux la scène du cahier. Ce qu'elle aimait chez moi, dit-elle, employant le verbe « aimer » dans son acception la plus faible, c'était que je ne lui avais jamais posé la moindre question sur son frère après qu'elle m'en avait parlé au lac.

Je ne dis rien. On reprit notre promenade vers l'Albaicín et notre hôtel. La pente était raide, en arrivant nous étions épuisés. Il y avait quelques tables dans la cour et je demandai à l'adolescent qui balayait si nous pouvions avoir du vin. Il nous apporta deux verres pleins de glaçons et une bouteille tiède, sans étiquette. On la descendit en fumant, puis dans la chambre on baisa à la hâte et je me sentis fou amoureux. Isabel s'assoupit et j'ouvris les grands volets de bois pour observer la rue, cigarette à la main. Pas une voiture, tout était calme, ce devait être ainsi en 1066, 312, 1936, que sais-je. Puis je me dis que non, sans doute pas ; je me couchai et m'endormis.

Le lendemain, on prit notre petit-déjeuner dans le même café que la veille et je déclarai à Isabel que, au fond, j'étais impatient de rentrer à Madrid : je voulais travailler avec une certaine Teresa à un recueil de poèmes qui devait paraître bientôt. Je pris soin d'avoir l'air nerveux en mentionnant Teresa à Isabel, que je ne souhaitais pas blesser.

– On peut prendre le train ce soir, dit Isabel.

Elle n'avait pas l'air jalouse, ce qui me mit en rage.

– Allons-y tout de suite, répliquai-je, ce qui était ridicule.

– Maintenant ? Tu n’as même pas vu l’Alhambra.

– Je l’ai déjà vue, mentis-je.

Là, elle eut l’air jalouse. J’étais enchanté.

– Avec qui ? demanda-t-elle, et visiblement elle faisait semblant de s’en moquer.

– Teresa, répondis-je – et je feignis de le regretter immédiatement. Et son frère.

– Quand ?

– À Noël.

Il me sembla qu’Isabel voulait être mon unique guide ; si mes coucheries l’indifféraient, elle n’aimait pas l’idée qu’une autre femme me fasse découvrir les merveilles architecturales de son pays.

– Mais tu m’as dit que tu voulais voir Grenade – on est là pour ça, fit-elle, se rappelant notre conversation au lit.

– C’est vrai. Et je reviendrai.

– Très bien, rétorqua-t-elle, en colère.

Serais-je donc le seul Américain dans toute l’histoire à visiter Grenade sans voir l’Alhambra ?

Après le petit-déjeuner on prit un taxi pour la gare : une heure et demie à tuer avant le départ du Talgo. Sitôt les billets en main, il m’apparut que je ne voulais absolument pas rentrer. On trouva un bar pour boire un autre expresso et la caféine, couplée à la jalousie d’Isabel, me poussa à dire :

– Écoute, ne restons qu’une nuit à Madrid. Je vais finir ce que j’ai à faire et puis on s’offrira un vrai voyage. On prendra un autre train pour aller en Galice, à Lisbonne ou ailleurs.

Isabel me sourit, passant à une vitesse alarmante de la colère à quelque chose qui relevait plutôt de la pitié.

– C’est impossible. J’ai du travail.

– Prends des vacances, suggérai-je.

– C'est impossible, répéta-t-elle doucement, comme si je venais de la demander en mariage. Et toi, tu n'as rien à faire ?

Une légère pointe de dérision dans sa question. Pour la première fois, une plaisanterie sur la poésie me piquait au vif.

– Ton boulot est plus important, peut-être ? lançai-je, comme si elle ne faisait que surveiller des tableaux.

– Non, se contenta-t-elle de dire.

J'étais dévasté par la facilité avec laquelle elle ignorait mes sous-entendus.

Nous avons attendu au café avant de monter dans le train et passer les cinq heures suivantes à lire, dormir, fumer en nous adressant à peine la parole. Mes parents me manquaient terriblement. De jour, la campagne espagnole ressemblait au Kansas.

Tard dans la quatrième phase de mon projet, je décidai d'augmenter mes doses : le matin, deux pilules blanches au lieu d'une. J'avais de quoi faire : avant de quitter les États-Unis je m'étais fait prescrire un an de médicaments sur dérogation du médecin, ce qui m'avait valu quelques regards de travers à la pharmacie ; avant ça, j'avais déjà des réserves pour un mois et j'avais réparti le tout dans plusieurs flacons. Et puis rien ne m'empêchait de consulter un psychiatre en Espagne si d'aventure je restais après la résidence, peut-être pour enseigner l'anglais. Et je pourrais toujours arrêter les pilules blanches une fois mon stock épuisé ; de toute façon, je n'étais pas convaincu de leur efficacité. Au début elles me procurèrent de très agréables insomnies, je lisais jusqu'à l'aube sans la moindre fatigue ; c'était leur unique effet secondaire et malheureusement il ne dura pas. Après ça, je n'ai jamais su si elles avaient une quelconque action ; j'avais souvent pensé à arrêter, mais, à chaque fois, j'hésitais ; et si, en réalité, elles

me maintenaient à flot ? Peut-être qu'elles m'empêchaient de tomber encore plus bas, de toucher un fond autrement plus abyssal et insoutenable.

Les pilules blanches agissaient sur moi d'une façon particulière : j'étais toujours à ressasser, toujours en lisière d'une panique généralisée ; j'avais presque tout le temps une conscience aiguë des os de mon visage. Mais il fallait admettre que ma consommation de shit et d'alcool rendait difficile d'évaluer l'effet des pilules. Leur prise rituelle m'était devenue importante, non pas par un effet placebo où le simple fait de les avaler me remettrait un peu d'aplomb mais parce qu'elles me rappelaient, chaque jour, que j'étais officiellement cinglé, sous traitement, et que mon mal portait un nom. C'était un rite, une eucharistie d'auto-abnégation dans laquelle j'admettais mon incapacité à affronter le monde sans pharmacopée, pour être absous d'une part de responsabilité personnelle ; c'était un peu humiliant, un peu libérateur.

À mon retour de Grenade je partis en vrille ; sans être incontrôlable, je me sentais néanmoins emporté dans un lent vortex.

J'ignorais jusque-là à quel point je m'étais engagé dans l'idée que Teresa et Isabel s'engageaient avec moi ; maintenant qu'elles ne faisaient même plus semblant de s'investir, je me sentais rejeté et j'avais l'impression que des mois de recherches venaient de partir en fumée. Au moins, me dis-je, je pouvais me sentir moins coupable d'avoir menti à propos de ma famille puisque cela n'avait débouché sur rien de sérieux, mais, en vérité, des vagues toujours plus violentes de remords me submergeaient. C'était évident, il me faudrait avouer mes calomnies à mes parents de peur de me consumer de culpabilité, ce qui en plus décuplait mon angoisse. Mon désarroi concernant Teresa et Isabel, conjugué à ma mauvaise conscience filiale, posait des questions plus vastes sur mon

imposture. J'étais bidon, ça ne faisait aucun doute, mais qui ne l'était pas ? Qui n'avait pas adopté l'une de ces postures préfabriquées que nous propose la société, le capital, quel que soit le nom qu'on veuille lui donner ? On mentait tous chaque fois qu'on disait « je ». Qui n'avait pas son petit rôle à jouer dans ce publi-reportage sur les vies gâchées qui tournait en boucle ? Si j'étais poète c'était parce que, de toutes les pratiques, la poésie était celle qui pouvait le moins ignorer son anachronisme et sa marginalité et elle validait ainsi ce que j'avais de grotesque, c'était un aveu de mauvaise foi en toute bonne foi, si l'on peut dire. Je pouvais feindre mon intérêt pour la réaction littéraire à la guerre et, en tournant en dérision l'idée que la littérature puisse être à la hauteur des meurtres de masse, je ne dénigrais pas les victimes, au contraire, je vilipendais les écrivains dilettantes en rejetant les visées politiques de cette soi-disant gauche qui voulait s'approprier la poésie, jugée radicale alors qu'elle n'était qu'impopulaire. Jusque-là j'avais été un piètre performeur artistique jouant au poète ; maintenant, avec une inquiétante ferveur, je brûlais d'écrire de grands poèmes. Je voulais que mon « œuvre » s'attaque aux États-Unis de Bush, je voulais me débarrasser de tous ces guillemets ironiques, et, après m'être immolé par le feu sur les marches du Capitole ou je ne sais quoi, devenir le Miguel Hernández de l'empire tardif afin qu'Isabel, Teresa et tout le monde, partout, lisent mes poèmes puis fracassent des vitrines, etc. C'était l'esquisse d'un sentiment, pas une idée précise, et il m'était d'autant plus difficile de m'en déprendre ; plus j'étais conscient du ridicule de mon ambition, plus elle me consumait. En doublant mes doses, les insomnies revinrent et je me mis à écrire fébrilement. Ma foi en la poésie n'avait pas été restaurée, mais je ne croyais soudain plus du tout à l'univers des possibles.

En plus de l'insomnie, permanente hormis quelques longues nuits de sommeil lourd, sans rêves, je relevai deux effets secondaires notables : malgré moi, je crispais sans cesse les mâchoires, et puis, d'après internet, je souffrais d'anhédonie sexuelle, quel joli mot. Ces deux symptômes allaient bien de pair avec mon abattement général, qui ne passait pas, et j'y trouvais un certain réconfort, comme on apprécie une météo apocalyptique lorsqu'on est au plus mal. Je n'étais pas loin de penser que les pilules blanches étaient responsables de cette souffrance aiguë, qu'il s'agissait d'un effet paradoxal et du coup, j'avais moins peur de rester dans cet état pour toujours : si j'arrêtais les médocs, je me sentirais mieux. Mais je flippais trop de mettre cette hypothèse à l'épreuve et j'augmentai encore mes doses, passant à trois pilules blanches au réveil. Après des heures à lire ou à réécrire des poèmes, je fondais soudain en larmes, le visage enfoui dans une serviette pour ne pas déranger les voisins ou, en sortant acheter des cigarettes, du vin ou du shit, je ressentais un léger clivage et le monde s'incurvait aux angles. Mais je me rassurais : c'étaient les pilules blanches, voilà tout.



La liaison que j'aurais pu avoir, à la lumière flatteuse du conditionnel.

Je passai une semaine à ce dosage, durant laquelle ni Isabel ni Teresa ne m'appela et j'atteignis un nouvel état émotionnel : un état sans émotions du tout. Quand j'essayais de le décrire à Cyrus en chat, cela semblait parfaitement contradictoire ; d'un côté, je ne ressentais plus rien, mon système affectif n'offrait plus qu'un spectre plat, je pouvais regarder des vidéos de décapitations, de mercenaires ouvrant le feu sur des civils irakiens ou de présentateurs de Fox News sans avoir la moindre réaction – et je ne m'en privais pas. Je relus dans mon Tolstoï les scènes les plus bouleversantes de Lévine sans la moindre fluctuation émotionnelle. Je refusais de quitter mon appartement dans l'espoir qu'Isabel et/ou Teresa viendraient sonner à ma porte et graviraient les escaliers pour me déclarer leur flamme, me suppliant de rester en Espagne ou de les emmener aux États-Unis ; mais, à présent, j'attendais sans rien éprouver du tout. Et si l'une ou l'autre était apparue pour se lancer dans une déclaration

enflammée, je n'aurais sans doute pas été vraiment touché. En même temps, cette insensibilité soudaine m'emplissait d'une euphorie en mode mineur, qui n'affectait pas la tonalité majeure de ma torpeur.

Ce genre d'euphorie était dissocié de mon corps, et donc compatible avec mon anhédonie, comme si je flottais dans un bain chaud en dehors de moi-même. Il s'accompagnait de bouffées de surpuissance : j'éprouvais le monde comme s'il était sous verre et ce détachement, couplé à mon faible besoin de sommeil ou mon incapacité relative à dormir, me donnait un genre d'énergie vampirique, même si j'étais ma propre proie. Je pouvais lire et écrire durant des heures, dans une concentration totale, sans remarquer la tombée de la nuit et, au petit matin, je sortais me promener dans Madrid. Je passais devant l'appartement d'Isabel ou la galerie de Teresa pour me prouver que ça ne me faisait rien du tout. Souvent j'admirais l'aube, installé sous les colonnades du Retiro ou sur un banc du Paseo del Prado ; ou alors je prenais le métro jusqu'à un arrêt inconnu pour voir le lever du soleil, sur quoi je rentrais dormir quelques heures. Au réveil, je faisais le plein de pilules blanches, de shit et de café, et avec une étrange vigueur je reprenais mes aventures au royaume de l'insensibilité. J'éprouvais une peur diffuse, sans objet ; peut-être craignais-je de me jeter sous un bus sans savoir ce que je faisais ou de défoncer la porte d'Isabel pour déchiqueter le cahier de son frère ; ou encore de lancer une poubelle dans la vitrine de la galerie ou tout autre passage à l'acte inconsidéré, que je ne pourrais empêcher tant j'étais loin de moi-même. Mais pour la première fois je me sentais écrivain : la vraie vie se déroulait sur les pages et j'achetai une pile de carnets lignés à la Casa del Libro pour y consigner mes vers et mes notes. Mes nouveaux poèmes seraient d'une telle beauté, d'une telle force que,

après les avoir traduits, Teresa, comme Isabel en les lisant, comprendrait que seul un poète tel que moi était capable de transmuier les débris du réel en un chant transcendant.

Isabel finit par passer un jour en fin d'après-midi. Je lisais *La Terre vaine* en ligne, en piquant des expressions au passage. Elle fit une remarque sur la saleté de mon appartement, rangea deux ou trois choses, et il fut clair que je lui faisais pitié, qu'elle pensait m'avoir brisé le cœur. Elle dit un truc sur son travail que je ne fis pas le moindre effort pour comprendre puis m'annonça qu'elle partait pour Barcelone très prochainement. Elle vivrait là-bas avec Oscar puis ils rentreraient ensemble. Je ressentis l'esquisse d'une douleur mais aucune douleur réelle. Quel dommage, on se verrait moins, répondis-je ; elle me manquerait terriblement. Je leur souhaitais beaucoup de bonheur, à Oscar et à elle ; et si je finissais par rester à Madrid après ma résidence, peut-être qu'on pourrait boire un verre ensemble, si ce n'était pas trop dur pour *lui*. Mon espagnol était plus fluide que jamais. Je m'entendis dire qu'avant son départ, j'aimerais l'inviter à dîner. Sans doute avait-elle résolu de ne plus me revoir, imaginait-elle que je lui ferais une scène ? Mais comme je me montrais plus ou moins indifférent à la nouvelle et capable d'une légèreté alarmante, elle dit oui, d'accord, super. Sans trop savoir pourquoi je lui fis croire que j'étais pris ce soir-là ; mais si elle passait le lendemain, vers neuf heures, on aurait notre petite soirée d'adieu. Elle me fit une bise, j'étais adorable, dit-elle en partant. Un bref éclair de colère puis rien – pas le moindre sentiment.

Quelques heures plus tard, je me rendis à la galerie, à une demi-heure de là, en fumant et en me récitant mes poèmes. C'est à peine si je sentais le sol sous mes pas. La soirée était chaude ou j'étais insensible au froid, et les lampadaires, vitrines, phares, tout

m'aveuglait ; la conversation des piétons, le bruit de la circulation, les autoradios m'assourdisaient. D'autres effets secondaires, qui sait ? Teresa n'était pas là ; Arturo, en revanche, eut l'air très heureux de me voir. Je lui dis que je rentrais de Grenade avec une certaine Isabel. Il se contenta de sourire sans poser de questions. Son expression sous-entendait peut-être que Teresa serait jalouse. Il m'interrogea sur mes poèmes et je lui remis quatre carnets, la fournée de la semaine, expliquai-je : j'aimerais bien savoir ce qu'il en pensait, quels étaient ses préférés, et, le cas échéant, lesquels pourraient être inclus dans le recueil. Il eut l'air sincèrement emballé, ce que je trouvais touchant et triste sans pour autant me sentir touché ni attristé. Je devais venir au vernissage vendredi, annonça-t-il : il y aurait des peintres espagnols connus et, ajouta-t-il peut-être délibérément, Teresa serait contente de me voir. D'accord, dis-je. Puis, sans trop savoir pourquoi, je le pris dans mes bras fougueusement et l'embrassai avec une ambiguïté que je ne ressentais pas. Je rentrais à pied. Pour la première fois depuis des jours, j'étais fatigué. Je m'endormis vite.

Je me réveillai peu après trois heures du matin, affamé comme rarement. Ces deux dernières semaines j'avais très peu mangé ; mon appétit retrouvé prouvait que mon corps s'habituaient aux pilules blanches. Je dévorai une baguette vieille de deux jours tout en consultant mes mails. J'en avais un en anglais de Teresa, qui ne m'avait écrit qu'une fois ou deux en tout ; elle avait entendu dire que j'étais rentré de mon « voyage avec Isabel » et je lui manquais. Je sentis un petit frisson distant – confirmation supplémentaire du fait que mon corps s'acclimatait aux médicaments ou que leur effet s'émoussait déjà. Je me rendormis sans difficulté jusqu'en début d'après-midi.

Après ma douche, j'allai chez un bijoutier près de chez moi et, avec la carte de crédit de mes parents destinée uniquement aux éventuelles urgences, j'achetai pour Isabel un collier en argent à cent cinquante euros. C'était la première fois que j'utilisais leur Visa, la première fois, et de loin, que j'offrais un cadeau aussi cher. Je demandai à l'élégante vendeuse où je devais emmener ma copine pour nos un an, quel restaurant était selon elle le meilleur de Madrid, plus ce serait chic mieux ce serait, vu les circonstances. Elle aimait le Zalacaín, mais il était difficile d'y avoir une table. En souriant, je demandai à emprunter son téléphone afin de les implorer. Bien sûr, dit-elle. J'appelai : une réservation avait été annulée, on serait en mesure de nous recevoir le soir même à neuf heures et demie. Je remerciai et la vendeuse me fit un paquet-cadeau. Ma copine avait bien de la chance, lança-t-elle en guise d'adieu.

Au Corte Inglés j'achetai une chemise et un costume noir, du prêt-à-porter mais plutôt classe. Les retouches seraient faites dans l'heure ; je pris aussi des chaussures de marque espagnole. Au total quelques centaines d'euros, je refis chauffer la carte bancaire. Nouvelle douche à la maison, un joint et le Quichotte, puis j'endossai mon costume. Isabel fut impressionnée par mon apparence ; je me sentais séduisant, pas ridicule comme je l'imaginais. Elle m'étudia un instant puis décréta qu'elle n'était pas assez bien habillée ; elle n'avait pas prévu un dîner si formel. Nous allions au Zalacaín, fis-je en habitué ; elle connaissait de nom, dit-elle, il fallait qu'elle se change. Pas le temps, mentis-je, et de toute façon elle était très belle – ce qui était vrai, mais je le déclarai d'un air un peu condescendant, comme si je savais qu'elle n'avait rien de mieux à se mettre. Le taxi nous déposa en avance au restaurant et la tenue d'Isabel se révéla effectivement trop décontractée ; son turban

dans les cheveux passa tout sauf inaperçu et l'hôtesse hésita avant de me demander mon nom. Isabel était trop jolie pour que l'on s'arrête à ses nippes, mais je souris à l'employée comme pour m'excuser ; elle me rendit mon sourire et Isabel rougit.

Notre table était déjà dressée et on nous installa. Mon espagnol n'était pas assez bon pour déchiffrer le menu, dis-je au serveur : qu'il nous apporte la sélection du chef et une bouteille de son vin blanc préféré ; tout dans mes manières semblait suggérer que j'avais formulé cette requête dans maintes capitales européennes et autant de langues étrangères. Je m'entendis commander un grand cru espagnol : quel qu'en fût le prix il serait moins cher que d'autres, preuve que je n'avais pas entièrement perdu la tête, qu'il fallait cesser ces folies, j'allais dépenser davantage en un jour qu'en deux mois, loyer compris, au vu et au su de mes parents qui plus est. Comment ma pauvre mère malade et mon père fasciste réagiraient-ils à mon pétage de plombs ? En mon for intérieur, ma petite plaisanterie m'arracha un rire que je ne reconnus pas.

Isabel et moi n'avions rien à nous dire. Elle était nerveuse, contrariée, déconcertée et ne toucha pas à l'apéritif qui nous fut apporté sur un plateau d'argent. Je vidai les deux verres. J'étais tout à fait disposé à lui faire une scène, pour peu qu'elle donne le ton. Mais, craignant qu'elle ne me plante là, je fis mine d'ignorer la tension entre nous pour l'interroger : avait-elle démissionné de l'école de langues ? Non, répondit-elle, et je me souvins qu'elle me l'avait déjà dit. Je m'excusai de lui avoir imposé un retour aussi abrupt de Grenade. Aucune importance, répliqua-t-elle avant de s'enquérir de mes poèmes et de l'avancée du petit recueil. Tout allait bien, à merveille même ; je n'avais jamais été aussi productif, et je crus déceler une étincelle de curiosité chez elle : elle se rappelait peut-être mes notes et se demandait si elle y apparaissait d'une

façon ou d'une autre. Je lui enverrais un exemplaire, promis-je sur un ton qui coupait court à tous ses fantasmes car, à la parution du livre, j'aurais oublié jusqu'à son nom ; mais je vis à son sourire qu'elle ne me croyait pas, que mon indifférence paraissait forcée. Je me radoucis, m'affaissai un peu sur ma chaise, et soudain j'eus peur de lâcher un sanglot qui tiendrait du rire nerveux, comme à Grenade. On me fit goûter le vin et, prenant l'air un peu déçu, comme souvent quand je lisais, je déclarai que ça allait.

On nous apporta un steak tartare et Isabel ne put cacher sa surprise : visiblement, elle n'aurait jamais imaginé manger du bœuf cru finement haché. Pour la punir je la servis copieusement en demandant des nouvelles de Rufina ; il fut soudain manifeste, bien plus que je ne l'aurais souhaité, que mes habits et ce repas hors de prix disaient à Isabel que je n'avais jamais pris notre histoire au sérieux ; j'étais un Américain richissime des États-Unis de Bush, je cherchais à faire de nouvelles expériences, à m'encanailler, rien de plus. La culpabilité m'étouffait, je faillis m'excuser et la violence de ce sentiment, le premier depuis si longtemps, me fit peur, comme si je courais droit à ma perte. Je pouvais à peine manger. Isabel ne répondit pas ; si elle était gênée, c'était uniquement pour moi.

Les plats se succédèrent, Isabel sembla soulagée de voir des légumes familiers, artichauts et fagots d'asperges au bacon ; moi, je ne pouvais rien avaler. Je descendais la bouteille à une vitesse indécente. Je demandai ce que faisait Oscar à Barcelone ; il était mécanicien, ou suivait une formation en mécanique, ou vendait des voitures, ou alors il travaillait pour un concessionnaire automobile. Je m'en moquais éperdument. Comment était-il physiquement ? m'enquis-je, mais elle posa sa main sur la mienne, pourquoi parler d'Oscar ? C'est notre soirée, dit-elle. Je souris, l'air détendu, mais quand le plat suivant arriva, à base de caviar et peut-être d'œufs de

caille, je crus que j'allais vomir. La moindre bouchée me coûtait énormément, mon visage était en feu ; je pouvais à peine boire une gorgée mais je me forçais. Je devais tirer une tête abominable ; Isabel me demanda si ça allait. Non, répondis-je en pensée, ma mère vient de mourir ; je partis d'un rire aberrant. J'allais bien, lui certifiâi-je, mais, pour la première fois, je me rendis compte que j'avais oublié mes pilules jaunes ; mon sac habituel aurait fait tache dans ce restaurant et je n'avais pas pensé à en mettre dans ma veste car, tout à ma longue névropathie, je n'en avais pas pris de la semaine. Je glissai malgré tout la main dans ma poche ; en frôlant l'écrin du collier, la panique me saisit ; j'inspirai sans pour autant inhaler d'oxygène. Comme de boire avec une paille mille fois percée. Je m'excusai et quittai la table, les jambes molles ; le sol se déroba sous mes pieds mais j'atteignis les toilettes, qui étaient luxueuses elles aussi et parfumées à la rose. Je me passai de l'eau sur le visage et m'intimai, à voix haute, de me calmer ; l'espace d'un instant je me sentis mieux – cela passerait, me dis-je –, puis je remarquai un préposé dans la pièce, ce qui me rendit fou. L'arrière-goût chimique qui m'assaillait souvent après une crise d'angoisse était déjà là, ce qui était mauvais signe ; en dépit de l'employé, je crachai dans le lavabo, me rinçai la bouche mais l'horrible goût revint de plus belle. Une vague de nausée ; je vomis dans une cuvette. Étais-je réellement malade ? Si je mourais, les analyses de sang révéleraient à ma famille que j'étais, comme on dit, sous l'emprise de stupéfiants. Les analyses, les relevés bancaires, les carnets pleins de poèmes incompréhensibles – avais-je essayé inconsciemment d'attenter à mes jours ? Fallait-il y voir les lettres d'adieu d'un suicidaire ? Je m'assis sur la cuvette, la tête dans les mains, et pleurai le plus silencieusement possible. Par chance, cela m'apaisa. Les haut-le-cœur finirent par cesser et je sortis me repasser

un coup d'eau sur le visage. L'employé me demanda si j'allais bien. Je cillai et inspirai profondément avant de marmonner quelques mots sur ma famille ; pour finir je lâchai une poignée de pièces dans son escarcelle, laquelle ne contenait, si ça se trouve, que des pastilles à la menthe.

Je me sentais bien mieux, c'est-à-dire que je ne ressentais presque rien en retournant m'asseoir. Isabel m'attendait, son inquiétude était sincère. Je m'excusai, j'avais eu un étourdissement mais tout allait bien ; une gorgée de vin acheva de me remettre d'aplomb. Qui sait combien de temps j'étais parti ? La table avait été débarrassée. On nous apporta de l'agneau et une spécialité au homard ainsi qu'une bouteille de rouge qui, d'après le serveur, avait à voir avec le blanc ouvert précédemment. Je n'avais pas faim mais au moins la nourriture ne me dégoûtait plus ; en grignotant, je demandai à Isabel ce qu'elle voulait faire après. Elle n'en savait rien. Tout ce qui te ferait plaisir, déclarai-je. Elle réfléchit un instant et dit qu'elle n'avait jamais passé la nuit dans un hôtel de luxe. Je m'entendis répondre qu'on irait au Ritz-Carlton, en face du Prado. Boire m'ouvrait l'appétit et plus je m'enivrais, plus l'argent me paraissait irréel. J'éprouvai en parallèle une bouffée de bienveillance pour Isabel et je me mis à lui parler dans un espagnol qui me parut impeccable.

– Je suis un peu sens dessus dessous depuis que tu as mentionné Oscar. Quand tu m'en as parlé, j'ai compris combien tu comptais pour moi. L'idée que je ne vais jamais te revoir... c'est très dur pour moi, dis-je.

– Je sais, répondit-elle sans méchanceté. Mais tu ne t'en es rendu compte qu'en apprenant son existence ?

– Ce n'est pas exactement ça... j'ai du mal à être subtil en espagnol.

– Tu es bilingue, Adán, dit-elle, avec peut-être une pointe de tristesse.

– J’étais en colère et jaloux. Je me suis conduit comme un adolescent, fis-je en ignorant sa remarque. Mais ce soir, je veux juste te dire que ça a été merveilleux de passer du temps avec toi. Tu es merveilleuse. Je le pense. Ça me fait mal de te savoir avec quelqu’un d’autre mais je ne veux que ton bonheur.

Je tendis la main vers mon verre pour lui porter un toast mais me ravisai par peur du ridicule.

Elle entrouvrit les lèvres, hésitante, et je percutai soudain : Oscar n’existait pas. Oscar était une mise à l’épreuve, une façon de me faire payer mon insistance à cloisonner ma vie sociale, ma lecture à Salamanca. C’était un piège pour me pousser à m’engager. J’attendis de voir quelle serait ma réaction émotionnelle à cette révélation mais elle la balaya d’une phrase :

– C’est gentil. Je t’aimerai toujours, tu sais.

À son ton, il était clair qu’elle aimait beaucoup de gens, de mille façons différentes.

Deux serveurs débarrassèrent nos assiettes et passèrent le ramasse-miettes avant de me présenter la carte des desserts, que je tendis à Isabel. Je demandai s’ils avaient des demi-bouteilles de champagne, c’était le cas et j’en commandai une. Isabel voulut savoir ce que je prenais. Avait-elle déjà goûté la crème brûlée ? Non, avoua-t-elle, donc notre choix s’arrêta là-dessus et on nous offrit des fraises nappées de chocolat, une pensée du chef pour accompagner le champagne. Je me moquai du sérieux du personnel et Isabel me trouva hilarant ; on s’esclaffait, ce qui nous valut quelques regards de travers. On picora le dessert, on éclusa la demi-bouteille, tous les deux passablement éméchés. Je ne regardai pas l’addition, je me

contentai de tendre ma carte de crédit et de signer le reçu. Gros pourboire en espèces ; sûrement un faux pas.

Le restaurant nous appela un taxi auquel j'indiquai le Ritz ; rien que le nom nous fit pleurer de rire et on se roula des pelles pendant tout le trajet. Je payai et une fois à l'hôtel je m'adressai à la réceptionniste en anglais.

– Je viens d'arriver de New York, il me faut une chambre pour la nuit, dis-je, comme si les mots « New York » justifiaient tout.

Isabel parut impressionnée par ma langue maternelle.

La réceptionniste pianota sur son clavier.

– Nous avons une chambre standard, lit king size et balcon, monsieur.

– Rappelez-moi le prix ? fis-je, sourcils haussés, comme si j'étais curieux de comparer leurs tarifs à ceux de New York, Milan et Paris.

– Trois cent quatre-vingt-dix euros la nuit, monsieur, dit-elle.

Je faillis dire à Isabel que l'hôtel était complet, mais même sans comprendre un traître mot elle saurait que je mentais.

– OK, dis-je en songeant à mon appartement, à moins de deux cents mètres de là, dont le loyer mensuel était de trois cent soixante-quinze euros.

J'exigeai de payer d'avance. La réceptionniste mentionna mes bagages puis s'interrompit d'une petite toux de circonstance. Un groom ou autre nous mena à notre chambre, qui était aussi chic que le restaurant, et je lui demandai en anglais une bouteille de blanc, la moins chère de la maison. Naturellement, répliqua-t-il, sans pour autant répondre à mon petit sourire complice. Isabel ôta ses chaussures, ouvrit la fenêtre et partit prendre une douche. Le vin était arrivé lorsqu'elle ressortit, enveloppée d'un gros peignoir blanc. Quelques verres avant de faire l'amour ; puis une cigarette près du balcon. Je commandai une deuxième bouteille et mon ton

affecté et formel, au téléphone, fit hurler Isabel de rire. On refit l'amour, on refuma ; je ne l'avais jamais vue aussi ivre ; elle prit ma tête entre ses mains et marmonna quelque chose qui m'échappa, à peine de l'espagnol. Elle finit par s'effondrer de sommeil et je restai seul à la fenêtre, dans le noir. En face de moi, le Prado. Je pensai un moment au grand artiste.

OceanofPDF.com

Je fus réveillé dans la cinquième phase de mon projet comme par un bruit assourdissant. Isabel dormait encore, peut-être à cause de tout le vin qu'elle avait bu. Je m'habillai, me passai de l'eau sur le visage, me lavai les dents avec la brosse offerte par l'hôtel ; bain de bouche de marque suivi d'une cigarette près de la fenêtre. Il était encore tôt, c'était l'heure de pointe. Quelques camions de pompiers passèrent sur le Paseo del Prado, sirènes hurlantes. J'avais la gueule de bois, j'étais déboussolé. Plusieurs voitures de police. Je me penchai à la fenêtre sans rien voir. Je prévins Isabel que je sortais une minute ; elle bougea dans son sommeil. Je descendis par l'ascenseur, dans le hall des gens s'agglutinaient devant les télés. En anglais, je demandai au groom ce qui s'était passé, mais il était occupé par d'autres clients ; je sortis dans la rue, en plein soleil. Ou le ciel était-il couvert ?

Fourgons remplis de soldats ou de forces spéciales. Je les suivis vers Atocha, à une dizaine de minutes à pied, de plus en plus de camions de pompiers me dépassaient, je finis par arriver à ce qu'on appelle une scène de chaos. Le ciel était couvert. Partout, des policiers, du personnel médical et des civils dont beaucoup pleuraient et/ou hurlaient ; plus je m'approchais de la gare, plus la confusion régnait. Des gens s'échappaient en flots continus par les nombreuses sorties, certains blessés, sans doute légèrement, et des secouristes s'engouffraient à l'intérieur. Je vis – je vis peut-être – un ado hébété, le visage couvert de sang ; un secouriste lui prit le bras, le fit asseoir, lui donna quelque chose qui ressemblait à une poche de glace, lui recommandant de ne pas bouger et de la presser sur sa

tête. Odeur de plastique brûlé. On me demanda ce qui s'était passé. Des hélicoptères fouettaient l'air au-dessus de nos têtes. J'errai quelques minutes, trouvai un mur contre lequel m'accroupir, fermai les yeux et écoutai.

Après je ne sais combien de temps, je me relevai et me dirigeai vers le Paseo del Prado, des ambulances et la foule me dépassant sans cesse. Plus on s'éloignait de la gare plus les gens se rassemblaient sur le seuil des bars et des restaurants, devant les télévisions, ils lançaient « ETA » et citaient le nombre estimé de victimes en se tournant vers la gare puis de nouveau vers l'écran. Le hall du Ritz était désormais bondé et très bruyant, je pris l'ascenseur, Isabel n'était plus là. En cherchant mes clés dans ma poche, je retombai sur le collier. Je quittai la chambre et l'hôtel, remontai Huertas jusque chez moi. Je montai les escaliers, retirai ma veste, allumai l'ordinateur. Presque dix heures du matin, le temps avait passé si vite. J'ouvris une nouvelle fenêtre de navigation, sur le site du *New York Times* je cliquai sur le gros titre. L'article parlait des hélicoptères que j'entendais dans le ciel.

Je me demandai où était passée Isabel puis cessai de m'interroger. Café, pilule blanche. Après quoi je grimpai sur le toit avec ma tasse et j'écoutai. Au bout d'un moment, je redescendis par le velux, me lavai de nouveau les dents et ressortis. J'allai vers la rangée de téléphones publics de la Plaza Santa Ana et j'appelai le Kansas avec ma carte prépayée. Au début toutes les lignes sonnèrent occupé, mon appel ne put aboutir. À force d'insister, ça finit par marcher. Il devait être dans les quatre heures du matin, là-bas. La tonalité étrangère retentit et enfin ma mère décrocha, à moitié endormie. C'est moi, dis-je. Quelle heure est-il, demanda-t-elle, est-ce que ça va ? Je dis que oui mais qu'il y avait eu un attentat. Mon père prit le combiné, il voulait savoir à quelle distance d'Atocha

était mon appartement, j'étais au Ritz, répondis-je. Bien entendu, ils ne comprirent rien et me redemandèrent si ça allait. J'hésitai et, la voix brisée, dis que j'avais fait quelque chose de terrible. Quoi, firent-ils, et je leur racontai que j'avais affirmé à diverses personnes que ma mère était morte ou mourante et que mon père était fasciste. Pourquoi ? s'enquit l'un des deux, un peu perplexe mais pas fâché. Pour m'attirer leur compassion, hasardai-je. Il y eut un blanc et ma mère dit qu'on en reparlerait plus tard, combien y avait-il de victimes, qui était responsable, et qu'allais-je faire à présent, Dieu merci j'étais sain et sauf. Je dis que j'étais épuisé, que j'allais essayer de dormir. Ils trouvèrent l'idée bonne et me prièrent de les rappeler plus tard, quand il ferait nuit à Madrid. On se dit qu'on s'aimait et, avant de raccrocher, ma mère me conseilla d'aller donner mon sang.

Arrivé chez moi j'actualisai la page du *Times* ; le nombre de morts était estimé à deux cents, et au moins mille blessés. J'hésitais à retourner à Atocha, à la place j'ouvris *El País* dans une nouvelle fenêtre et le *Guardian* dans une autre. Je fumai clope sur clope en actualisant les pages d'accueil, fasciné par la progression des chiffres. Je sentais les flashes info modifier ou remplacer mes souvenirs de tout ce que j'avais vu ; y avait-il un terme pour cette impression ? Je ne ressentais rien d'autre, sinon une grande fatigue. Je m'endormis ; à mon réveil il faisait nuit ; le bruit des cafés était plus faible que d'habitude, sur la plaza. Je mangeai ce que je trouvais et lus les journaux mais mon esprit était embrumé ; je n'arrivais pas à assimiler toutes les théories divergentes sur les auteurs de l'attaque. Le gouvernement persistait à accuser les séparatistes. Je retournai Plaza Santa Ana pour rappeler mes parents et j'eus avec ma mère une version plus sereine de notre conversation matinale ; je lui expliquerais l'histoire du Ritz plus tard, promis-je. Je rentrai

chez moi, me déshabillai et m'endormis, cette fois dans mon lit, jusque tard dans la matinée.

À mon réveil je lus que la piste Al-Qaïda commençait à émerger, bien que le gouvernement accuse toujours l'ETA, et je découvris sur internet une vidéo terrible, filmée par une caméra de surveillance à Atocha, à moins que je ne l'aie vue des mois plus tard : une boule de feu orange explosant d'un train, les voyageurs avalés par la fumée, le quai couvert de corps, maculé de sang. Ce soir-là, il y aurait une grande manifestation publique contre le terrorisme partout en Espagne. Même le roi serait du cortège. Je reçus de nombreux mails d'amis, de parents et de la fondation mais n'en lus aucun. Une douche puis je filai vers la Puerta del Sol. Des camions de don du sang étaient garés partout. Je me glissai dans une queue. Quand ce fut mon tour, une dame me posa des questions sur les drogues, mon dernier repas et d'autres choses que je ne compris pas ; je dis que je me sentais mal et, d'un geste impatient, elle me fit signe de céder la place. À l'heure actuelle, raisonnai-je, les blessés n'avaient plus besoin de sang ; les camions restaient juste pour qu'on puisse se sentir utile ; après tout, c'est bien ce qu'ils avaient fait à New York, non ?

Je me dirigeai vers le Retiro en me disant que du sang de mon corps aurait pu passer dans celui d'une victime de l'histoire. La soirée était nuageuse, il faisait froid. Je ne vis personne, pas même les dealers. Au bout d'un moment, j'allai à la galerie où se trouvaient Arturo et Rafa. Plus tard j'ai appris que, pendant que j'étais dans le parc, la ville entière était descendue dans la rue pour observer une minute de silence sans moi. J'étais content de voir Arturo et Rafa et je le leur dis. Après des accolades, Arturo lâcha un torrent de paroles, il connaissait des gens qui connaissaient des gens qui étaient morts et spéculait sur l'impact de tout cela sur les

élections de dimanche. Si c'était bien l'ETA, les socialistes, perçus comme trop coulants vis-à-vis des séparatistes, se feraient laminer. Si c'était Al-Qaïda ou une autre faction islamiste, le président de droite Aznar et son poulain Rajoy, qu'il avait choisi personnellement, étaient fichus ; ils avaient soutenu la guerre de Bush, ces salauds de fascistes. Je leur demandai si c'était l'ETA ; ils n'y croyaient pas, dirent-ils, ajoutant quelque chose sur des vidéos trouvées par la police et le fait qu'on était le 11. Pendant que nous discussions, Teresa débarqua. Elle m'embrassa sur les deux joues et me reprocha, sans animosité, de ne pas être passé la voir, de ne pas lui voir écrit. La conversation sur les attentats et leurs répercussions politiques reprit et je restai silencieux. Puis Arturo répondit au téléphone et Rafa partit chercher un truc dans l'arrière-salle, me laissant seul avec Teresa. Elle me trouva l'air fatigué, je répondis que mes dernières nuits avaient été courtes et elle me demanda en souriant si je les avais passées avec cette Isabel. Impassible, je répliquai que je ne reverrais plus jamais Isabel. Teresa plissa les yeux et me dit de ne pas prendre de grandes décisions à cause d'elle mais, toujours en souriant, elle avoua avoir été un peu jalouse, un tout petit peu. J'attendis d'éprouver un frisson, même lointain.

On sortit fumer une cigarette et je me souvins de notre dispute, après ma lecture. J'envisageais d'avouer à Teresa que j'avais menti à propos de ma famille mais cela ne semblait plus si important. On décida de déjeuner dans un restaurant voisin. Je voulus acheter *El País* mais les kiosques n'en avaient plus. « Numéro collector », dit Teresa en anglais.

Ni l'un ni l'autre n'avons beaucoup mangé. On rentra à pied à la galerie et je demandai à Arturo si le vernissage était maintenu. Il me dévisagea comme si j'étais fou et répondit que non. La honte dut se lire sur mon visage car il ajouta, un peu pour s'excuser, que les

toiles seraient accrochées quand même, et peut-être que des gens passeraient après la manifestation. Je m'entendis lui conseiller de recouvrir une des grandes toiles d'un tissu noir, en commémoration, comme une minute de silence visuel. Il trouva l'idée géniale et se mit à parler à toute allure avec Teresa, si vite que je ne comprenais rien ; ils prirent rapidement la décision de voiler toutes les œuvres pendant un ou deux jours à condition d'obtenir l'accord des peintres. Arturo s'éloigna avec son téléphone et Teresa finit par me demander si je voulais relire mes poèmes ; je refusai. Je lui dis que j'avais écrit des tas de nouveaux textes et désignai les carnets, sur le bureau d'Arturo. Elle ouvrit le premier et commença sa lecture, avec, me sembla-t-il, grande attention. Masqueraient-ils aussi les petits cartels précisant le prix et le nom du peintre ?

Teresa lisait toujours et moi je restais assis là, l'air absent, m'éclipsant pour fumer toutes les vingt minutes environ. Arturo avait réussi à joindre tous les artistes ou presque et ils étaient d'accord ; il avait envoyé Rafa chercher du tissu. En revenant ce dernier nous apprit que les rues se remplissaient de manifestants et, à ses cheveux, je vis qu'il s'était mis à pleuvoir. Teresa arracha un bout de papier du livre qu'elle avait dans son sac et le glissa dans mon carnet en guise de marque-page et je savais qu'en y repensant je serais ému. Son geste m'évoquait le don du sang, sans qu'il y ait réellement d'analogie. Du monde se pressait devant la galerie et je me demandai si c'étaient des connaissances d'Arturo qui nous attendaient mais, en sortant, je m'aperçus que c'était bel et bien le cortège ; à perte de vue, les rues étaient bondées. Une foule de gens, brandissant parfois des pancartes ou des bougies, progressait lentement vers Colón, le lieu de rassemblement principal ; de là, on marcherait vers Atocha. Beaucoup faisaient du surplace mais où qu'on soit on était déjà, de fait, en train de manifester. Teresa me

prit la main et je la suivis dans la marée humaine et on gagna Colón, où la foule était la plus dense. Quelqu'un parlait dans un mégaphone de paix et peut-être de résilience. La pluie redoubla et des parapluies s'ouvrirent un peu partout. Je m'imaginais la foule vue d'hélicoptère. Il ne pleuvait pas, c'est Madrid qui pleurait, scandaient les gens, ce qui me parut compliqué, surtout pour un cri de ralliement spontané. Teresa, Arturo et Rafa le reprirent en chœur et j'en fis autant, mais ma voix sonnait faux, maniérée, et je craignais qu'elle ne dépare, qu'elle ne se fonde pas dans les autres. Impossible d'être le seul à me taire ; je me contentai donc de former les mots en silence. Puis une partie du cortège se mit en route vers Atocha. Nous avançons lentement mais j'avais l'impression de piétiner car tant de monde marchait de conserve. À un moment je me suis baissé, peut-être pour refaire mon lacet, et de là j'ai vu des milliers de jambes surplombées par une canopée quasi continue de parapluies. Des enfants se poursuivaient dans l'espace clos que formaient les corps et les parapluies, peut-être jouaient-ils à chat, se cachant derrière une paire de jambes puis une autre. En y repensant, je trouverais ça très beau. Quand je me relevai, Teresa était à plus d'un mètre, il y avait du monde entre nous. Elle me cherchait des yeux. Je n'aurais eu aucun mal à la rattraper ou à l'appeler mais je restai planté là, laissant le flot de corps glisser autour de moi. Quand Teresa fut hors de vue je me remis en marche vers Atocha. Je crois qu'il faisait nuit. Je tentai de scander quelques slogans avec la foule mais ça ne dura pas. En arrivant à Huertas je m'écartai du cortège pour regagner mon appartement. Toutes les rues même celles, étroites, qui s'éloignaient de Huertas, étaient noires de monde. Je finis par rentrer chez moi et me hissai par le velux pour contempler la mer de parapluies, dont certains luisaient doucement, sans doute

abritaient-ils des bougies. Je ne regardais même pas dans la direction d'Atocha, pourtant la foule, partout, était ininterrompue.

Je finis par me rendre compte que j'étais gelé, me laissai retomber à l'intérieur et regardai mes mails. Je répondis aux amis et à la famille puis compulsai les divers messages de María José. Les premiers, collectifs, demandaient aux pensionnaires de confirmer qu'ils allaient bien. Suivait un mail disant que tout le monde avait répondu sauf une personne. Enfin, un message individuel me demandait où j'étais. Deux cents morts dans une ville de trois millions d'habitants, quelle était la probabilité de me trouver parmi eux ? J'allai sur le site d'*El País* pour regarder les photos aériennes que je m'étais imaginées. On entendait la foule depuis l'appartement, mais le bruit était si constant qu'il n'était plus qu'un fond sonore. J'ouvris le Tostoï au hasard et me mis à lire.

Quelques heures plus tard, je ressortis. Il y avait encore du monde partout mais la manifestation était terminée. Je marchai, peut-être sous la pluie, jusqu'à la galerie ; elle était pleine à craquer. Un immense amas de parapluies dans un coin – pas inintéressant, comme sculpture. Quelques personnes semblèrent me reconnaître sans que je puisse en être sûr. Les tableaux étaient recouverts d'un genre de feutre noir. Est-ce que ça n'allait pas les abîmer ? Les cartels étaient visibles. Vers le fond de la galerie, une lumière vive : Arturo se faisait interviewer par un journaliste, sans doute à propos des œuvres masquées. J'eus peur qu'en me voyant il ne m'attribue l'idée et m'attire devant la caméra, aussi restai-je à bonne distance. Les gens regardaient les tableaux drapés comme s'ils les voyaient vraiment ; pensifs, ils considéraient longuement le feutre noir avant de lire le cartel. Je me demandais si certains seraient vendus.

– Je me demande si certains seront vendus, dit Teresa, soudain à mes côtés, puis : Dommage qu'on ait été séparés.

Peut-être m'avait-elle vu attendre, immobile, que le courant l'emporte. Elle s'était changée.

– Où habites-tu ? lançai-je, hors de propos.

Je savais qu'elle avait un appartement à Madrid mais je n'y avais jamais été invité et n'avais jamais insisté pour y aller. La moitié du temps elle semblait vivre chez Rafa.

Ma question la fit rire.

– À un petit quart d'heure à pied. Tu m'as déjà raccompagnée, tu ne t'en souviens pas ?

Non, pas du tout.

– On peut y aller ? Pas pour baiser – aucun terme espagnol plus subtil ne me vint à l'esprit – ou quoi. Je suis fatigué, et la foule...

Je poursuivis en anglais :

– C'est juste trop, pour moi.

– Il faudra que je revienne aider Arturo, dit-elle en espagnol, mais on peut aller se poser un peu. Tu pourras rester là-bas, si tu veux. Arturo et Rafa vont sans doute passer plus tard.

Teresa partit prévenir Arturo qu'elle s'en allait et on sortit sous la pluie, marchant en silence jusqu'à la Calle Serrano ; ce ne fut qu'arrivés devant que je me souvins de son immeuble, étroit et chic. Elle vivait au dernier étage et on prit un ascenseur tapissé de miroirs. Elle dut insérer une clé pour atteindre son étage et la cabine s'ouvrit directement sur son appartement. Salle de bains exceptée, celui-ci était d'un seul tenant, une immense pièce très haute de plafond, un balcon surplombant Serrano. Peu de meubles, jamais bien hauts : un bureau dans un coin, vers le centre un canapé rouge sur lequel trônait un chat et, contre l'un des murs, un lit au ras du sol, qui paraissait japonais et devait être suédois. Une longue table basse près du canapé. Des piles de livres partout ; elles semblaient délibérées, arrangées avec goût. Les murs étaient nus hormis

quelques séries de clichés en noir et blanc, encadrés à grands frais et soigneusement accrochés. Je m'approchai du premier jeu de photographies : des hommes et des femmes vêtus avec élégance, qui fumaient en souriant. Sans doute immortalisés dans les années 1950.

– Ta famille ? demandai-je à Teresa, qui nous servait à boire.

– Lointaine, dit-elle.

Qu'est-ce que ça impliquait politiquement d'être riche et chic dans le Madrid de cette époque ? m'interrogeai-je. Mais je ne dis rien.

D'autres photographies : les machines au repos d'Abel, en bien plus petits formats que celles exposées à la galerie.

– Tu ne les aimes pas, commenta-t-elle en me tendant une boisson à base de whisky.

– Elles ne me font pas grand-chose, répondis-je.

Elle fronça le nez, soit à cause de ce que j'avais dit, soit parce que je venais encore de parler anglais.

– Fais comme chez toi, dit-elle en anglais, comme si elle citait une réplique de film, et je m'assis sur le canapé où le chat et moi nous nous toisâmes avec méfiance.

Est-ce que je pouvais fumer ? Question idiote, elle me désigna le cendrier et vint s'asseoir à mes côtés. Puis, sans lâcher sa cigarette ni son verre, elle se dirigea vers une armoire et, je ne sais comment, réussit à se changer devant moi sans cesser de fumer ni de boire, sans rien brûler ni renverser et sans donner l'impression de se livrer à un strip-tease.

– C'est fou, bredouillai-je.

Elle sourit comme si elle me comprenait et revint à côté de moi. Je lui demandai si elle connaissait des victimes de l'attentat. Non, dit-elle. Beaucoup de morts étaient des immigrants. Elle dit que c'était un crime contre les ouvriers et qu'elle n'en côtoyait pas beaucoup.

Et toi, fit-elle, et je réfléchis un moment avant d'admettre que je ne savais pas trop. Elle se lança dans une explication très détaillée et en apparence très complexe des implications politiques de cet attentat. Elle était sûre que ce n'était pas l'ETA. Je ne dis rien. Elle alluma une chaîne hi-fi que je n'avais pas vue.

La musique emplit la pièce et, le temps de deux mesures, je me sentis intensément présent. Puis elle déclara qu'elle devait repartir mais qu'il y avait à boire et à manger, et aussi des serviettes de bain propres. Comme j'avais fumé ma dernière cigarette, elle me désigna un paquet sur le bureau. Elle m'embrassa sur les lèvres pour me dire au revoir, de manière presque anodine.

Une fois seul, j'allai jusqu'à son armoire pour inspecter ses effets. Je humai une ou deux robes. J'ouvris quelques tiroirs pour les refermer aussitôt. Puis j'inspectai la salle de bains. Tout était impeccable. Faisait-elle son ménage elle-même ? Peut-être un immigré nettoyait-il son appartement, un immigré qui avait été déchiqueté dans la gare. Quelques flacons de pilules derrière le miroir du placard, mais je ne sus les identifier. Je roulai un joint bien tassé avec ce qui me restait de shit et le fumai sur le balcon. Après quoi, j'enlevai mes chaussures pour m'allonger sur son lit. Dans la pile de livres la plus proche j'aperçus une petite revue de poésie américaine ; j'avais publié dans ce numéro. J'étais stupéfait qu'un petit magazine de New York, comprenant des vers que j'avais écrits à Providence sur Topeka, puisse se trouver ici, dans ce superbe appartement madrilène. Non que les poèmes *parlent* de quoi que ce soit. Puis je me rappelai lui avoir donné ce numéro. Je le tirai de la pile, qui s'éboula, et trouvai mon poème :

Depuis que j'ai une arme je suis timide.

Larmes appréciées dans cette économie du plaisir.

*L'éther des faits engloutit le Capitole.
Depuis que j'ai une arme je suis oublieux.
Mon hautbois goudronne son cénotaphe.
La surface est en cours.
Des scinques coruscants émergent en force.
Crachats de lune sur bosquet d'épicéas.
Des contraires plausibles s'agitent dans le sous-bois.
Jupiter roule dans son ornière.
Le vent ne ménage pas sa peine.
Je n'ai jamais été là.
Compris ?
Tu ne m'as jamais vu.*

J'ignorais si Teresa avait dormi dans le lit avec moi ; des sacs de couchage et des oreillers traînaient par terre, mais ils étaient peut-être à Arturo ou Rafa et ni l'un ni l'autre n'était dans l'appartement. Les sacs de couchage me firent penser aux housses mortuaires alignées sur les voies, même si je ne les avais pas encore vues. Je me souvenais confusément d'avoir entendu, dans un demi-sommeil, des gens rentrer ; des bribes de conversation avinées, l'odeur de la marijuana et peut-être un corps, respirant près du mien. Teresa était au téléphone, parlant à voix basse pour ne pas me réveiller. Impossible de lui demander si elle avait dormi dans le lit ; si c'était le cas, nous avions franchi un nouveau degré d'intimité et il me serait difficile d'admettre que je ne m'en souvenais pas. Pour autant que je sache, on s'était embrassés, caressés ; j'en doutais, mais mes fantasmes avaient la force de vrais souvenirs.

Le chat n'avait pas bougé du canapé rouge, il clignait des yeux. J'étais resté silencieux et immobile mais Teresa sut que j'étais réveillé et, téléphone coincé contre l'épaule, elle m'apporta un

expresso. Je n'avais pas entendu la machine. Son sourire était impénétrable. Le café, lui, était incroyablement bon. Elle retourna à son bureau, je m'assis, finis ma tasse et tentai de suivre sa conversation ; il était question d'une livraison, à faire ou à recevoir ; peut-être travaillait-elle réellement pour la galerie. Je passai dans la salle de bains, fis couler l'eau, chiaï et gobai une pilule blanche avant de passer sous la douche. Le pommeau était sophistiqué, on pouvait l'ajuster pour varier l'intensité du jet. Et ce pommeau, plus que tout autre objet dans l'appartement ou l'appartement lui-même, me donna le sentiment que la fortune de Teresa était sans limites. Je n'avais rien bu sauf du café et de l'alcool depuis bien trop longtemps, ce qui m'inquiéta. J'ouvris la bouche, laissant l'eau s'y engouffrer avant de déglutir.

Je remis mes vêtements de la veille et, quand je ressortis, Teresa, habillée, fumait et buvait son café sur le canapé rouge. Elle me sourit, le chat cligna des yeux, je dis en anglais :

– Tout est si beau, ici. Tu es si belle. La douche aussi. Et le café. Comment tu as su que j'étais réveillé ? Comment ce merveilleux café était-il prêt juste au bon moment ?

J'avais l'air de m'autotraduire de l'espagnol.

– Comment fais-tu ? La moindre pile de livres, les papiers sur ton bureau, tout est parfaitement mis en valeur, ici. Comment se fait-il que ton chat ait l'air si intelligent ? Même ses clignements d'yeux ont l'air pleins de sens.

– Pourquoi parles-tu anglais ? demanda-t-elle en anglais en ouvrant de grands yeux.

– Je ne sais pas, fis-je en espagnol.

Puis je répétais dans sa langue, au mieux de mes capacités, tout ce que je venais de dire sur elle, sa dextérité, la douche, le café. Cela la fit rire mais elle eut l'air un peu triste, aussi. Puis elle dit que je

devais vraiment manquer de sommeil, j'avais dormi des heures, à poings fermés. Comment pouvait-elle en juger, avait-elle essayé de me réveiller ? Je me sentais reposé, c'est vrai. La lumière, dans l'appartement, évoquait l'après-midi.

– On devrait aller à la manif, dit-elle.

Je la dévisageai sans comprendre et elle m'expliqua :

– Il y a un rassemblement devant le siège du Parti populaire. Le parti a accusé l'ETA en sachant que c'était faux. Tout le monde est furieux.

– Toi aussi ?

– Arturo m'a prévenue par texto, reprit-elle, ignorant ma question. Il a dit qu'il y avait un monde fou. Ce n'est pas loin d'ici.

Puis elle ajouta, en anglais :

– C'est un moment historique.

– Si je ne m'étais pas réveillé, fis-je, d'un ton étrange, peut-être énervé, tu serais partie sans moi ? Ou tu serais simplement restée ?

– Je n'en sais rien. Tu t'es réveillé.

Ses yeux étaient de nouveau écarquillés. On quitta l'appartement et une fois dehors on remonta quelques rues à pied. Avant même de la voir, on entendait la foule, qui scandait des slogans sur la vérité, les mensonges et le fascisme. Des policiers en tenue antiémeute faisaient barrage devant le siège du PP. Les manifestants étaient jeunes, en colère, on se joignit à eux. Teresa, à ma surprise, se fondit gracieusement dans le flot, reprenant en chœur les revendications, même si je ne distinguais pas sa voix en particulier ; le poing levé comme les autres, elle n'avait l'air ni maniérée ni idiote. Ici et là, des djembés, des casseroles et des poêles en guise de percussions ; je suivis Teresa au cœur du rassemblement. Au bout d'un moment, je fus bloqué et elle disparut devant moi. Elle devait savoir qu'elle m'avait semé. Était-ce une revanche sur mon arrêt soudain dans le

cortège, la veille ? Un policier cria quelque chose dans un mégaphone et les protestations redoublèrent. Je me dis que le bâtiment risquait d'être pris d'assaut mais je me trompais. Je m'éloignai du rassemblement et traversai la rue pour observer les événements. Une fraction de seconde, je crus apercevoir Isabel.

Après un temps indéterminé, Teresa émergea de la foule et me repéra. Elle était avec un type que je ne connaissais pas. Même de loin, je vis qu'il était beau. Quand ils me rejoignirent, elle me demanda, en anglais, où j'étais passé. Comme je ne disais rien elle ajouta, en espagnol :

– Voici Carlos.

Je lui serrai la main, dévoré de jalousie. Il faisait quinze bons centimètres de plus que moi.

Ensemble, on observa la manifestation. Le flot avait grossi et, bien qu'à l'écart, nous étions suffisamment près pour que notre présence soit perçue comme un soutien. Sans prévenir, d'une voix tonitruante, Carlos lança un slogan sur Rajoy. Il beuglait, pourtant il semblait d'un calme olympien. Au début il fut seul à crier et je priai pour que personne ne le suive ; gêné, il devrait laisser tomber. Mais d'autres qui se trouvaient comme nous à la lisière du rassemblement reprirent sa trouvaille en chœur. Unifiés par ce slogan, ils se rapprochèrent avec nous de la masse grouillante qui nous absorba. Puis la petite phrase de Carlos se propagea vers les premiers rangs et devint assourdissante. On ne distinguait plus sa voix parmi les autres et, la haine au cœur, j'observai son beau visage.

Je battis de nouveau en retraite, Teresa me vit partir mais se contenta d'un petit geste d'adieu – j'en fus anéanti. Je tentai de lui sourire d'une façon qui mettrait en doute ses convictions politiques, sa place dans cette foule, mais en vain. Je me faufilai par les petites rues, me rapprochant de la Puerta del Sol. De là je marchai jusque

chez moi où je lus des comptes rendus de tous ces événements en cours auxquels j'avais échoué à prendre part. Les élections étaient le lendemain. J'essayai d'y penser – à l'indignation publique qui pourrait coûter ses sièges au PP, au sang répandu sur le quai et à la morgue de fortune du palais des congrès, mais, à la place, je me voyais faire l'amour à Teresa comme si c'était un souvenir. Puis je la vis baisser avec Carlos et j'eus la certitude qu'ils étaient remontés en vitesse chez elle dès que j'avais eu le dos tourné. J'essayai de penser à Isabel mais rien ne vint, à la place je me souvins du collier et le sortis de son écrin. Il me semblait l'avoir tréballé pendant des années. Je le remis dans sa boîte et partis voir si le joaillier me le reprendrait. Non loin du but, je me dis que je n'oserais jamais regarder en face la femme qui me l'avait vendu ; à mon grand soulagement, la boutique était fermée.

Au Reina Sofía je pris un ticket pour l'immense rétrospective Calder. Le musée était quasiment vide. Les vastes salles blanches me rappelaient l'appartement de Teresa et je m'imaginai coucher avec elle et Carlos en même temps, et être humilié par la taille et la beauté de ce dernier. Puis je me vis offrir le collier à Teresa, elle l'accepterait de bon cœur mais sans surprise, sans la moindre émotion, j'en étais furieux après elle. L'une des vigiles était très jeune, encore adolescente ; elle envoyait un texto, postée sous un mobile géant. Je m'approchai pour lui dire que j'avais acheté un collier pour ma copine mais que nous avions rompu, j'allais quitter le pays le lendemain, je ne voulais pas de ce bijou, cela lui ferait-il plaisir ? Sans attendre sa réponse je lui tendis l'écrin et m'éloignai.

Du musée je passai au café où je déjeunais presque tous les jours et commandai un sandwich au pain dur et une bière qui semblait coupée à l'eau. Après le repas, je fus surpris de voir que la nuit tombait, j'avais dû dormir très tard ; j'allai au Retiro acheter du shit.

J'eus beau passer le parc au peigne fin, aucun dealer en vue. Sans doute avaient-ils été raflés par la police, interrogés, peut-être expulsés du territoire – d'aucuns maintenaient que les terroristes étaient maghrébins. Assis sur un banc, j'observai le vent dans les arbres pluriséculaires et me fis jurer de ne pas aller chez Teresa ou à la galerie. J'attendrais qu'elle vienne à moi, et si elle ne faisait rien, tant pis, qu'il en soit ainsi. Puis je me dis qu'un moment historique était en train de se jouer et que je devrais être avec des Espagnols pour en faire l'expérience ; il fallait au moins que je rejoigne Arturo. Rien que des excuses pour revoir Teresa, j'en étais bien conscient. Je tentai de justifier ma mesquinerie en méditant sur les rapports entre la sphère personnelle et la sphère historique mais tout ça ne me mena pas bien loin ; je me levai, fouillai distraitemment mes poches à la recherche d'un tranquillisant et partis d'un bon pas dans le crépuscule qui s'épaississait.

Pendant un petit moment je crus m'être perdu mais je finis par trouver son immeuble. Je sonnai à l'interphone et on m'ouvrit tout de suite. L'ascenseur s'éleva lentement – nul besoin de clé cette fois – et les bruits se précisèrent : de la musique, des voix, des rires ; j'essayais encore de me donner une contenance lorsque les portes s'ouvrirent. Il y avait foule, je ne connaissais que Teresa et Rafa, tout le monde fumait et buvait ; partout, des conversations animées sur les manifestations et les élections. Plusieurs personnes étaient au téléphone. Je cherchai Carlos des yeux : rien, le soulagement me submergea. Teresa, sur le canapé rouge, admirait les boucles d'oreilles d'une jeune femme et ne se leva pas pour m'accueillir. Je m'approchai de Rafa qui choisissait un disque et lui demandai où était Arturo, comme s'il était crucial que je le voie. Sans écouter sa réponse, je sortis sur le balcon, allumai une cigarette et Carlos était là, à fumer avec deux types. Il m'adressa un sourire que j'interprétais

comme triomphant et postcoïtal, et me dit salut. Il ne me présenta pas à ses amis, branchés, désagréables, couverts de tatouages hors de prix. Je souris l'air de dire que je leur trancherais la gorge à la moindre occasion et rendis son salut à Carlos. Je ne savais pas trop quoi faire ; si je rentrais dans l'appartement j'aurais l'air de capituler, en même temps j'étais trop jaloux pour faire des politesses. Carlos finit par lâcher quelque chose comme quelle période intéressante, pour un Américain en Espagne. Oui, acquiesçai-je, sans relever la dérision avec laquelle il avait dit « Américain ». Qu'est-ce que j'en pensais ? m'interrogea-t-il. De quoi ? m'enquis-je. De tout, fit-il. Je laissai mon regard se perdre au loin comme si je faisais un effort monumental pour traduire la complexité de ma réaction d'une façon assez simple, à la portée d'un débile comme lui. Puis, comme si je jugeais la tâche perdue d'avance, je répondis que je n'en savais rien.

– J'ai bien aimé ta lecture de poésie, il y a quelques mois, déclara l'un de ses amis.

Il semblait gentil et sincère et j'en fus tout décontenancé. Je me demandai si Carlos n'était pas, en fait, parfaitement amical, si je n'avais fait que projeter ma jalousie. Je me trouvai un peu fou et me souvins d'avoir gerbé dans les toilettes du Zalacaín.

– Merci, fis-je.

– Tu vas écrire un poème sur l'attentat ? lança Carlos, qui se moquait ouvertement.

J'eus envie de le balancer par-dessus la rambarde. Je finis ma cigarette avant de dire non.

Je revins à l'intérieur, il y avait une place libre à côté de Teresa et je m'assis. Elle se mit à jouer avec mes cheveux et je lui dis en anglais que Carlos risquait d'être jaloux ; elle ne releva pas. Je voulais l'embrasser mais je m'abstins. Je pris un livre sur une pile

voisine et feignis de m'y intéresser, ravi qu'elle flirte avec moi devant tout le monde. Un peu plus tard, Carlos et ses amis rentrèrent et il s'adressa à quelques convives désœuvrés puis à Teresa : ils allaient rejoindre les manifestants, il lui enverrait un texto plus tard. OK, fit-elle, lui adressant le même sourire qu'à moi. Ils se firent la bise, il en profita pour lui glisser quelque chose à l'oreille, elle s'esclaffa. « À plus », me dit-il, et je lui répondis comme si je ne me souvenais déjà plus de lui.

Les autres invités, y compris Rafa, partirent, sans doute pour rejoindre le cortège. Je ne levai pas les yeux du livre, un roman de Cela. Teresa alla à son bureau et à son retour elle tenait un petit joint qu'elle alluma avant de me le passer. De l'herbe, pas du shit. Après, elle alla se changer devant l'armoire. Je la rejoignis, l'enlaçai par-derrière, l'embrassai dans le cou. Elle se tourna contre moi et me donna un long baiser mais, pour des raisons qui m'échappèrent, on n'alla pas plus loin. Je me rassis, elle finit de s'habiller, puis revint près de moi et se remit à faire son truc avec mes cheveux. Voulais-je retrouver les manifestants ? J'étais trop défoncé, fis-je, et elle plissa les yeux : elle devait y aller, elle le sentait, déclara-t-elle. Je ne dis rien. Je pouvais rester là et lire ou autre en l'attendant, proposa-t-elle. Moi, je pensais à Carlos.

– Que t'a dit ce type en partant ? demandai-je.

– Quel type ?

– Carlos.

– Rien.

– Il t'a chuchoté un truc à l'oreille en te disant au revoir et ça t'a fait rire, lui rappelai-je.

– Je ne m'en souviens plus, mentit-elle.

J'étais furieux.

– Tu penses rentrer quand ? dis-je, en dissimulant ma colère avec soin.

– Je ne sais pas trop.

– Si ça te va, je vais traîner un peu ici. Après j’ai un rendez-vous.

– OK, fit-elle.

Je n’arrivais pas y croire ; elle n’allait pas me demander avec qui.

– Prends ce trousseau, dit-elle en désignant un crochet près de la porte. Pas la peine de verrouiller l’ascenseur, et la grande clé ouvre l’immeuble.

– OK, répondis-je, un peu calmé.

Après tout, elle me donnait ses clés.

– Revoyons tes nouveaux poèmes demain, proposa-t-elle. Je voudrais en choisir un ou deux à traduire.

– Pas de problème, dis-je.

Je m’en foutais, des poèmes.

– Sauf si tu t’en fous, des poèmes, reprit-elle.

Elle ne plissait pas les yeux, ne les écarquillait pas non plus et ne souriait pas. J’étais content de la voir en colère.

– La poésie ne m’intéresse pas beaucoup en ce moment, répliquai-je, sous-entendant qu’elle se focalisait sur des détails personnels, mesquins, en pleine période de troubles. Ce sont les élections, demain, fis-je, comme si elle l’avait oublié.

Sa colère n’en fut qu’avivée :

– Et quels sont tes projets pour demain, au juste ? Quelle pierre tu comptes apporter à ce grand moment historique ?

– Ce n’est pas mon pays, rétorquai-je.

Alors que je prononçais ces mots, mes traits furent éloquents : cette phrase avait plusieurs sens simultanés. Il me sembla qu’elle les passait en revue.

– Bueno, fit-elle, ce qui veut tout et rien dire.

Et elle partit.

Je sortis sur le balcon, la nuit était tombée, je suivis Teresa des yeux. Quand elle fut hors de vue je rentrai dans l'appartement. Je fouillai son bureau et tombai sur ce qui ressemblait à un journal ; il était plein de poèmes écrits à la main. Par elle, supposai-je. Ils regorgeaient de mots inconnus, sans doute des termes très spécifiques : mainate religieux, cestreau de nuit, balle à tête creuse – comment deviner ? J'attribuai un sens, plus ou moins au hasard, à chaque mot nouveau ; alors les poèmes furent ravissants. J'en déclamai un mais ma voix sonnait étrangement dans l'appartement vide et je m'interrompis, me rappelant une nouvelle fois le Zalacaín. Je feuilletai le journal à la recherche de noms propres, Adán, Carlos, etc. ; rien. L'une des pages était tachée : sans doute du café, moi j'y voyais du sang. J'imaginai Teresa écrire dans un train et puis j'imaginai que ce train explosait.

Je reposai le journal. Je me sentais bête de ne pas prendre part aux manifestations et je décidai de les retrouver, de retrouver Teresa. Les clés en poche, j'allai d'abord au siège du PP. Personne, hormis quelques journalistes et une poignée de policiers. Je demandai à un adolescent échoué sur un banc où étaient les manifestants ; il me rit au nez. À Colón, la place était vide. De Colón je me dirigeai vers le Paseo de Recoletos, qui devenait ensuite le Paseo del Prado. C'était bizarre de chercher une foule, d'errer en quête de l'Histoire ou de Teresa. Je marchai jusqu'à Atocha. Il y avait des bougies, de petits groupes de gens, mais pas de cortège. Pour la première fois depuis que j'étais en Espagne, je regrettai de ne pas avoir de téléphone. Je redescendis le Paseo del Prado et pris Huertas. L'un des bars avait une télé et j'aperçus des images d'un rassemblement impressionnant. J'entrai pour boire un whisky et vis

que la scène avait lieu au siège du PP. Ça devait être une vidéo tournée dans l'après-midi, me dis-je ; mais non, il y faisait nuit aussi. C'est vivant ? demandai-je au barman en désignant l'écran. Il fronça les sourcils. C'est maintenant ? me rattrapai-je. Il hocha la tête. Je bus mon verre devant la télé puis finis par rentrer chez moi, où je m'endormis.

L'Espagne votait et moi, je consultais mes mails. D'après internet, le rassemblement persistait devant le siège du PP. Puis, tandis que l'Espagne votait, quelqu'un sonna en bas. Ce devait être Teresa ; je faillis ouvrir avant de me dire que c'était peut-être Isabel, que je n'avais aucune envie de voir. Je décidai de prendre le risque, appuyai sur l'interphone, des pas rapides résonnèrent dans l'escalier. Quand on frappa à ma porte, j'en étais arrivé à la conclusion que c'était Arturo ; personne d'autre que lui n'aurait couru. J'ouvris ; il semblait tout excité et en manque de sommeil. Il s'assit, me réclama une cigarette que je lui donnai, l'alluma et se mit à parler. Il dit que ces salauds de fascistes allaient perdre, que Zapatero allait gagner et que, même s'il n'était pas d'extrême gauche, c'était un type bien. Ils avaient passé la nuit à faire la fête et à manifester. Je lui demandai si c'était la même chose. Il eut un petit sourire sibyllin, j'aurais bien aimé savoir d'où ils tenaient cette expression, je crus me rappeler que c'était celle de ces gens distingués sur les vieilles photographies chez Teresa.

– Tu as voté ? m'enquis-je.

– Je ne vote pas.

– Pourquoi ?

– Je ne crois pas à ça.

– Pourquoi ?

– Je refuse de prendre part à un système corrompu, dit-il comme s'il avait répété la même phrase toute la journée.

– Et Teresa ? Elle vote ? demandai-je.

– Oui, dit-il, mais il ne semblait pas convaincu.

– Et Carlos ? repris-je, comme si ce dernier n'avait plus aucun secret pour moi.

– Carlos est marxiste, dit Arturo en ramassant un volume de Tolstoï pour le feuilleter.

– Marxiste, répétai-je. Depuis quand le connais-tu ?

Tiens, j'ignorais s'il y avait un parti communiste actif en Espagne.

– Depuis toujours, dit-il sans lever les yeux du livre. Mais lui, il vote.

Qui sait pourquoi, cela me surprit.

– Vraiment ?

– Oui, mais il vote exprès pour le mauvais parti.

– Il vote pour le PP, m'exclamai-je, incrédule.

– Pour exacerber les contradictions du système, expliqua Arturo, du moins c'est ce que je crus comprendre.

– Quel connard, fis-je en anglais.

Arturo me dévisagea.

– Il vote pour aggraver la situation, confirmai-je en espagnol.

– En effet, dit-il, avant de répéter sa réplique sur les contradictions comme s'il l'avait aussi rabâchée toute la journée. Carlos veut une révolution.

– De quel genre ? demandai-je, sans plus dissimuler mon dédain.

– Ne t'en fais pas, fit-il, souriant de nouveau. Teresa ne l'aime pas.

– Je ne m'en fais pas du tout, mentis-je. Il devrait voter socialiste.

– Carlos ne croit pas au socialisme, dit Arturo. S'ils l'emportent, on fera une grande fête chez Rafa. Si c'est le PP qui gagne, on

redescendra dans la rue. Peut-être que ça tournera à l'émeute. Teresa voulait que je te prévienne et que je te propose de venir avec nous.

Je faillis prétendre que j'étais pris, mais je dis OK.

– On viendra te chercher à neuf heures quoi qu'il arrive.

Il se leva pour prendre congé.

– Si tu penses rester en Espagne, achète un téléphone.

« Rester » – je me demandais ce qu'il voulait dire.

Les socialistes l'emportèrent. Les médias américains se déchaînèrent, prétendant que les Espagnols avaient cédé aux pressions des terroristes. Dehors, c'était la liesse générale. Peu avant dix heures, on sonna, je descendis, c'était Teresa. Elle m'embrassa sur la bouche et je me sentis amoureux. On monta dans la voiture où attendait Arturo. Il nous fallut du temps pour quitter la ville. Arturo parla à Teresa durant tout le trajet : Pedro Almodóvar aurait dit, à la télé, que le PP fomentait un coup d'État, mais peut-être comprenais-je de travers. On finit par arriver devant la vaste demeure de Rafa et je demandai d'où venait son argent. Ils s'esclaffèrent. Je me repris, l'argent de sa famille, voulais-je dire. Teresa mentionna des banques. Et ta famille à toi ? m'enquis-je, circonspect. Ils ne l'ont pas gagné en écrivant de la poésie, rétorqua Arturo, ce qui nous fit rire. Puis Teresa me fit remarquer qu'elle me l'avait déjà dit – avais-je oublié ? J'hésitai, finis par dire que ça venait de me revenir. Peut-être me l'avait-elle confié le premier soir. Ou plus tard, qui sait quand, je n'avais pas dû comprendre son espagnol. À moins qu'elle ne mente et qu'elle ne m'en ait jamais parlé. On entra dans la maison.

De nouveau, des jeunes gens beaux ; j'en reconnus certains pour les avoir croisés à la galerie ou chez Teresa. Tout était un peu changé, un peu chargé. Par association d'idées je repensai aux

photographies de la famille éloignée de Teresa. Je ne savais pas quelle contenance adopter ni si mon indifférence un peu dédaigneuse convenait toujours. Si j'avais pu me fendre du même sourire sibyllin que Teresa, je l'aurais fait. L'un des tableaux était drapé de feutre noir. On n'aurait pas dit un tableau du dix-neuvième siècle voilé mais plutôt de l'art contemporain. Tout le monde évoquait la politique, ou alors tout semblait soudain en relever. Je saisis des conversations sur le rôle de la photographie *aujourd'hui*, où « aujourd'hui » désignait l'ère post-11 mars. Oui, un « post » prenait forme et l'air vibrait d'enthousiasme, pas tant pour la période que pour l'idée même de la périodisation. Je glanai une remarque sur les téléphones portables, si utiles pour rassembler les manifestants : c'était la technologie politique dominante de notre époque. Et la titadine alors, cette dynamite compressée utilisée lors des attentats ? Ce n'était pas ça, plutôt, la technologie dominante ? me retins-je de commenter. Je m'en ouvris à Teresa, qui me corrigea avec douceur tandis que nous nous servions à boire : ces attentats étaient « conçus pour la télé », me dit-elle en anglais.

Je croyais m'être versé du gin mais, à la première gorgée, je m'aperçus que c'était de la tequila *blanco*. À dix-sept ans, je m'étais rendu affreusement malade à la tequila et je n'en avais plus jamais bu ; je me contentais d'y tremper les lèvres tous les deux ou trois ans pour voir si elle me donnait toujours la nausée et c'était invariablement le cas. Je repensai à cette soirée à Topeka ; j'avais vomi pendant une bonne heure près d'un feu de joie avant de m'endormir à l'arrière d'un pick-up, au grand air, en plein hiver. Je sentais l'odeur du feu de camp, j'avais froid, ma tête tournait. Puis je pensai à Cyrus qui avait essayé lui aussi d'en faire passer le goût. Teresa prit mon verre et m'en tendit un autre, une vodka tonic au parfum frais. Pas de tequila pour toi, dit-elle comme si elle lisait

dans mes souvenirs, comme si nous nous connaissions depuis des années. Sa grâce, ses dons d'anticipation m'effrayaient presque ; et si je n'arrivais plus à lui mentir ? Et si – ce n'était pas la première fois que cette angoisse me venait –, chaque fois que je pensais l'avoir embobinée, elle avait vu clair dans mon jeu ? Si je devais m'en tenir à la vérité pure et simple, elle aurait tôt fait de se lasser de moi. Je me dis que j'allais prévenir ou retarder ce risque en l'évoquant ; verre à la main, je lui dis en anglais :

– Je ne connais personne d'aussi gracieux et versatile que toi. Quand tu m'as tendu un café au moment où j'ouvrais les yeux, ou juste là, quand tu as repris la tequila, ou... – je cherchais un exemple qui ne tournerait pas autour de la boisson –... et tu as cette façon de passer, sans transition apparente, de ton luxueux appartement à une manifestation.

– Pourquoi t'obstines-tu à me parler anglais ? demanda-t-elle, l'air préoccupé.

J'ignorai sa question et poursuivis :

– J'ai peur que tu sois trop cool pour moi, que tu démasques l'imposteur que je suis. Un imposteur sans élégance. Je ne pourrai pas te duper bien longtemps et tu vas te lasser.

En plus, il serait impossible de lui cacher mes pilules. J'eus soudain une réminiscence involontaire du Ritz.

– Ce que tu décris, c'est une personnalité de traducteur. De l'appartement à la rue, de l'anglais à l'espagnol.

En anglais, sa phrase m'aurait paru un peu pompeuse ; en espagnol, je la trouvais profonde. Avait-elle pesé le pour et le contre de chaque langue et choisi celle qui produirait l'effet désiré ?

Teresa se mit à se déshabiller et je crus qu'elle avait perdu la tête. Mais elle portait un maillot de bain sous ses vêtements, qu'elle laissa en petit tas avant de se glisser sans un bruit dans la piscine

chauffée et éclairée, comme pour ponctuer l'aisance avec laquelle elle circulait entre les milieux et les supports. Dans l'eau, il n'y avait que des femmes et toutes connaissaient Teresa. Je m'installai sur une chaise de jardin et allumai une cigarette, réitérant la promesse que je m'étais faite de ne plus jamais fumer après Madrid ; mais d'ici là, je m'y autorisais sans culpabilité. Ce petit mécanisme psychologique qui, en tant que fumeur, m'était aussi crucial qu'un briquet ou des allumettes me rappela la remarque d'Arturo : si je restais en Espagne. Teresa plongea et je me dis, pourquoi pas ? En donnant des cours, je pourrais gagner de quoi garder mon appartement. Ou peut-être qu'Arturo m'offrirait un boulot à la galerie, peu importe lequel. À moins que mes parents ne m'envoient de l'argent. Ou que Teresa ne m'entretienne. J'écrirais, elle traduirait, nous nous promènerions dans le Retiro au crépuscule. J'imaginai ceux qui viendraient des États-Unis pour me voir, leur étonnement et leur envie face à l'existence que je me serais construite. Combien de temps resterais-je après la résidence ? Un an, peut-être ; je ferais des efforts, j'apprendrais l'espagnol pour de bon, ce qui, confusément, me paraissait possible à présent, et puis je me mettrais à traduire en anglais les poèmes de Teresa. Je publierais un recueil puis cette traduction et, à mon retour au pays, peut-être avec Teresa, je serais un auteur acclamé, tout nimbé de mystère ibérique. Ou alors, je ne rentrerais jamais sinon pour de brèves visites. Je finis mon verre et repartis au bar où se tenait le type qui s'était querellé avec Abel à ma lecture, celui qui tenait les disjonctions de ma poésie pour un geste politique radical.



« Les noms des dirigeants ne servent qu'à masquer la permanence de modèles économiques concrets. »

Il se souvenait bien de moi, mais mal de notre conversation :

– Vous croyez toujours que la poésie peut changer le monde ?
me demanda-t-il.

– Elle peut en exacerber les contradictions.

J'avais à moitié mangé le verbe, dont je n'étais pas sûr.

– Eh bien, ce n'est pas la poésie qui fait advenir les choses, dit-il.

– La poésie ne fait rien advenir du tout, répliquai-je en anglais.

Il cilla.

– Quelle est, repris-je en incluant d'un geste cette fête dans tous les événements récents, la cause de tout ceci ?

– Des corps dans la rue, dit-il.

Je crus qu'il parlait des cadavres puis je compris qu'il pensait aux manifestants. J'essayai de décrire cette confusion, le double sens possible de sa réponse, mais je massacrai l'espagnol et finis par laisser tomber.

Je retournai siroter mon cocktail sur ma chaise. Teresa n'était plus dans la piscine et je la cherchai des yeux. Je vidai mon verre et partis en chercher un autre, cette fois au petit bar de plein air, puis je m'aventurai vers le jardin aux lumières tamisées où, un soir, j'avais entendu Rafa chanter. Soudain, je tombai sur Teresa qui, assise sur un banc de pierre, embrassait Carlos ; ma jalousie, ma fureur cristallisèrent tels des solides formés par les ans, au point qu'elles semblaient précéder leur cause, exister indépendamment de cette scène. Je ne remarquai pas tout de suite deux des autres nageuses à un ou deux mètres de là, dans la vague clarté de leurs serviettes de bain blanches, qui fumaient un joint. Je vins m'asseoir près d'elles et l'une me tendit le cône en disant « Tiens, voilà le poète » ou quelque chose du même genre.

Teresa n'embrassait plus ou ne se laissait plus embrasser par le type, qui en fait n'était pas Carlos mais un bel inconnu ; elle m'avait vu mais ça ne lui fit ni chaud ni froid. Je faillis me lever et détalier au fond du parc, sur la crête où j'avais dit à Teresa que ma mère était morte. Je me voyais frapper le type, qui venait de repartir vers la maison ; lui marteler le visage. On me tendit derechef le joint et celle qui le tenait se mit à me parler, mais à cause du shit ou de la

colère je ne compris pas bien ce qu'elle disait, même si ce n'est pas tout à fait vrai. Son espagnol, comme le poème de Teresa, devint le réceptacle des significations que je voulais bien y mettre, et j'avais le sentiment de tout saisir, même si j'étais conscient de me parler à moi-même. Comme si elle me disait : Pense au collier. Pense à la façon dont il a été conçu. Pense au carnet du frère d'Isabel. Ce que la fille disait en vrai me parvenait en ligne de basse et je m'entendis lui répondre, mais tout ça se passait très loin de moi. Comme si elle me disait : Imagine son frère, en train d'écrire. Pense au bout de papier que Teresa a déchiré de son roman pour le glisser dans ton cahier. Pense au shit, transporté sous forme solide dans un corps, puis expulsé, puis aspiré par ton corps à toi, désormais vapeur, désormais gaz. Pense aux terroristes en train d'acheter leurs sacs à dos. Ne pense qu'aux objets. Pense aux colliers et aux romans et aux corps déchiquetés par l'explosion. Pense à la façon dont ces colliers et ces romans et ces corps ont été conçus, pense au frère d'Isabel dans sa voiture rouge fracassée. Puis pense au poster de Michael Jordan au mur de sa chambre, le jour où il écrivit les dates dans le cahier. Où est cette affiche aujourd'hui. Et pense au champ, de l'autre côté du poteau téléphonique contre lequel sa voiture s'est écrasée. Comment détourner ton attention de la voiture rouge accidentée et de son corps pour entrer dans ce champ où rien ne se passe, où le vent souffle, indifférent, dans l'herbe indifférente – quoiqu'il s'agisse d'un vent précis dans une herbe précise. Tu peux rester là aussi longtemps que tu le veux et ignorer les sirènes sans le moindre mal. Ou tu peux entrer dans le poster, dans cette mer de flashes photographiques au moment où Michael Jordan bondit, puis quitter cette arène sous les rugissements de la foule et te perdre dans un Chicago récent où des romans commencent à s'écrire et des colliers à s'assembler, où des gaz sont inhalés, des dates apprises par

cœur, des cœurs écrabouillés dans des accidents de voiture. Tout cela t'apparaît de très haut et tu peux dézoomer jusqu'à ce que tu ne le voies plus ou alors zoomer sur la main qui écrit ou le visage du mort, zoomer si près que ce n'est même plus un visage. Ou tu peux cliquer sur un élément et le déplacer. Tu peux régler les couleurs ou tout passer en noir et blanc. Un objet peut être vu de n'importe quel angle ou de tous à la fois ou tu peux aussi fermer les yeux, écouter la foule dans l'arène ou les sirènes qui s'approchent au ralenti de la voiture rouge ou le crissement du stylo sur le papier où s'écrivent les années, tandis qu'ailleurs l'argent est martelé et façonné.

Teresa s'était assise avec nous, elle avait allumé un autre joint qu'elle me passa en me posant une question à laquelle je m'entendis répondre, mais de très loin, et elle murmura quelque chose comme : Joindre les lèvres pour exprimer l'affection ou pour expirer. Se cogner les dents en faisant l'amour ou en essayant d'apposer sa bouche à celle de la victime, ou placer la langue entre les incisives pour prononcer le Z de Zalacaín, ou glisser une dent sous l'oreiller, ou encore le bracelet de dents de lait de sa grand-mère. Essayer de passer d'une langue à une autre sans mouvement circulaire ou brusque virage, échouer et finir par appeler ton père d'une cabine téléphonique, en larmes, ou pleurer devant un tableau, ce qui revient à évoquer dans les mêmes termes cabines téléphoniques et œuvres d'art. Je m'aperçus que Teresa ne disait rien, qu'elle chantonnait en jouant avec mes cheveux, mais j'entendais malgré tout : Accepter l'interchangeabilité tragique des noms et sourire de manière sibylline ou trouver une façon, même momentanée, de toucher terre et devenir visible grâce à une spirale de condensation et de débris, et savoir qu'un pôle d'expérience ne vient jamais seul – le savoir et l'éprouver enfin dans sa chair, tel un cône de chaleur qui se déploie. Tout prendre personnellement jusqu'à la dissolution

totale de la personnalité et passer sans transition d'un appartement à une manifestation ou se répartir dans une configuration mouvante de corps, dire oui à tout sans jamais rien affirmer, le corps lui-même « abandonne / Sa forme dans un geste qui exprime cette forme ».

Puis je me retrouvai allongé sur le dos, Teresa étendue à mes côtés, et toute jalousie m'avait quitté ou s'était éloignée au point de n'être même plus mienne. Une étoile brillait d'un éclat particulier et je la pris pour un satellite mais au bout du compte je savais bien que c'était un avion.

OceanofPDF.com

Je n'étais pas à même d'évaluer ses traductions mais je sentis combien elles étaient bonnes. Quand elle me les lut, j'eus l'impression qu'elle avait transporté une chose délicate, réfléchissante, le long d'un chemin semé d'embûches ; mais de la nature de cette chose je n'avais pas la moindre idée, et « chemin » n'est pas vraiment le terme approprié. Arturo lui avait entièrement délégué le projet. Nous avions sélectionné une quinzaine de pages, à notre avis les meilleures. J'étais flatté, perplexe et un peu gêné par l'enthousiasme en apparence intense et sincère de Teresa. Souvent, quand je passais la nuit chez elle, au lieu de venir au lit avec moi elle s'installait à son bureau pour travailler, sans doute à mes poèmes. On ne baisait jamais, on ne faisait pas l'amour, on n'avait aucune activité sexuelle ; pourquoi, je l'ignorais, mais ça me semblait lié aux traductions. Et quand elle se fendait de son sourire impénétrable, qu'elle s'occupait de moi avec sa grâce troublante, me fournissant l'allumette, le café ou la phrase que je voulais avant même de le savoir moi-même, ou que nous déambulions en silence dans Madrid, je me sentais observé, scruté avec un détachement plein d'intérêt, expression ridicule, comme si mon comportement pouvait lui livrer des indices sur une sonorité, une modulation ou un principe de versification. Jamais elle n'évoqua ses propres poèmes.

Post-11 mars à Madrid, je pensais sans cesse que tout allait exploser ; si les avions en route vers Barajas reflétaient un instant le soleil, je me disais, avec moins de peur que d'excitation, qu'ils étaient en flammes. Et dans le métro, un cahot imprévu de la rame passait pour une première détonation. J'imaginai mes amis aux

États-Unis, leur étonnement et peut-être leur envie face à cette mort que je me serais construite, à la façon dont l'Histoire m'aurait touché. Et d'où venait l'idée, communément admise, que mourir dans un attentat terroriste relevait davantage de l'inexorable marche de l'Histoire que de succomber à un accident de voiture ou un cancer du poumon ? Tout ça était dû à notre sens politique anémié, affirmai-je à Teresa, on ne voyait pas la voiture ou la cigarette de la même façon que la titadine pour éviter de regarder en face tout notre système économique ; elle me rétorqua que je parlais comme Carlos et le rouge me monta aux joues. Il est passé où, lui, d'ailleurs, fis-je un soir où nous rentrions sans nous presser de la Filmoteca. Nous avons vu deux films dans le cadre d'une rétrospective Cocteau. C'était l'un des premiers jours de canicule et la ville entière, à l'exception de Teresa, se traînait mollement. Elle m'apprit qu'il était à Barcelone pour le travail. Dans mon esprit Carlos et Oscar, de quasi-anagrammes, se confondirent, et soudain Isabel me manqua follement. Je lui demandai ce qu'il faisait et elle répondit, assez bizarrement en anglais :

– Il organise.

– Je ne suis jamais allé à Barcelone, dis-je.

L'idée de Carlos « organisant » quoi que ce soit était trop ridicule pour être relevée, j'espérais qu'elle l'avait saisi.

– On peut y être en quelques heures en AVE.

C'était leur train à grande vitesse. Je croyais que le trajet était beaucoup plus long.

– Pourquoi, tu veux voir Carlos ?

– On peut passer chez moi, prendre quelques vêtements et partir ce soir, si tu veux, dit-elle en ignorant ma question.

– OK, fis-je, et on pressa le pas pour rentrer faire un sac dans lequel elle glissa aussi mes carnets de poèmes et ses traductions.

Taxi, direction Atocha. Elle paya nos billets de train comme elle payait tout le reste, il y avait de petites bougies rouges sur le quai, puis on embarqua et après le premier cahot, que je pris pour une explosion, le train fonça vers le nord tandis que des images de l'*Orphée* de Cocteau défilaient encore dans ma tête. Trois heures plus tard nous étions à Barcelone. De la gare on rejoignit le Barrio Gótico, un labyrinthe de ruelles médiévales, en grande partie piétonnes, pour arriver devant une sorte d'hôtel particulier classieux qui se révéla être un hôtel tout court. Teresa salua la réceptionniste derrière son haut bureau ; je fus surpris de l'entendre parler couramment catalan. Elle troqua sa carte bleue contre une clé ancienne. Un escalier de fer forgé ; au deuxième étage, notre chambre. L'immense porte en bois, les hauts plafonds, les murs immaculés, tout me rappelait l'appartement de Teresa. Elle sortit de son petit sac plus d'habits qu'il ne paraissait en contenir et les rangea dans la penderie. Pourquoi n'étaient-ils pas froissés ? On sortit sur le balcon qui donnait sur la rue ; la nuit venait à peine de tomber.

Elle me demanda ce que j'aimerais faire et je dis que j'avais faim ; il y avait un restaurant qu'elle aimait bien près de la Sagrada Familia. Dehors, après une brève marche, on déboucha sur les Ramblas. Un taxi nous emmena à la Sagrada Familia qui était illuminée ; je n'avais jamais rien vu d'aussi laid. À quelques encablures se trouvait le restaurant, Alkimia, rempli de modeux ; c'était complet, nous n'avions pas réservé, mais on nous trouva une table immédiatement. Je commandai à boire en espagnol et le serveur me reprit en anglais, ce qui ne m'était jamais arrivé à Madrid. Teresa, elle, demanda divers petits plats qui arrivèrent rapidement : chiffonnade de ventrèche de thon sur lit de fèves ; pain blanc à l'huile d'olive et au caviar de tomates ; un plat avec des

truffes et de toutes petites saucisses, peut-être du canard ; tout était délicieux. On nous servit une bouteille de vin blanc que Teresa avait dû commander à mon insu et la tête me tournait agréablement au dessert. Lequel était merveilleux, une crème glacée étonnante dont le serveur, à ma demande, m'apprit le parfum : « eucalyptus ». Je mis du temps à comprendre que ce mot magnifique était anglais.

Après dîner, on s'assit dans un petit parc pris d'assaut et, sous un lampadaire en fer forgé, une légère euphorie m'envahit. Teresa se laissa embrasser un moment puis un taxi nous déposa à l'entrée du Barrio Gótico, fin du trajet vers l'hôtel à pied, j'avais l'espoir qu'on ferait l'amour. À la place, on partagea un autre joint sur le balcon et je lui demandai comment elle avait appris le catalan. Elle avait vécu plusieurs fois à Barcelone, dit-elle comme si elle était très vieille ; d'après Arturo, elle avait vingt-sept ans ; elle faisait parfois moins, parfois plus que son âge, c'était variable. Je lui dis que je boirais bien un verre et une dizaine de minutes plus tard on descendait quelques marches pour rallier un bar qui avait tout d'une cave, fraîche et sombre. On s'installa dans un coin, dans de grands fauteuils en cuir vert, autour d'une table qui semblait de bois pétrifié. Une femme au visage couvert de piercings se présenta pour prendre notre commande. Teresa me demanda si j'avais vu ce film d'Antonioni qui se déroule en partie à Barcelone, *Profession : reporter* ; bien sûr, mentis-je. Selon elle, j'avais les mêmes sourcils que lui – Jack Nicholson –, et je m'en servais pour communiquer des informations importantes ; si elle était sourde elle lirait sur mes sourcils et non sur mes lèvres. Elle ne faisait que décrire une personnalité de traducteur, répliquai-je en mon for intérieur. Elle déclara qu'Arturo lui avait toujours trouvé une ressemblance avec Maria Schneider, que j'avais vue dans *Le Dernier Tango à Paris*, film que je détestais, et je voyais de quoi il parlait. Je m'interrogeai sur

la relation entre Maria Schneider et Jack Nicholson dans *Profession : reporter*, et sur ce que Teresa sous-entendait de la nôtre ; connaissant certains films d'Antonioni, ça ne devait pas être très flatteur.

– Comment comprends-tu leur relation ? demandai-je en me donnant l'air d'y réfléchir depuis des années.

– Je ne la comprends pas, dit-elle, comme si c'était là tout l'intérêt de la chose.

Puis elle fit des remarques que je suivis à peine sur l'avant-dernière scène du film, un long plan-séquence tourné à l'« heure magique », expression qu'elle dit en anglais. Je ne pus me représenter la scène mais je saisis qu'Antonioni avait construit, pour la tourner, une caméra spéciale dans une sphère en plastique munie de plusieurs gyroscopes – ça, je ne savais pas ce que c'était.

On reprit à boire et Teresa évoqua des films qui m'étaient quasiment tous inconnus ; peut-être parce que plus tôt dans la journée nous avions vu *Orphée*, un film sur la fluidité des frontières, ou parce que nous venions, sur un coup de tête, d'arriver dans une nouvelle ville, ou encore parce que le bar avait des allures de cave, je me mis à projeter des images pour accompagner ses propos. Teresa y apparaissait, elle pénétrait les films qu'elle me décrivait, qui bientôt n'en firent plus qu'un : c'est sa vie que j'imaginai. Elle s'attardait moins sur le scénario que sur des plans et des séquences, comme si c'était cela, l'intrigue. Je me la représentai à tel ou tel âge, au centre de chaque scène, comme si elle l'avait organisée autour d'elle, ce qui me parut une forme de biographie plus noble que la simple description d'événements. Plus elle parlait, plus elle semblait oublier ma présence ; après quelques tournées, sans solliciter mon avis elle réclama l'addition, qu'elle régla.

On quitta le bar pour les ruelles étroites et, bientôt, on fut de retour à l'hôtel. Je roulai un joint mais elle déclina l'offre et je le

fumai au lit tandis qu'elle, installée à la petite table d'angle, se remettait aux traductions, ouvrant mes cahiers puis les siens. Je lui demandai si elle voulait me lire quelque chose mais elle refusa. Je ne comprenais pas sa méthode. Elle n'avait ni dictionnaire ni questions à me poser, peut-être ne traduisait-elle pas du tout. Elle finit par me rejoindre au lit et ferma les yeux tandis que j'essayai, avec maladresse, d'initier un contact, mais elle demeura totalement indifférente, quoique sans la moindre hostilité. Elle s'endormit très vite. Longtemps je la regardai respirer.

À mon réveil, elle lisait Ashbery à mes côtés. Et si elle avait vu les pilules dans mon sac ? Elle sourit, me notifiant que la distance de la veille était désormais abolie. Son haleine était fétide et je m'exhortai à le graver dans ma mémoire pour la prochaine fois où sa grâce inébranlable m'intimiderait. Je dis que j'allais chercher des cafés. Je m'habillai, saisis mon sac et dévalai l'escalier. J'arpentai la rue jusqu'à trouver un bar. J'étais sur le point de commander quand je me rendis compte que je n'avais pas d'argent ; je dus ressortir chercher un distributeur. La rue pavée finit par déboucher sur une avenue plus moderne et, à un automate de la Deutsche Bank, je retirai cette monnaie irréelle. Encore tout ensommeillé, je rangeai les billets dans mon portefeuille et repris le chemin à l'envers, du moins c'est ce que je crus ; au bout de quelques encablures, je m'aperçus de ma méprise. Je revins sur mes pas, repassai devant la banque, mais mon trouble ne fit que croître ; peut-être ma première intuition était-elle en fait la bonne. Un homme, sans doute rom, était assis sur un pas de porte. Je lui demandai où se trouvait le Barrio Gótico. Il indiqua une direction mais malgré de longues minutes de marche je ne retrouvai pas les vieilles ruelles. Je décidai de prendre un café et, au premier zinc venu, commandai un expresso en demandant mon chemin au serveur. Il me dessina un

itinéraire confus sur une serviette en papier et je le remerciai, déterminé à prendre un taxi.

C'est alors que je vis Isabel. À plusieurs occasions, ces deux derniers mois, il m'avait semblé la croiser. Pas le moindre doute cette fois, bien que ce soit improbable. Je repêchai quelques grosses pièces dans ma poche et, sans finir mon café, je partis à sa suite. J'étais déjà lancé quand je m'interrogeai : pourquoi voulais-je tant la rattraper ? Je n'avais rien à lui dire, juste le vague sentiment de lui devoir des excuses. Elle traversa une rue très passante et à mon arrivée la circulation avait repris, m'obligeant à patienter. Le feu mit une éternité à passer au rouge et je n'étais plus sûr de suivre la bonne personne ; je filais une femme qui avait quelque chose dans les cheveux et qui disparut au coin d'une rue. Je m'arrêtai de nouveau et demandai à une marchande de fleurs comment retourner au Barrio Gótico ; elle m'expliqua le trajet en métro. Je la remerciai et hélai un taxi. Une fois en lisière du quartier, je me remis en quête d'un café. Je pris deux expressos à emporter et m'enfonçai dans les ruelles, prenant une rue qui me semblait familière. J'ignorais le nom de l'hôtel. Bientôt le café fut froid, je vidai un gobelet d'un trait et jetai les deux. Je me sentais agacé, idiot, et je m'assis sur un banc pour m'éclaircir les idées. Un aveugle vendait des tickets de loto en criant quelque chose sur le destin. Je me sentais comme un personnage de *Profession : reporter*, ce film que je n'avais pas vu.

Je me remis en route et me rendis compte peu à peu que je ne me souvenais plus de la façade de cet hôtel sans nom, peut-être étais-je passé devant plusieurs fois. Je n'avais pas le numéro de Teresa. Je devais être parti depuis une bonne heure et demie. Affamé, j'entrai dans un nouveau café, commandai un nouvel expresso et une part de tortilla qui me dégoûta avant même d'être servie. Je dis au serveur que je cherchais un hôtel dont j'ignorais le

nom dans une rue dont j'ignorais le nom aussi, pourrait-il m'aider ; on rit de conserve et il dit : On en est tous là. Après avoir mangé je retentai ma chance, je me sentais comme un acteur dont les déambulations étaient prétexte à filmer un paysage. Dieu sait combien de temps s'écoula, sans doute plus d'une heure ; je me retrouvai sur une petite plaza et m'assis, vaincu. Mon irritation tournait à l'inquiétude : à la place de Teresa, il me paraîtrait tout simplement inconcevable que je sois sorti chercher des cafés et que je me sois perdu tout ce temps. Et même si elle finissait par y croire, je n'aimais pas du tout ce que cette histoire ferait à l'image qu'elle avait de moi, image qui m'intéressait beaucoup, peut-être de plus en plus. À ses yeux, sans doute vaudrait-il mieux disparaître plusieurs jours plutôt que de refaire surface tel un enfant perdu, sale et épuisé, à la tombée du jour. Saisi de désespoir ou d'un sentiment approchant, je repris mon errance. Je commençais à perdre un peu la tête, l'espace s'incurvait sur les bords, ce qui me rappela d'avaler une pilule blanche. Je m'effondrai sur un banc, tapant des pieds pour faire fuir les pigeons. Sans texture, le temps s'écoula.

Je finis par déboucher sur les Ramblas, où la foule s'agglutinait autour de plusieurs individus qui, le corps peint, mimaient des statues. Ils s'animaient soudain, effrayant les gamins dès qu'on leur lançait une pièce. Je descendis la rue jusqu'à la jetée. Dans un modeste bar de la petite plage, je m'installai sous l'auvent rouge et commandai des patatas bravas et une bière. Je l'éclusai vite fait, en redemandai une. Un funiculaire descendait des collines, s'arrêtant tout près de la plage. Beaucoup d'adolescents en maillot de bain, même si l'eau devait être froide. J'éprouvai un léger désir physique. Après ma deuxième bière, je retournai sur les Ramblas, errai un moment puis pris un taxi pour le musée Picasso. Teresa avait prévu de me le montrer ; peut-être s'y trouvait-elle.

Je me forçai à contempler, debout, un des premiers portraits de sa mère. Il ne lâchait rien. La femme, de profil, est à moitié endormie ; sa tête est légèrement inclinée, ses yeux sont fermés. Pastel sur papier. 1896. Il avait quoi, quinze ans ? Un phénomène. J'aurais pu me convaincre que je voyais l'espace s'incurver autour de la silhouette ou, à certains endroits, s'aplanir soudainement, mais en réalité je n'en voyais rien. Peut-être vis-je, en revanche, l'assurance d'un peintre sachant déjà que ses œuvres de jeunesse seraient passées au crible, qu'on y chercherait des graines de son génie – quelle expression embarrassante. Si le dessin en question paraissait étrange, c'est qu'il était comme hypothéqué : il empruntait à l'accomplissement futur autant qu'il le prédisait. Il s'était mis à pleuvoir ; j'entendais les gouttes sur le velux.

En quoi mon projet aurait-il été différent si j'étais venu à Barcelone au lieu de Madrid ? Je m'attardai sur la question pour éviter de penser à Teresa, où qu'elle fût. Ma propre contingence, mon interchangeabilité me paraissaient évidentes. Les coups de pinceau sont légèrement plus impétueux dans l'autoportrait, lui aussi de 1896. Célébration sans vergogne de ses propres lèvres. Mais l'œil gauche, noirci d'ombres, a l'air d'avoir été poché d'un coup de poing. J'essayai de m'imaginer à quinze ans. Mon frère me donnait des cours de conduite sur le parking de l'hôpital des vétérans.

Seules les œuvres de jeunesse m'intéressaient. Indifférent, je traversai les salles roses et bleues en saluant les gardiens d'un signe ; je leur passais le bonjour de leurs confrères madrilènes. Si Teresa avait été là, je lui aurais demandé Devant quel tableau préfères-tu te tenir, heure après heure, jour après jour ? Ce n'était pas la même chose que son tableau préféré. Ou quelle époque aurais-tu voulu connaître et perpétuer ? Voudrais-tu regarder pendant des mois après mois de l'art abstrait ou de l'art figuratif ? Je me rappelais mes

cours de conduite, les feux de joie à Clinton Lake et ce qu'on appelait des « expérimentations » avec alcool et drogues. Tentative, essai ; action ou opération visant à découvrir quelque chose d'inconnu ou à vérifier un principe ou une hypothèse. À présent, j'étais un écrivain expérimental.

Ma mère, à chaque visite au musée, me disait que la peinture semblait s'être développée à rebours ; que si un extraterrestre débarquait aujourd'hui, il penserait que les tableaux abstraits venaient d'abord, des centaines voire des milliers d'années avant ceux de la Renaissance. Sauf si l'extraterrestre en question ressemblait à un triangle jaune sur fond bleu. En sa présence, j'avais toujours renié cette théorie mais si Teresa avait été là, je la lui aurais présentée comme mienne. Sur l'évolution de Picasso en particulier, qu'elle soit juste ou non, cette hypothèse aurait semblé intelligente.

Dans la salle consacrée aux rapports de Picasso avec l'art africain, je croisai deux gosses de six ou sept ans. Pas de parents en vue. L'un des deux fonça vers un grand tableau et y posa la main, visiblement sur un défi. Ils s'enfuirent en courant, sans doute pour retrouver leur famille. Aucun gardien à l'horizon. Je m'approchai de l'œuvre, une première version miniature ou une étude des *Demoiselles d'Avignon*. Je m'assurai que j'étais bien seul et, comme de toute façon c'était la fin du monde, moi aussi je touchai la toile.

Je cherchais un taxi pour rentrer au Barrio Gótico quand la pluie redoubla. Je voulus rentrer m'abriter au musée mais mon ticket se révéla introuvable et le vigile me refusa l'accès. Je traversai la rue et fonçai dans une salle de jeux pleine de ces bandits manchots électroniques qui passionnaient les vieillards ; ces galeries pullulaient en Espagne mais je ne m'y étais jamais aventuré. Lasers, stroboscopes et bandes-son bruyantes. Un ou deux gamins jouaient.

Au fond, je tombai sur une voiture-jeu vidéo dans laquelle on pouvait s'asseoir. Je ruisselais. Je posai la tête sur le volant, accablé de honte. J'étais incapable d'aller chercher un café dans ce pays, encore moins de comprendre sa Guerre civile. Je n'avais même pas vu l'Alhambra. J'étais un menteur compulsif, bipolaire et violent. J'étais un Américain, un vrai. Jamais je n'aplanirais l'espace, jamais je ne le ferais voler en éclats. Je n'avais pas vu *Profession : reporter*, ce film dont j'étais le héros. J'étais un drogué, peut-être un alcoolique. Quand l'histoire s'était mise en marche, je dormais au Ritz. Une espèce de blonde aux seins aussi disproportionnés que ses yeux agitait un drapeau en damier sur l'écran devant moi. Joue encore si tu l'oses, dit-elle en anglais.

Je quittai la salle de jeux. Il ne pleuvait plus. Je hélai un taxi, direction le Barrio Gótico. Quand le chauffeur fit mine d'engager la conversation, je lui dis en espagnol que je ne parlais pas espagnol. Il lâcha deux ou trois phrases en anglais puis, comme je ne répondais pas, en français. En lisière du quartier, je le payai grassement et repris ma quête. En quelques minutes, je crus avoir retrouvé le premier café où j'étais entré après avoir quitté Teresa. Je descendis une par une les rues alentour mais ne pus localiser l'hôtel. Combien de temps étais-je parti ? Ma respiration se faisait laborieuse, prodrome d'une crise de panique. Je demandai l'heure à un vieux monsieur : dix-huit ou dix-neuf heures et quelques, si tard que je m'en alarmai. J'entrai dans ce qui était peut-être le café où j'avais mangé la tortilla, tous les lieux étaient désormais interchangeables, je pris une eau gazeuse et essayai de me détendre. Je sentais que j'aurais dû savoir d'instinct quoi faire. Je ressentis un nouveau coup au cœur lié à Isabel. L'Alhambra me manquait, je maudis l'arachnéenne Sagrada Familia. Je commandai de l'alcool et envisageai d'appeler mes parents pour leur demander conseil ; j'en

fus honteux ; puis je me dis que j'allais prendre une chambre d'hôtel, dormir un peu, réfléchir le lendemain. Au troisième verre, j'étais sur le point de quitter non seulement Barcelone mais aussi l'Espagne et de ne jamais revoir Teresa. Tous ces liens étaient-ils donc si ténus ?

La nuit était imminente et la panique me saisit, comme une fine couche d'aluminium froid sous ma peau. Je gobai un tranquillisant. Je quittai le café et me remis à arpenter le quartier. Trois minutes plus tard je me trouvai devant ce qui était, sans équivoque possible, notre hôtel. À la lumière des lampadaires, je reconnus la façade. Ma première réaction fut la fureur et non le soulagement ; j'étais furieux qu'il ait été là tout ce temps. Puis vint l'inquiétude : que dire à Teresa ? Au moins la panique s'était dissipée, remplacée par une lucidité presque douloureuse. Je me demandai si elle était toujours à l'hôtel et entrai pour m'en assurer. La réceptionniste me lança un regard lourd de sens et décrocha son téléphone. Je montai les escaliers en courant, frappai à la porte, Teresa m'ouvrit. Elle fit demi-tour immédiatement et je la suivis. Son petit sac était posé sur le lit, prêt.

– Je me suis perdu. Toute la journée, fis-je, et j'eus l'impression de mentir.

– Pourquoi ne m'as-tu pas appelée ? demanda-t-elle.

Son calme était déconcertant.

– Je n'ai pas ton numéro.

– Je te l'ai donné plusieurs fois, rétorqua-t-elle.

C'était vrai.

– Je ne l'ai pas. Excuse-moi. J'ai passé douze heures à errer dans le quartier, dis-je, soudain épuisé.

– Tu as erré dans le quartier toute la journée, reprit-elle, comme si elle savait exactement où j'étais allé.

– Et j’ai descendu les Ramblas jusqu’à la mer et je suis allé au musée Picasso. Je pensais avoir une chance de t’y trouver.

– Tu es allé à la plage et au musée, fit-elle.

De fait, ça paraissait grotesque.

– Je suis allé à la plage pour réfléchir avant d’essayer de retrouver l’hôtel. (Je ne me souvenais plus comment on disait « m’éclaircir les idées » ou « faire le point ».) Et je suis allé au musée parce que je me suis dit que tu y serais peut-être.

C’était absurde. Bien sûr qu’elle n’y serait pas allée.

– Pardon, dis-je.

Je voulais me défendre mais mon espagnol s’effritait. Passer à l’anglais aurait été un aveu de culpabilité.

– Je dois rentrer à Madrid, dit-elle, impassible.

– Pourquoi ? fut tout ce que je parvins à dire.

– On a besoin de moi à la galerie. Le train de nuit part dans une heure environ. Il faut qu’on se dépêche d’aller à la gare.

Je cillai.

– Je ne vais pas rentrer tout de suite, dis-je, à notre surprise mutuelle.

Pour la première fois depuis mon retour, elle me regarda dans les yeux.

– Pourquoi pas ?

– Je risque de ne pas revenir à Barcelone, et il y a un poète, ici, que j’aimerais rencontrer, mentis-je.

Je ne voulais pas rester là sans elle, mais ce serait si humiliant de voyager à ses côtés, comme un gamin morigéné.

Elle me dévisagea.

– OK, finit-elle par dire avec un sourire contraint. La chambre est réglée jusqu’à dix-sept heures demain. On se voit à Madrid.

Elle me fit deux bises furtives et fila. Elle quittait toujours une pièce comme si elle allait revenir aussitôt.

Je pris l'une des douches les plus longues de mon projet. Impossible de me représenter la journée qui venait de s'écouler ; elle n'était que répétition sans contenu et donc sans forme ; et maintenant, dans la vapeur, elle s'évanouissait. L'échange avec Teresa s'était évaporé à une vitesse déconcertante. Je me séchai à peine avant de m'allonger pour fumer, soulagé d'être trop épuisé pour ressasser. Je pensai à Lévine, qui s'éreintait dans les champs pour oublier son aliénation. À Picasso, qui produisait des chefs-d'œuvre les yeux fermés.

Post-11 mars à Madrid, la fondation entra en effervescence ; il y eut plusieurs tables rondes sur les attentats et leurs conséquences politiques, réunissant des politiciens de second ordre, des professeurs de premier rang, des journalistes du coin et un ou deux pensionnaires. Je n'y assistai jamais mais je survolai les mails. À mon retour de Barcelone, j'avais reçu un message de l'un des assistants de María José me conviant à un débat sur « la littérature aujourd'hui » auquel participeraient un autre pensionnaire ainsi que quelques auteurs et critiques littéraires du cru. Je ne répondis pas. Je cherchais encore comment décliner la proposition lorsque, quelques jours plus tard, María José m'écrivit pour me remercier de ma participation. La table ronde aurait lieu dans l'auditorium de la fondation, à telle date et telle heure ; elle me reverrait avec grand plaisir.

La terreur que cette perspective m'inspirait se greffa à une angoisse croissante : que faire, une fois mes recherches finies ? La résidence s'achevait dans deux petits mois. Je n'avais pas assez été publié pour enseigner dans un département de « création littéraire » ; Cyrus menaçait de retourner vivre à Topeka dans le

sous-sol de ses parents si les choses ne s'arrangeaient pas avec Jane ; Brooklyn me disait assez, mais son attrait ne valait pas le travail que je serais obligé d'accepter pour y survivre ; et j'étais déterminé à ne pas remettre les pieds à Providence. Je pourrais m'inscrire en doctorat de littérature, mais certaines de mes connaissances en parlaient depuis des années sans avoir sauté le pas et, de mon côté, je n'avais jamais rien entrepris de concret sinon d'ajouter quelques sites universitaires à mes favoris. Des études de droit ? L'idée me revenait souvent, comme par réflexe, et me faisait frémir. Pour ne pas avoir à m'inquiéter de détails spécifiques quant à mon avenir, je bornai la question à « rester » ou « partir », comme si cette décision devait précéder, de façon indépendante, tout choix de destination et d'activité en particulier. Durant la phase finale de mes recherches, les journées s'allongeaient, se réchauffaient, et moi j'évaluais chaque repas, chaque conversation et chaque promenade : justifiaient-ils, ou pas, de rester ? J'étais à la fois plus proche et plus distant que jamais de ma propre expérience ; d'un côté, je redoublais d'attention – chaque bouchée, chaque bribe de conversation saisie au vol, chaque rayon de lumière ou recoin de musée était un nouvel élément à prendre en compte –, et en même temps, quel que soit l'objet sur lequel se fixait cette vigilance accrue, il disparaissait presque aussitôt, englouti par mon ressassement prospectif.

Arturo avait déclaré devant Rafa que si je restais en Espagne, je disposerais aussi longtemps que je le souhaiterais d'une chambre chez ce dernier, et Rafa avait acquiescé : une résidence d'écrivain dans un palace moderne peuplé de beaux jeunes gens – voilà qui était attrayant, mais cela risquait de se révéler épuisant pour les muscles de mon visage. Sinon, grâce à mon diplôme d'une université réputée, je trouverais facilement des cours d'anglais à donner en entreprise ou à de riches particuliers ; la plupart des Américains à

Madrid vivaient ainsi ; comme ils n'avaient pas de permis de travail, on les payait au noir, en liquide, et résider en Espagne dans l'illégalité ne présentait pas la moindre difficulté pour un Américain blanc. Pas d'inquiétude côté Sécurité sociale, surtout maintenant que les socialistes étaient au pouvoir. Ceux que j'aimais pourraient me rendre visite. Mais, à d'autres moments, j'étais convaincu qu'il me fallait rentrer. Qu'importe le palace, cette vie, ici, était irréelle, ce n'était pas la mienne. Une année passée en touriste – ce que j'étais sans conteste – était bien assez et il fallait à présent repartir aux États-Unis, être là pour ma famille, chercher sérieusement une compagne, une carrière, etc. Prolonger mon séjour ne ferait que retarder l'inévitable. Jamais je ne m'installerais de façon définitive loin de ma famille et de ma langue, même si j'arrivais à régler les problèmes logistiques, donc je ferais mieux de partir à la fin de ma résidence, d'arrêter de fumer et de reprendre contact avec la réalité de mon existence ; nous en avons besoin, ma poésie autant que moi.

Il arrivait cependant que cette voix de la raison penche en faveur de l'Espagne ; *ceci*, pensai-je – le chorizo au goût de sang ou l'arôme prononcé du pétard ou les deux, sentis sur l'haleine de Teresa –, oui, *ceci* est une pure expérience. Non parce que, ici, l'essence des choses était immédiatement accessible, mais parce que cet environnement et la manière dont je l'appréhendais n'obéissaient pas encore à des règles fixes. Bien sûr, viendrait un jour où je serais accoutumé à la langue et au paysage, un jour où la moindre pierre espagnole ne me paraîtrait plus essentiellement plus *pierreuse* que les roches sédimentaires du Kansas, et ce qui valait pour les minéraux valait aussi pour les corps, la lumière, le temps, tout ça. Mais ce moment de familiarisation n'avait pas encore eu lieu ; pourquoi ne pas rester jusqu'à ce qu'il devienne imminent ? Peut-être qu'en prolongeant

mon séjour je mènerais à terme le projet décrit des mois plus tôt dans mon dossier de candidature, ce long poème qui nécessitait tant de recherches – quoi que cela veuille dire – sur la réaction littéraire à la Guerre civile, explorant ce que ce moment particulier avait à nous apprendre de la « littérature aujourd'hui ». Mon espagnol s'améliorerait rapidement ; je ne lirais plus Ashbery, ni Garnett, ni rien en anglais, mais me jetterais sur les classiques espagnols ; je deviendrais le poète que je prétendais être et finirais mon poème. J'achèterais un téléphone et je consummerais mon union avec Teresa.

Étonnamment, je m'aperçus que je voulais protéger ma poésie, évaluant laquelle de mes options était la plus propice à l'écriture, comme si mon génie me l'imposait alors que je m'en savais dépourvu. Pas de duende, me disais-je, sondant mon corps à l'affût de sensations : aucun chant profondément enfoui. Mes recherches m'avaient appris que ce tissu de contradictions – ma personnalité – était, au mieux, un poème en lui-même, si l'on entend par « poésie » l'échec du langage à rendre les possibilités qu'il contient. Dans ce cadre uniquement, mon imposture pouvait être considérée comme un projet, non comme une simple pathologie, et ma distance à moi-même être redéfinie comme critique, esthétique, bien loin d'un effet secondaire de ce que les professionnels nommeraient sans doute mon « abus de substances » – expression bénie – abus qui venait non de mon désir d'échapper à la réalité, mais de celui d'avoir une excuse d'ordre chimique pour justifier qu'elle me soit hors d'atteinte. Mais mon rapport à ces substances n'était-il pas artificiel lui aussi ? Je ne m'étais jamais piqué et, si je me mettais à pisser du sang, j'irais chez un médecin, pas dans un bar. J'avais prévu de tout arrêter, de m'en tenir à quelques verres en société, aux doses médicamenteuses prescrites et, de loin en loin, à une cigarette de

complaisance ; j'étais destiné à reproduire le schéma familial bourgeois, même si cet avenir me terrifiait et que je voulais le remettre au plus tard possible. Mais si c'était justement cela, le mensonge, l'idée que mon automédication et ses excès étaient simulés ? Que j'étais destiné à une vie saine et respectable et que je pouvais dès lors en profiter, me défoncer sans entraves ? Avais-je adopté l'identité de toxicomane que je projetais ? Et si l'effort pour prolonger indéfiniment mes expérimentations adolescentes s'était insidieusement mué en une dépendance effrayante quoique banale ? Ma mythomanie avait-elle viré à la méthomanie ? Ces pensées, je les avais moins en tête qu'à fleur de peau lorsque j'errais dans la ville.

Un après-midi, en revenant du Retiro, j'eus la surprise de voir une enveloppe dépasser de la boîte aux lettres que je n'ouvrais jamais ; c'était le programme de la table ronde. Ma nervosité grandit devant l'imprimé très sérieux qui présentait les invités de la fondation, photos à l'appui : Javier Torres, romancier et critique littéraire à *El País*, qui avait l'air, sur son portrait, d'un candidat à la présidentielle ; Elena López Portillo, professeure de littérature à UCM posant, distinguée et grisonnante, devant sa bibliothèque ; Teresa Solano, traductrice, poète, artiste visuelle et commissaire d'exposition, qui fumait, les yeux plissés, en pleine conversation ; Francesc Balda, la trentaine, romancier et journaliste politique catalan, beau garçon, lui aussi fumant, de face, crâne rasé. Deux pensionnaires œuvrant dans des champs apparentés se joindraient à la table ronde, annonçait le programme. Je fixai longtemps la photo de Teresa, planté là, essayant d'encaisser le coup. Je ne lui avais pas parlé de l'événement de peur qu'elle n'insiste pour y assister mais cela n'expliquait pas pourquoi elle n'avait rien dit de son côté ; je la voyais tous les jours, ou presque. Sa participation m'agressait, j'y voyais une attaque personnelle de María José pour m'humilier

devant Teresa ; Teresa, quant à elle, voulait m'humilier devant la fondation. J'étais furieux, je me sentais trahi, mais je fus aussi déconcerté de découvrir si tard la réputation de Teresa, sa légitimité à être ainsi entourée ; d'après internet, Balda et Torres étaient célèbres et López Portillo était la spécialiste internationale de plusieurs poètes espagnols. À leurs côtés, Teresa. Pourquoi donc ne l'avoir jamais googlée ? Elle n'était pas très renommée, ceci dit l'un de ses recueils allait paraître, ses traductions du catalan et du français étaient publiées dans des journaux réputés et elle était lauréate de plusieurs prix couronnant les jeunes auteurs. Artiste visuelle ? J'étais au courant de ses traductions mais j'ignorais tout du livre à venir, nous n'avions jamais échangé un seul mot sur sa poésie et je n'avais jamais eu la curiosité de me renseigner sur son rang dans les cercles littéraires, quels qu'ils soient.

Quand je finis mes recherches sur Teresa, je me mis immédiatement en route vers son appartement, à trente ou quarante minutes à pied de Huertas. À mon retour de Barcelone, je redoutais le pire, qu'elle ne veuille plus jamais me revoir ; les premiers jours, je ne la trouvais ni chez elle ni à la galerie. Elle finit par se présenter chez moi avec un nouveau jet de traductions ; elle n'exprima ni colère, ni irritation, ni froideur inhabituelle. Le temps se réchauffait, elle portait un débardeur révélant les épaules brunes et le dos sur lequel j'avais pleuré. Je m'excusai encore de m'être perdu et lui avouai combien l'épisode m'avait embarrassé. Elle répondit qu'elle avait été inquiète, agacée, mais vraiment – insista-t-elle, grand sourire à l'appui – il n'y avait pas de quoi en faire toute une histoire. Quand elle me demanda quel poète j'avais rencontré, je lâchai un nom trouvé sur internet ; à mon soulagement, elle n'en avait jamais entendu parler. La conversation avait été maladroite, ennuyeuse,

dis-je, et je regrettais de ne pas être rentré avec elle. En réalité je m'étais levé tôt afin d'attraper le premier train pour Madrid.

Dès lors, je vis Teresa presque tous les après-midi et souvent je dormais chez elle ; on continuait à s'embrasser, à se caresser, sans jamais coucher ensemble. Cela m'étonnait sans m'inquiéter ; peut-être appréciais-je de préserver l'idée de faire l'amour de tout passage à l'acte maladroit. Je me disais qu'on prenait notre temps, que notre lien était si intense qu'il requérait la plus grande délicatesse ; Teresa attendait peut-être d'entendre que je restais en Espagne pour se donner pleinement. Qu'elle flirte ou peut-être même baise avec Carlos et d'autres jolis garçons me rendait fou de jalousie, mais renforçait le sentiment que nous avions quelque chose d'exceptionnel ; si je ne lui plaisais pas elle aurait cessé de me voir depuis belle lurette, et si je lui plaisais, pourquoi une fille aussi désinhibée refuserait-elle de coucher avec moi ? Uniquement, raisonnais-je, pour se protéger de ses propres émotions, de leur intensité. Mais la table ronde venait jeter un doute sur mes élucubrations. Je traversai Chueca, passant non loin de là où je l'avais rencontrée, et je me mis à la soupçonner de se jouer de moi. Qui sait pourquoi, peut-être parce qu'elle croyait que j'avais revu Isabel à Barcelone, elle comptait révéler à la fondation et à ses illustres pairs que j'étais, dans le meilleur des cas, un charlatan.

En arrivant devant chez elle, j'avais chaud, et soif, et j'étais indigné. Un genre de coursier, tube en carton sous le bras, quittait l'immeuble, aussi je n'eus pas à sonner. L'ascenseur était débloqué. Quand les portes s'ouvrirent je ne la vis nulle part. Puis j'entendis la douche. Je me servis un verre d'eau puis d'alcool et m'assis sur le canapé. J'étais satisfait : me trouver là lui causerait un choc, peut-être qu'elle crierait. Moi, j'avais été choqué de la voir sur le

programme. Va te faire foutre, dis-je au chat qui clignait des yeux, l'air d'en savoir long.

Elle ne fut pas choquée. Elle arriva, enveloppée dans une serviette, m'aperçut et vint m'embrasser. Puis elle alla choisir une tenue.

– On sera tous les deux à cette table ronde, dis-je d'un ton neutre, en observant le mouvement de ses épaules tandis qu'elle inspectait sa garde-robe.

– Oui, acquiesça-t-elle.

– Pourquoi tu ne me l'as pas dit ? fis-je, en m'efforçant de masquer ma colère.

– Je pensais que tu savais. María José m'a dit que tu en serais et j'ai cru que tu lui avais demandé de m'inviter.

Même si j'étais réticent à l'admettre, ça semblait sensé.

– Je ne vais pas y aller, déclarai-je.

– Pourquoi pas ? demanda-t-elle, sans s'en préoccuper outre mesure.

– Parce que je n'ai rien à dire. Parce que je parle mal espagnol. Parce que la littérature et la politique, ça n'a rien à voir.

Ma véhémence était déplacée.

Elle enfila un jean et un débardeur blanc qui faisait ressortir son teint mat puis s'assit à côté de moi.

– Je te connais depuis six ou sept mois, dit-elle, presque attristée. On ne parle qu'en espagnol. Quand vas-tu enfin admettre que tu peux vivre dans cette langue ?

Je fus touché par ses paroles, surtout parce que j'y vis une invitation à vivre en espagnol avec elle, à rester après la résidence. Ma colère s'évanouit.

– Je peux vivre dans cette langue avec toi mais pas avec María José ni la fondation. Et puis, je n'ai rien à dire sur la « littérature,

aujourd'hui ».

De nouveau, un semblant de tristesse dans sa voix :

– Adam, tu es un poète merveilleux. Un vrai poète. Si je n'en étais pas convaincue, pourquoi te traduirais-je ? Quand vas-tu cesser de prétendre que tu ne fais que prétendre être poète ?

Seul mon nom fut dit en anglais.

– Tu projettes sur mes poèmes ce que tu prétends y voir, répliquai-je dans ma langue maternelle.

Elle me prit ma cigarette. J'en rallumai une.

– No, se contenta-t-elle de dire. (En anglais ou en espagnol, je n'aurais su dire.)

Un long silence. Et si Teresa avait raison ? Si, en réalité, je pouvais tout à fait converser en espagnol ? Si j'étais un vrai poète – quoi que cela veuille dire ? De fait, quand je lui parlais, je le faisais sans rien traduire : je ne pensais pas d'abord en anglais. Pour autant, je restais en dehors de la langue que je parlais, je construisais des phrases simples avec des groupes de mots que j'avais retenus ; je ne communiquais pas via un médium fluide. Mais pourquoi ne pas prendre sur moi, aller à cette table ronde, partager mes idées dans ma deuxième langue, sans ironie ? Ils désiraient entendre un jeune poète américain écrivant et lisant à l'étranger, n'était-ce pas ce que j'étais, et pas seulement ce que je prétendais être ? Peut-être n'y avait-il pas d'imposture ailleurs que dans mon sentiment d'imposture. Et quand bien même, la présence de Teresa me protégerait plutôt que de m'humilier : elle avait choisi de me traduire, ce qui donnerait du prestige et une forme de légitimité à mes écrits, elle interviendrait si je m'enferrais. Je serais nerveux et tout cela serait peut-être un peu embarrassant, mais pas désastreux ; on trouverait bien un moyen d'apaiser María José et ma relation avec Teresa deviendrait officielle, ce qui nous aiderait à nous

considérer nous-mêmes comme un couple. Je pourrais même envoyer l'une des belles invitations à ma mère. Je me penchai pour l'embrasser ; elle sentait la fumée et la lavande de son savon.

– Je ne vais pas rentrer aux États-Unis, m'entendis-je dire.

Elle ouvrit grands les yeux ; son sourire s'estompa.

– Pour de vrai ?

– Je veux dire, pas en juin. Un jour, sans doute, bien sûr.

J'attendais qu'elle fasse preuve d'enthousiasme.

– Bien, fit-elle, mais son manque d'émotion me serra l'estomac – ou le cœur.

– Je vais écrire, enseigner l'anglais, voyager, ajoutai-je pour dire quelque chose.

– Bien, répéta-t-elle, avec davantage – mais pas assez – d'émoi, et un sourire revint éclairer son visage : Tu pourrais venir avec moi à Cordoue en juin et rencontrer ma famille, dit-elle.

Cela me rassura : elle se projetait dans la durée. Sans, pourtant, la moindre trace d'enthousiasme.

– Avec plaisir, répondis-je en veillant à ne pas me laisser emporter moi non plus. Et j'aimerais retourner à Barcelone.

Je l'invitai, d'un haussement de sourcils, à s'interroger sur la présence là-bas d'Isabel ou d'une autre femme.

– Et à Grenade, renchéris-je pour parfaire l'allusion à Isabel. Je n'ai jamais vu l'Alhambra.

– Tu as été à Grenade sans voir l'Alhambra, fit-elle, les yeux plissés.

– Oui.

Avec un peu de chance, elle croirait que j'étais trop occupé à coucher passionnément avec Isabel pour faire du tourisme.

– Arturo et Rafa ont dit que je pourrais habiter chez lui, ajoutai-je.

Je la dévisageai, évaluant sa réaction.

– Je sais, fit-elle, sous-entendant qu'ils en avaient parlé, mais sans révéler ce qu'elle en pensait.

– Mais je vais sûrement garder mon appartement.

– Oui, reste en ville, dit-elle. Reste ici, où je suis.

Tiens, elle était émue, à présent. Elle m'embrassa avec une intensité inédite ; des possibilités infinies, quoique imprécises, s'ouvraient à moi.

Une ou deux heures plus tard, alors que nous sortions dîner, je me mis à m'inquiéter du fait que j'ignorais en réalité si j'allais rester à Madrid ; et ma lenteur à m'en inquiéter m'inquiéta elle aussi. Que dirait Teresa si je lui déclarai avoir changé d'avis et décidé en fin de compte de rentrer aux États-Unis ? À Chueca, la plaza fourmillait de monde en cette chaleur de fin de printemps, et dans la queue pour dîner au Bazaar, je décrétai que je me moquais bien de son avis ; tout cela, toute l'Espagne, cesserait d'exister si je rentrais ; ce serait mon année à l'étranger, une année hors du temps ; la dernière ou avant-dernière grande fête de ma jeunesse, qui ne ferait pas réellement partie de ma vie. Je ne resterais pas en contact avec Teresa ou Arturo, et encore moins avec Isabel ; je réduirais mon séjour espagnol à une ou deux lignes pour ceux que pourrait intéresser mon expérience à l'étranger. Ne me resteraient qu'une brume de hasch et de soleil, et peut-être aussi cet ado au visage couvert de sang ; tout le reste serait amputé. Et si je ne trouvais ni cruel ni imbécile de raisonner ainsi, c'est qu'il m'était impossible de croire que Teresa se soucierait de mon départ ; il nous resterait le recueil comme souvenir, après quoi elle se consacrerait à un nouveau projet, sans penser ni plus ni moins à moi qu'à Carlos, à Abel ou à cet inconnu embrassé chez Rafa et à tous les autres – même plutôt moins, sans doute. On finit par nous donner une table,

on partagea un assortiment de marinades arrosé de deux ou trois bouteilles de cava sec, en parlant de Gaudí, Topeka, Lorca, New York, Cordoue, Orson Welles. Je me mis à croire que mes interventions étaient intelligentes, je comprenais tout et m'exprimais sans efforts. Nous étions ivres à la fin du repas et en rentrant chez elle je me dis, c'est merveilleux, cette vie que j'ai, peu importe si c'est bien la mienne.

En revanche, les deux jours qui précédèrent la table ronde n'eurent rien de merveilleux et furent tout à moi ; une panique sourde mais constante m'avait saisi et je grinçais sans cesse des dents. Et si je me contentais de ne rien dire ? Ne pas lâcher un traître mot, laisser mon visage donner sens à mon silence – ce pourrait être cela, ma contribution. Les invités les plus illustres, eux, n'en finiraient pas de discourir, de palabrer. Je ne répondis pas à l'interphone, je ne quittai pas l'appartement. À l'aide du dictionnaire, j'écrivis quelques lignes d'une portée très générale et entrepris de les retenir : « Aucun écrivain n'est libre de renoncer à son moment politique, toutefois la littérature reflète la politique plus qu'elle ne l'affecte : la distinction a son importance. » Je cherchai sur internet des citations courtes d'Ortega y Gasset, dont je croyais à une époque qu'ils étaient deux, comme Deleuze et Guattari ou Calvin et Hobbes. Je trouvai comment dire : « J'hésite à me poser en expert de la spécificité espagnole ; cela ne ferait que valider tous les stéréotypes sur l'outrecuidance américaine. » À chaque citation estropiée, ma nervosité croissait. Je ne craignais pas tant qu'éclate au grand jour mon ignorance de la poésie espagnole que mon ignorance de l'espagnol *tout court*. Peut-être saurais-je prononcer quelques phrases grammaticalement parfaites sur le coup – ou dans le coup – mais rien n'était moins sûr ; mieux valait faire semblant de

produire des énoncés spontanés mais évasifs que de m'en remettre à une hypothétique aisance au moment même.

Le jour de la table ronde je quittai l'appartement avec près de deux heures d'avance. Je me rendis à pied à la fondation, qui n'était pas loin de chez Teresa, puis je fis le tour du pâté de maisons, en répétant mon texte et m'intimant de penser à respirer. Trois tranquillisants dans la poche arrière de mon jean : en y glissant la main pour m'assurer de leur présence, je m'exclamai intérieurement au contact du tissu : Pourquoi, au nom du ciel, portais-je un jean ? Et, pire encore : un tee-shirt. Deux jours de préparation et de panique et pas la moindre pensée pour mon apparence. J'eus la nausée en imaginant les hommes en costume, María José et la professeure en tailleur-pantalon ; quoi qu'elle porte, Teresa serait élégante. Je demandai l'heure à un kiosquier : il me restait à peine plus d'une heure ; en me dépêchant – en courant –, j'y arriverais. Courir au risque d'être en sueur : mauvaise idée – me disais-je tout en me précipitant chez moi, montant les escaliers quatre à quatre pour chercher mon costume. Ça ne me ressemblait pas mais, heureusement, je l'avais suspendu la dernière fois – et aussi la première – que je l'avais porté. Il n'était pas repassé mais n'en restait pas moins mettable. Je me changeai à toute allure, vérifiai mon reflet, redescendis à toutes jambes. Je ralentis à quelques rues de la fondation pour m'éponger le visage et reprendre mon souffle.

Je fus horrifié de trouver l'auditorium plus grand que je ne l'imaginais, deux cents places au jugé, toutes prises ; moi, je ne m'attendais à guère plus qu'une salle de conférences. On installait une caméra sur un trépied face à une petite estrade où trônaient une table et des chaises, des porte-noms, une carafe d'eau col-de-cygne, des verres et des micros ; la scène était fortement éclairée. Quatre des six intervenants dont Teresa étaient installés et discutaient. À la

porte, un peu hébété, je marquai un temps. María José vint à ma rencontre et, peut-être avec sarcasme, loua mon élégance ; sur quoi elle me pria de prendre place. L'autre pensionnaire, me dit-elle, avait eu un empêchement. Elle a tout manigancé, pensai-je, hors de moi ; désormais le seul Américain du débat, je serais tenu de m'exprimer et les invités ou le public ne manqueraient pas de me demander mon « point de vue », au moins par simple politesse. Je pris place et Teresa me sourit ; elle avait l'air aussi à l'aise que dans son propre salon mais elle portait une espèce d'ensemble anthracite et je fus soulagé de m'être changé. Je m'efforçai de lui rendre son sourire et vis que tous avaient du papier et un stylo, vraisemblablement pour prendre des notes, alors que moi, j'arrivais les mains dans les poches – signe certain de mon outrecuidance.

Peu après, María José monta sur scène. Le public se tut quand elle s'approcha d'un grand micro sur pied que je n'avais pas remarqué. Elle remercia tout le monde d'être venu au débat de ce soir. Puis elle présenta les intervenants, précisant quand ce fut mon tour qu'un recueil bilingue de mes poèmes allait bientôt paraître. Elle annonça qu'elle lancerait la discussion en demandant à chacun de s'exprimer brièvement, en une ou deux minutes, sur le thème retenu : « la littérature aujourd'hui ». Javier Torres, assis près d'elle à l'autre bout de la table, ouvrirait les festivités ; je serais donc avant-dernier.



Ce film que je n'avais pas vu.

De nouveau, la colère m'envahit ; évidemment, María José avait dû prier les autres participants de préparer quelques remarques préliminaires, mais moi, elle avait fait exprès de ne pas me prévenir. Javier Torres prit la parole d'une voix de politicien parfaitement assortie à sa photo, une voix qui semblait venir non d'un corps mais d'un écran, et ma colère le céda à une angoisse sans commune mesure ; je n'avais pas la moindre idée de ce que je pourrais bien dire. J'approchai ma main de ma poche pour y chercher mes tranquilisants et m'aperçus, non sans blêmir, que j'avais oublié de les transférer dans la poche de mon pantalon. J'étais en proie à une terreur telle que la tête me tournait, c'était comme de regarder entre les marches de la Sagrada Familia et voir le vide sous soi, ce qui du reste ne m'était jamais arrivé. Teresa, qui passait après Javier, parlait déjà ; ce serait bientôt à moi. Le feu des projecteurs me déroba le public dont je sentais pourtant la présence et l'attention. Teresa se fendit d'une plaisanterie qui fit rire la salle, et ce rire à mille têtes me glaça. Elena López Portillo prit la parole ; je m'épongeai le front. Si j'avais pris du papier, pensai-je confusément, j'aurais pu rédiger quelque chose de cohérent. Sors-leur tes répliques

toutes prêtes, me dis-je, mais rien ne me revenait. J'allais partir en courant, vomir ou m'évanouir.

Pourtant, une phrase se matérialisa. Elena López Portillo s'était tue et je sentis une intensité particulière peser sur mon visage sous l'effet de tous les regards soudain braqués sur moi. Je m'entendis parler et ma voix me sembla provenir du fond de l'auditorium, des profondeurs du public :

– Ortega y Gasset a écrit : « En parlant, en écrivant, nous entreprenons de clarifier les choses, ce qui nous force à les exacerber, les disloquer, les schématiser. En soi, tout concept est une exagération. »

Je marquai un temps. Le silence se fit plus dense, les auditeurs essayaient d'assimiler la citation. Encouragé par mon aisance préfabriquée, par le fait que je n'avais l'air ni nerveux ni cinglé, j'ajoutai :

– Ma seule réserve concerne notre précipitation à définir une période, à parler de la littérature *aujourd'hui* ; chaque période, comme chaque concept, est en soi une exagération. J'espère que ceux assis à cette table avec moi me diront quels changements précis, quelles conséquences du 11 mars nous permettent de parler – je trébuchai sur la syntaxe mais la fin de ma phrase était en vue – d'un nouvel « aujourd'hui », d'une nouvelle période, sans dislocation.

Puis je m'interrompis, de manière que ma brièveté paraisse découler de ma concision et de mon courage à contester le concept même du débat ; en réalité, je voulais juste garder une ou deux citations par-devers moi. Un murmure d'intérêt agita l'assemblée ; un frisson d'adrénaline me parcourut l'échine. Je jetai un coup d'œil à Teresa quand Francesc Balda prit la parole et il me sembla à son sourire qu'elle était fière de moi. Enfin je pouvais écouter les autres

orateurs : Francesc Balda commença par souligner l'importance de ma remarque ; lui aussi partageait ma saine méfiance des distinctions tranchées entre un pré-eci et un post-cela, effectivement le rôle de la littérature était peut-être plutôt de nous aider à prendre du recul, à mettre les choses en perspective et nous permettre de lier notre « aujourd'hui » à tous ceux du passé afin de former une constellation qui, elle, serait à même de nous éclairer. Puis il développa une idée sur la littérature catalane et ses liens avec la violence politique ; son propos m'échappa complètement.

À l'issue du tour de table, María José nous remercia avant d'inviter le public à s'exprimer, des micros circulaient dans la salle, au besoin. On avait rallumé les lumières. Les premières questions ne me furent pas adressées et j'espérais bien qu'on me laisserait tranquille d'ici la fin du débat. On demanda à Teresa en quoi sa pensée sur les liens entre l'art et la politique différait de celle de, disons, Elena, vu qu'elle n'avait pas connu Franco, étant née peu après la mort du dictateur. Chacun, répondit-elle en substance, n'était que le reflet de son moment historique. Dans un élan bravache, je me penchai vers mon micro et ajoutai :

– Je suis d'accord. Aucun écrivain n'est libre de renoncer à son moment politique, toutefois la littérature reflète la politique plus qu'elle ne l'affecte : la distinction a son importance.

Nouveau murmure, d'assentiment ou de protestation. Au moins on ne me soupçonnerait pas d'être un imposteur monolingue ; mon idée était respectable et énoncée correctement.

Mais quelle idiotie d'avoir pris la parole – voici qu'Elena, l'éminente professeure, m'interpellait :

– En ce cas, pourquoi donc écrire ?

Elle le dit sans animosité, néanmoins elle me prenait directement à partie ; j'étais tenu de lui répondre et, maintenant que j'avais

lâché ma saillie préméditée, mes propos n'en sembleraient que plus hésitants et confus. Une repartie cryptique ou spirituelle aurait suffi mais mon espagnol se dérobaît ; le temps passait et moi j'étais là, bouche entrouverte, et rien ne venait. Je finis par dire :

– Je ne sais pas.

Heureusement, Javier y vit une réponse sérieuse et se fendit d'un cliché sur l'art qui choisissait l'artiste autant que l'inverse. Ne surtout pas réitérer l'erreur de parler sans y être contraint, me réprimandai-je. Le débat suivit son cours, il y eut un long échange avec Francesc sur un auteur catalan dont je n'avais jamais entendu parler et un petit accrochage avec Javier concernant la façon dont *El País* avait couvert telle ou telle affaire politique. Teresa répondit à une pluie de questions sur son rôle dans les manifestations, sur la littérature comme moyen de protestation et ainsi de suite, mais ses réponses me restèrent obscures. Ma peur faisait parfois place à un profond épuisement qui m'empêchait tout autant de me concentrer. Je sortais d'un accès de fatigue aiguë quand je compris qu'une question venait de m'être posée.

– Pourriez-vous répéter, je vous prie ? fis-je.

– Quels poètes espagnols ont le plus influencé votre écriture et votre réflexion sur les rapports entre la poésie et les événements politiques ? crus-je plus ou moins comprendre.

Pour éviter un long blanc et un nouveau « Je ne sais pas », je lançai une de mes phrases toutes faites à peine en lien avec le sujet, et encore :

– J'hésite à me poser en expert de la spécificité espagnole ; cela ne ferait que valider tous les stéréotypes sur l'outrecuidance américaine.

Libre à chacun de se demander ce qu'il y aurait d'outrecuidant à citer des poètes que j'admirais.

– Mais quels auteurs vous ont influencé personnellement ? insista l’auditeur.

Il n’y avait pas plus simple que sa question, qui partait peut-être d’un bon sentiment vu qu’on s’était si peu adressé à moi. Une liste de noms suffirait.

– Lorca, mentis-je. Miguel Hernández.

Soudain, à ma stupéfaction, à mon horreur, aucun autre poète ne me vint : les noms propres espagnols avaient déserté mon esprit ; je n’étais même plus en mesure de jeter des noms communs au hasard en guise d’auteurs mineurs. Il n’était pas même question d’agrémenter la liste en expliquant de quelle façon l’art du vers ou la pensée sociale d’Untel avait influencé ma propre pratique, ni de lier ces auteurs à mes remarques précédentes – quelques putains de noms auraient suffi. Deux poètes célèbres, que j’avais à peine lus, finirent par me revenir : Juan Ramón Jiménez et Antonio Machado. Mais mon cerveau les amalgama, les recombina, et je m’entendis déclarer : « Ramón Machado Jiménez », aussi absurde que si j’avais dit « Whitman Dickinson Walt », et certains auditeurs tiquèrent. Je me repris, pour me vautrer de plus belle : « Antonio Ramón Jiménez » et même les plus perplexes s’aperçurent de mon erreur impardonnable, si grave qu’elle aurait pu passer, à première vue, pour une posture ironique ; quelques rires fusèrent. Le fameux Américain en résidence n’est même pas capable de citer quatre des plus célèbres poètes espagnols du vingtième siècle.

– Jiménez et Machado, balbutiai-je, les distinguant enfin, mais le mal était fait ; je m’étais ridiculisé ainsi que la fondation et j’avais tout gâché avec Teresa.

María José annonça qu’on prendrait une dernière question eu égard à l’heure, « à la honte », pensait-elle vraisemblablement, la

grande honte de la fondation qui avait défendu un Américain bidon – bien sûr, en son for intérieur, elle devait se délecter du spectacle.

Quand je fus assuré que la dernière question n'était pas pour moi, je cessai d'écouter, comptant les secondes jusqu'à ce que María José nous remercie et invite le public à nous applaudir, sur quoi elle annonça le thème d'un débat à venir et réclama une nouvelle salve d'applaudissements. Puis les lumières se rallumèrent complètement et le public, peu à peu, déserta la salle. Avant que je parvienne à m'échapper, Teresa m'aborda, souriant comme si de rien n'était, j'avais été merveilleux, me dit-elle avant de se tourner vers les autres. Je restai planté là à me dire : Dans six semaines tu seras parti. Tu ne reverras jamais ces gens. María José ne peut pas supprimer ta bourse sous prétexte que tu as écorché quelques noms. Rien de cela n'a d'importance. Ni Teresa, ni la table ronde, ni l'Espagne, ni la littérature espagnole, ni même la littérature tout court. María José remerciait les intervenants un par un ; quand ce fut mon tour, elle affirma avoir trouvé mes contributions tout à fait remarquables. Je lui souris sans joie, avec un dédain infini, et la remerciai à mon tour. Je me disais : Tu n'aimes pas Teresa et elle ne t'aime pas non plus. Rien de tout cela n'est réel. Tu n'aimes pas Madrid, ses touristes, sa poussière, sa chaleur, ses innombrables pietà, sa nourriture atroce. Putains de fascistes. Tu es prêt à arrêter de fumer, à te remettre sur pied, à retrouver tes amis et ta famille. La poésie, tu as passé l'âge. Tu deviendras un universitaire respectable ou un avocat, en tout cas tu en as fini de Teresa, du shit, de l'alcool, des mensonges, du lyrisme et de tous leurs points de rencontre. Je n'ai jamais été là, me dis-je. Tu ne m'as jamais vu.

Durant la dernière phase de mes recherches, les lucioles étaient en voie d'extinction. Des chauves-souris voletaient tout étourdies en plein midi, entraient en collision, s'effondraient en petits tas. Les

abeilles disparaissaient aussi, peut-être à cause des ondes des téléphones portables, peut-être à cause des parfums, peut-être à cause des sucreries. C'était le jour le plus mortel depuis le début de l'invasion. Des drones télécommandés vrombissaient tristement dans le ciel. On était en 1933. Les villes étaient polluées de lumière, la Terre se réchauffait. Montée du niveau des mers. Engloutissement des lecteurs à venir. Les arbres, déphasés, fleurissaient trop tôt ; on voyait les photos satellites en ligne. On était en 1066, en 312. Pourquoi ne pas laisser les enfants toucher les tableaux ? Des détenus en uniforme orange derrière les barbelés concertina. Moi, debout devant la *Descente de Croix*, huile sur chêne, shit et caféine ; je n'étais pas venu depuis longtemps, le bleu était saisissant. 1936, 1492, 800, 1776. Et toujours, la machine à bruit blanc de l'existence. Le grand artiste et le gardien de musée. N'avoir rien à dire – et le dire dans un téléphone minuscule.

¿ *Por qué nació entre espejos* ? Et la jeune vigile du Reina Sofía, portait-elle parfois son collier ? Avant la lecture, j'avais quelques heures à tuer. *Bajo el agua / siguen las palabras*. Je quittai le musée pour le parc.

C'était une belle journée, fraîche pour la saison, et le parc était bondé ; marionnettistes et portraitistes vaquaient près de l'Estanque. Les dealers de shit étaient de retour ou des renforts étaient arrivés, traînant au pied des arbres. Je trouvai un banc, ouvris mon recueil ; il était merveilleusement conçu, sa qualité était anachronique, comme il sied aux moyens d'expression morts. Typographié sur papier italien, relié à la main. Arturo en avait imprimé mille exemplaires. Le nom de Teresa n'apparaissait qu'en page liminaire, selon son souhait. Arturo avait convié tout le monde à la lecture et à la soirée. J'avais même accepté de faire suivre l'invitation à tout mon carnet d'adresses, même si je ne connaissais que quatre ou cinq

personnes en Espagne. Je portais mon costume. María José avait envoyé l'information par mail à tous les pensionnaires. Venez fêter une merveilleuse réussite, etc. Étrangement, je n'étais pas nerveux. Peut-être Elena López Portillo viendrait-elle ; peut-être écrirait-elle une étude sur mon travail. Et peut-être Isabel serait-elle avec Oscar, que j'imaginai sous les traits de Carlos. Teresa m'apprit que son éditeur envisageait de me faire signer un contrat. Sous l'eau / les mots continuent. J'aurais aimé embrasser Rufina. Au cours de mes recherches, j'avais perdu pas mal de poids, mais sinon je n'avais pas tellement changé.

Modifier mon vol retour coûterait une centaine d'euros, moins qu'un repas au Zalacaín. Gardien de musée, préposé aux toilettes, modèle économique. Près des colonnades, j'écoutai les percussionnistes. Le soleil se couchait à peine, la lumière était plus douce, mais il ferait jour jusqu'à vingt-deux heures environ. Assis, je fumai une cigarette, et de nulle part me vint une idée : Teresa devrait lire les originaux, et moi les traductions. Quand je lisais mon accent était bon, franchement meilleur que d'habitude, qui sait pourquoi. Sous la colonnade je récitai un ou deux poèmes en espagnol et n'entendis aucune inflexion américaine.

Finalement, je marchai jusqu'à la galerie et fus heureux de la trouver noire de monde. Si j'étais nerveux, c'était uniquement de ne pas l'être : peut-être avais-je un problème ? Plusieurs personnes m'accueillirent et, à ma surprise, María José se montra fort cordiale ; on se fit la bise sans la moindre ironie. L'une des nageuses avec qui j'avais partagé un joint effleura le coin de ma bouche. Teresa était resplendissante, on s'embrassa sur les lèvres. Elle portait une robe, sans doute en satin, gris argent, très simple, indiscutablement hors de prix. On côtoyait peu d'ouvriers. Je lui fis

part de mon idée, et si nous échangeions nos textes pour la lecture ; il y eut un soupçon de tristesse dans son sourire, mais elle accepta.

Il y avait un bar et même, chose surprenante, un barman. Je lui réclamai un verre de blanc. Tandis qu'il me servait, Jorge vint à ma rencontre, son mail devait figurer dans mon carnet d'adresses. On s'étreignit chaleureusement. Il parla de mes progrès en espagnol, du beau monde que je fréquentais maintenant, et déclara qu'il comptait bien se vanter partout d'avoir donné des cours de langue et de la drogue à un poète célèbre. Je le priai d'en nommer un qui serait vivant. Il en fut bien incapable.

- Et Isabel ? Est-elle rentrée à Madrid ? m'enquis-je.
- Comment ça ?
- Est-elle rentrée de Barcelone ?
- Quand est-elle allée à Barcelone ? fit-il, perplexe.
- A-t-elle repris son poste à l'école de langues ?
- Elle ne l'a jamais quitté, répondit-il.
- Oh, dis-je.

J'attendis de voir quelle serait ma réaction : excitation, colère, au moins une légère méfiance ? Avait-elle inventé son histoire avec Oscar ? Avait-elle changé d'avis ? Était-il rentré plus tôt ? Je patientai mais ne ressentis rien sinon une pointe de curiosité ; le reste ne m'atteignait pas. Était-elle ici, dans la foule ? Je me redemandai si j'avais un problème.

Sur une table, des piles du recueil à vendre. C'était étrange de voir tant d'exemplaires de mon nom. Prix de vente dix euros, ce qui me semblait cher. Arturo vint me trouver, me donna l'accolade, je le remerciai pour tout. Tu me revaudras ça en passant la serpillière dans la galerie pendant des mois, fit-il. On allait commencer, il m'invita à m'installer devant avec Teresa et je m'exécutai. Les bavardages s'interrompirent et ceux qui n'avaient pas de sièges

s'assirent par terre ou restèrent debout au fond de la salle. Ça y est, j'avais un peu le trac, mais ce n'était pas désagréable ; je pensai aux tranquillisants dans ma veste, surpris de ne pas en vouloir. Arturo monta sur l'estrade et prit la parole. Les belles-de-nuit refusaient de s'ouvrir près des éclairages des stades. La liberté était en marche. Le bruit des avions avait des effets étranges sur les pinsons. Certaines espèces développaient un clignotement synchrone, affectant parfois plusieurs milliers d'insectes, exacerbant les contradictions. Pourquoi étais-je né entre deux miroirs ?

Teresa lirait les originaux et moi les traductions, et les traductions deviendraient les originaux au fil de la lecture. Après quoi, je projetais de vivre pour toujours dans une petite chambre, sous un velux, parmi tous mes amis.

Remerciements

Merci à Ariana, Maman, Papa, Matt, Aaron, Brecht, C.D., Chris, Colin, Cyrus, Forrest, Geoffrey, Jacqueline, Jeff, Joanna, Jo-Lynne, Justin, Kyle, Skoog, Stephen, Tao, Tom.

J'ai emprunté certains mots et idées à l'article de Michael Clune, « *Theory of Prose* », publié dans la revue *No: a journal of the arts*, #7. Comme Clune, je dois beaucoup à l'essai poétique *The Long Schoolroom* d'Allen Grossman. J'ai rencontré l'expression « la machine à bruit blanc de l'existence* » dans le livre de Jeff Clark et Geoffrey G. O'Brien 2A. John Ashbery a repris cette expression en exergue à son poème « *Longing of the Accords* » (publié dans le recueil *Planisphere*).

Un extrait d'*Au départ d'Atocha* a paru aux éditions Physiocrats Press. *Au départ d'Atocha* reprend, sous une forme remaniée, mon analyse des poèmes de John Ashbery, publiée dans l'article « *The Future Continuous: Ashbery's Lyric Mediacy* » de la revue *boundary 2*.

« Au départ d'Atocha¹ » est le titre d'un poème de John Ashbery paru en 1962 dans le recueil *The Tennis Court Oath*.

1. Traduit de l'anglais (États-Unis) pour la présente édition par Jakuta Alikavazovic.

Crédits

Page 13 : Détail de *La Descente de la croix*, Rogier van der Weyden, c. 1435.

Page 61 : Photo du bombardement de Guernica © Deutsches Bundesarchiv, 1937.

Page 104 : « Clepsydre » de John Ashbery, *Quelqu'un que vous avez déjà vu*, traduit de l'anglais (États-Unis) par Pierre Martory et Anne Talvaz, Éditions P.O.L, Paris, 1993.

Page 105 : Extrait de « Paradoxes et oxymorons » de John Ashbery, *Quelqu'un que vous avez déjà vu*, traduit de l'anglais (États-Unis) par Pierre Martory et Anne Talvaz, Éditions P.O.L, Paris, 1993.

Page 118 : Photo *The Alhambra* © Esther Singleton.

Page 161 : Photo *Francisco Franco* © Ramon Masats, 1958.

Page 166 : Extrait de « Autoportrait dans un miroir convexe » de John Ashbery, *Quelqu'un que vous avez déjà vu*, traduit de l'anglais (États-Unis) par Pierre Martory et Anne Talvaz, Éditions P.O.L, Paris, 1993.

Page 197 : Image du film *Profession : reporter* © Michelangelo Antonioni, 1975.